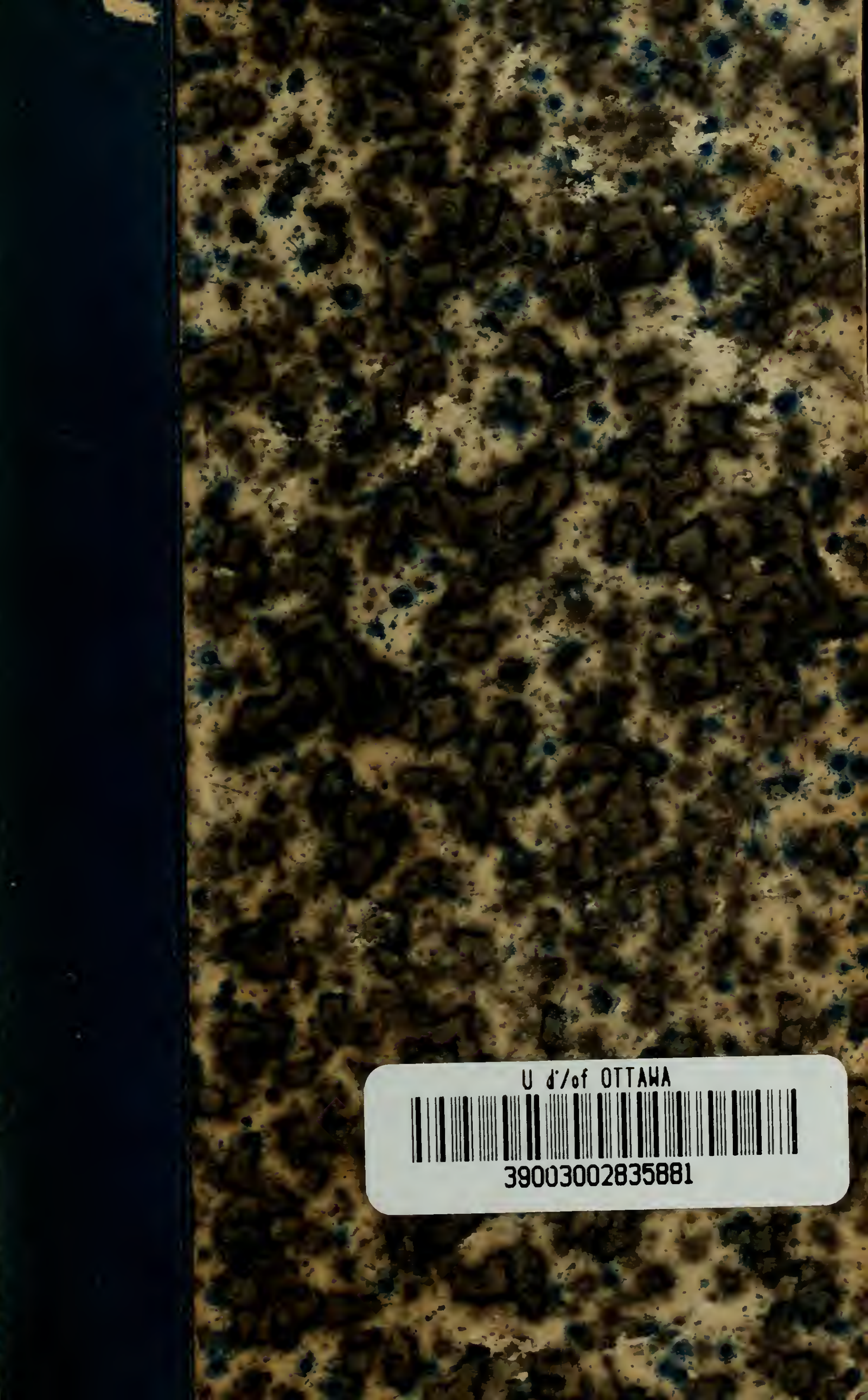
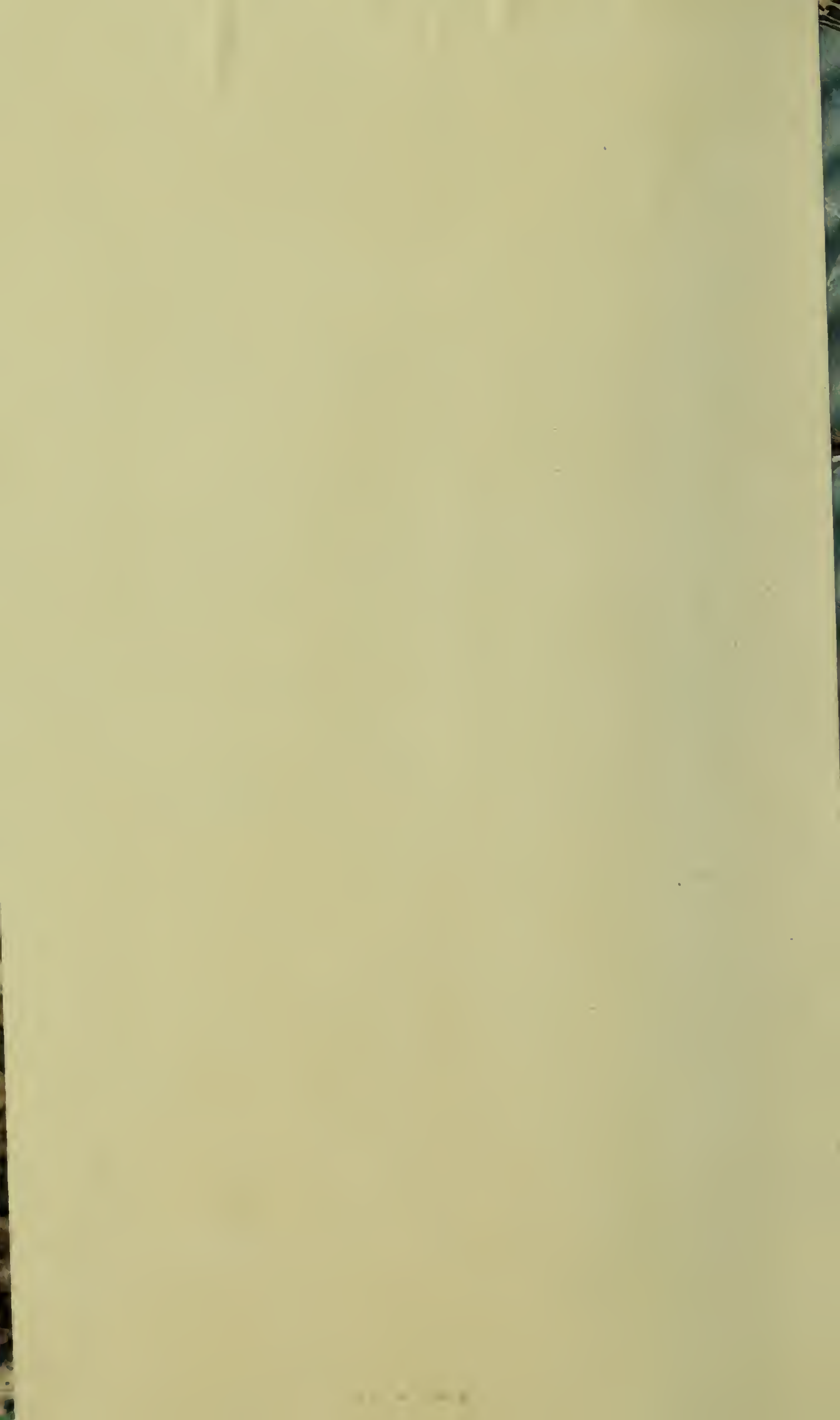

U d'/of OTTAWA
39003002835881





LES

SALONS D'AUTREFOIS

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

LES

SALONS D'AUTREFOIS

SOUVENIRS INTIMES

PAR

Mme LA Ctesse DE BASSANVILLE

DEUXIÈME SÉRIE

—

La Princesse Bagration

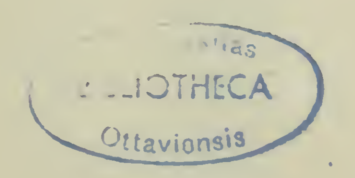
La Comtesse Merlin — Madame de Mirbel

Madame Campan

PARIS

P. BRUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 31



LES
SALONS D'AUTREFOIS

LE SALON
DE LA PRINCESSE BAGRATION

Durant l'hiver qui suivit la seconde rentrée du roi Louis XVIII en France, Paris prit un aspect inaccoutumé de fêtes ; et le plaisir qui avait émigré pendant les dernières années de guerres que le premier Empire avait entraînées à sa suite, revint plus jeune, plus vif, plus animé qu'il ne l'avait paru encore. Tous les salons s'ouvrirent à l'envi, et un de ceux qui le firent avec le plus de fracas, fut celui de la princesse Bagration, charmante femme, épouse du feld-maréchal russe de ce nom. Elle déployait une grâce

et une courtoisie des plus aimables pour faire les honneurs de Paris à ses compatriotes, et les honneurs de ses compatriotes à Paris.

Cette princesse était un des astres les plus brillants à travers cette foule de constellations que la paix venait de faire paraître sur notre beau ciel de France. Par le charme et la distinction de ses manières, elle semblait avoir été chargée de rapporter de Saint-Pétersbourg, où elles s'étaient réfugiées, ces formes polies, cette aisance aristocratique que le bruit terrible de la Révolution avait fait s'enfuir à tire d'aile. Sous ce rapport, jamais ministre plénipotentiaire ne sut mieux remplir la mission qui lui avait été confiée ; car le salon de la princesse semblait une contrefaçon du petit Trianon, alors qu'y régnait la charmante Marie-Antoinette. On y retrouvait tous les grands seigneurs qui avaient représenté leurs nations au congrès de Vienne, qui eut un si grand retentissement alors, et ce retentissement se comprend, chaque souverain ayant voulu y figurer en personne au lieu d'y envoyer son ambassadeur. Aussi le prince de Ligne disait-il plaisamment que le congrès n'était autre chose que la récréation des rois en vacances.

Alors, les souverains ne voyageaient pas en dehors de leur royaume et pour leur plaisir... Et on prétend que les premières paroles prononcées par Napoléon quand il mit le pied sur le sol français en 1815, furent celles-ci :

— Enfin, me voilà, le congrès est dissous !

Et son retour fut en effet le *Deus ex machina* de la pièce antique... Dans le salon de la princesse se rencontraient le comte Alexis de Noailles, le duc d'Alberg, M. de La Tour-du-Pin, et le prince de Talleyrand, qui avaient soutenu si dignement l'honneur de la France dans ces circonstances difficiles ; les lords Clamardy, Stewaert, le prince Kostowski, M. de Nesselrod, le comte Pozzo di Borgo, en un mot, une pléiade de grands seigneurs, presque tous jeunes, aimables et ravis de connaître notre capitale française autrement que par ouï dire.

La princesse était alors elle-même dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Qu'on se figure un délicieux visage, blanc comme l'albâtre, légèrement coloré de ce rose pâle qui fait le charme de la rose du Bengale ; des traits mignons, une physionomie enfantine et expressive tout à la fois, une taille moyenne, si bien prise qu'on n'eût voulu y rien changer; dans tout

son être une mollesse orientale unie à la grâce andalouse ; enfin la beauté russe dans toute sa perfection : et, quand les Russes sont belles, elles n'ont pas leurs égales au monde.

Voilà comme était la princesse à l'époque où les portes dorées de son salon de la rue du *Mont-Blanc* — la rue de la Chaussée-d'Antin s'appelait alors ainsi — étaient ouvertes à toute cette société noble, élégante, littéraire et artistique, qui brillait en ce moment : et ce portrait, vrai, semblera bien flatté à ceux qui n'ont été admis par madame Bagration que dans son salon des Champs-Elysées ; car, alors, le temps l'avait frappée cruellement de son aile, et, pour en cacher les traces, elle se mettait tant de blanc, de rose et de noir, qu'elle n'était plus qu'une mauvaise caricature d'elle-même. Hélas ! les femmes ne savent pas le ridicule qu'elles se donnent en ne consentant pas de bonne grâce à vieillir !

La princesse était en son nom une Nariskin, famille qui tient de près à la maison impériale russe, puisque la mère de Pierre le Grand était une Nariskin. Madame Bagration menait un vrai train de prince, suite des habitudes de sa maison ; car son père, grand-chambellan de l'empereur,

avait toujours affiché un faste au-dessus de toute description : son palais, à Saint-Pétersbourg, était toujours ouvert, toujours animé et toujours plein ; on aurait pu le prendre pour un caravansérail de grand seigneur. La verdure, les fleurs, le chant des oiseaux semblaient, même au cœur de l'hiver, y transporter le printemps de l'Italie ; apparence, on le comprend, qui demande beaucoup d'argent pour y atteindre; aussi le *pauvre* prince, malgré son immense fortune, était-il toujours aux expédients. Il avait reçu, de l'empereur Alexandre, la plaque de l'ordre de Saint-André en diamants superbes ; un jour, pressé d'argent, il la mit en gage. Or, le temps marche bien vite pour tous, mais surtout pour ceux qui le conduisent à grandes guides ; et voilà que la fête de l'impératrice arrive au moment où le chambellan s'y attendait le moins. Hélas ! il devait ce jour-là paraître à la cour, et on ne paraît pas à la cour, surtout à celle de Russie, habillé en simple mortel ; il faut porter les insignes de son rang ; la croix de l'ordre était donc indispensable avec l'uniforme de cérémonie ! — Comment faire ?... quel parti prendre ?... la retirer de l'endroit où elle sert de gage est impossible,... il s'agit donc de l'imiter...

Mais, autre difficulté,... l'empereur est le seul qui en ait une absolument semblable. Dans cette extrémité le prince s'adresse au premier valet de chambre, gardien des ordres du czar, il prie, supplie, menace; enfin, fait tant et si bien, qu'il emporte triomphalement la croix pour quelques heures; tandis que le pauvre valet de chambre effrayé de son action, s'en va, tout contrit, avouer à son impérial maître la faute qu'il a commise.

Alexandre était très-bon : non-seulement il pardonna au repentir du dépositaire infidèle, mais encore l'unique punition qu'il infligea au grand chambellan, fut de braquer impitoyablement ses regards sur la fausse croix que portait celui-ci, mais il ne lui adressa jamais le moindre reproche à cet égard.

Quand, au moment du Congrès de Vienne, le prince fut envoyé en mission auprès de l'empereur d'Autriche, Alexandre lui fit remettre 50,000 roubles en papier renfermés dans un agenda sur lequel étaient écrites des notes particulières.

— Avez-vous reçu, mon cousin, le petit livre que je vous ai envoyé? lui demanda l'empereur en le voyant.

— Oui, sire, j'ai reçu le premier volume, fit le prince en s'inclinant.

— Ah! vous croyez donc qu'il y en a un second?...

— Je l'espère, s'il plaît à Votre Majesté, répond plus respectueusement encore l'ambassadeur.

— J'entends, fit Alexandre en riant, c'est une seconde édition, revue, corrigée et considérablement augmentée que vous désirez, mon cousin; eh! bien je parlerai à l'éditeur.

Et cette seconde édition ne se fit pas attendre.

A Vienne, la princesse Bagration qui avait suivi son père et son mari, fut une des étoiles les plus brillantes de ce fameux congrès; et, là comme à Paris, son salon était recherché par tous.

L'un de ses hôtes le plus habituel était le prince de Ligne, ce charmant vieillard dont les souvenirs se mêlaient d'une façon si heureuse à toutes les conversations du jour.

— Croiriez-vous, prince, lui dit un soir Mme Bagration, que les nouvellistes font courir le bruit que *Robinson* songe à s'échapper de son île? (Robinson était le sobriquet facétieux qu'on donnait en ce moment à Vienne à l'illustre prisonnier de l'île d'Elbe.)

— Je crois tout, madame, fit le prince en s'inclinant.

— Oh prince ! exclama en riant la princesse, vous pourriez ajouter foi à une pareille absurdité, vous ?...

— Oui, moi, madame, et si je ne crois pas cette nouvelle vraie, je la crois possible, parce que c'est mon valet de chambre qui me l'a racontée en m'accommodant ce matin. Je suis de l'avis de Mirabeau, quand il disait qu'il n'est si grossière sottise qu'on ne puisse faire adopter à un homme d'esprit en la lui faisant répéter tous les jours pendant un mois par son valet de chambre ; or, comme je ne suis point un homme d'esprit, il a fallu moins de temps que cela au mien pour ébranler ma foi ; vous le voyez madame.

La princesse se mit à rire derechef, mais cette fois en haussant légèrement ses blanches épaules d'une façon dédaigneuse.

— Laissons *Robinson* où il est et où il restera, malgré monsieur votre valet de chambre, monseigneur, dit-elle, et parlons un peu théâtre, ce qui est bien plus amusant ! Que pensez-vous des belles représentations allemandes que nous donne l'impé-

ratrice d'Autriche dans les salons de son palais?

— J'admire et j'applaudis, madame, répondit le prince ; mais, croyez-le, nul théâtre au monde ne peut le disputer à celui de France. Ainsi, j'ai vu les pièces françaises représentées partout ; en Prusse, devant Frédéric, on ne jouait que les nouveautés parisiennes; en Russie, sur le théâtre de l'Ermitage, j'ai vu représenter en présence et par ordre de l'impératrice Catherine, qui semblait y prendre un plaisir extrême, *Annette et Lubin* et le *Philosophe marié*. J'ai vu aussi à Ferney une représentation où Voltaire déclamait en grande pompe, sur son théâtre, ses scènes les plus comiques et se pâmait de rire tout en parlant, ce qui nuisait à l'effet qu'il voulait produire, je vous l'atteste!... et à Trianon!... à Trianon... où cette reine angélique jouait si royalement mal devant une foule de spectateurs enivrés bien plus encore de ses vertus que de ses charmes.

Et alors avec son esprit si éminemment XVIII[e] siècle, le charmant vieillard passait en revue cette foule parfumée et dorée de Versailles, ses causeries légères, son esprit brillant...

— Quels délicieux souvenirs, prince ! s'écrièrent

tous les auditeurs, ravis d'aise de l'entendre parler ainsi.

— Mon Dieu ! j'ai vu... je me souviens... je raconte et je regrette, fit le prince de Ligne en laissant échapper un profond soupir de son cœur.

A Paris, le salon de la princesse était aussi suivi qu'il l'avait été à Vienne, quoique le prince de Ligne n'y fût plus. Hélas ! la mort l'avait frappé pendant que le Congrès durait encore, comme si Dieu eût voulu jeter ce crêpe de deuil au milieu de ces fêtes royales, pour prouver l'instabilité des joies humaines.

Une espèce d'intendant, de factotum, de chevalier d'honneur, si je peux m'exprimer ainsi, était chargé de l'arrangement des fêtes qui se donnaient à l'hôtel du *Mont-Blanc;* et il y mettait un goût, une adresse et un savoir faire au-dessus de tout éloge. Avant qu'il eût cet emploi, la carrière du brave homme avait été des plus bizarres. La nature l'avait fait laid, petit, poltron, adroit, fin et rusé, mais elle s'était contentée de ces dons et avait oublié d'y joindre la fortune. Le pauvre Dumont, c'était le nom du quidam, y suppléait comme il pouvait ; il faisait des romances, il chantait, il rimait des devises pour les bonbons, des fadeurs pour les mirli-

tons et des odes pour les puissants du jour. Or, une fois, il adressa une pièce de vers superbes à la princesse Pauline, sœur favorite de Napoléon, vers dans lesquels, par une audace insigne, il mêla aux louanges à Vénus quelques conseils pacifiques à Mars; tout cela en style du premier Empire qui mettait les dieux de l'Olympe en jeu dans toutes choses.

Or, une des femmes de la chambre de la princesse se trouvait quelque peu cousine de ce Dumont, et, attendrie par sa misère, elle lui promit de remettre l'épître à son impériale maîtresse, afin d'en obtenir des secours. En effet, elle saisit habilement un moment opportun, plaça l'ode en question sous les yeux de la belle princesse, laquelle n'en lisant que les premiers vers, qui non-seulement faisaient rimer Pauline avec divine, mais la comparaient encore à Vénus en laissant le désavantage de la comparaison à la déesse de Paphos, déclara qu'elle voulait être utile au complimenteur délicat.

— Faites-le venir, dit-elle à la bonne cousine.

— Il n'est pas loin, madame ; il est dans l'antichambre de Votre Altesse, répondit l'officieuse en s'inclinant.

En effet, tous les jours Dumont venait attendre le résultat de la démarche promise. Quelques instants après, l'heureux poëte était introduit dans le boudoir parfumé de la princesse, qui l'accueillait par un gracieux sourire.

— Que puis-je faire pour vous? lui demanda-t-elle avec bonté.

— Tout, madame, car je suis sans pain, répondit humblement le pauvre sire, et je regarderais comme une fortune la plus petite place dans une administration, quelle qu'elle soit.

Pauline avait bon cœur, elle fut attendrie.

— Eh bien! je vais m'adresser à Fouché, et cela sur l'heure, dit-elle brièvement. Il se plaignait hier à moi de ce que je ne mettais jamais à l'épreuve le désir qu'il a de me servir; c'est une raison dont vous profiterez, j'en suis certaine. Sans perdre de temps et toujours sous l'impression que vient de lui faire éprouver la misère du solliciteur, de plus, un peu enivrée par l'encens qu'il a brûlé devant elle, Pauline adresse une chaleureuse recommandation à Fouché et lui dépeint le pauvre Dumont comme un grand homme oublié par le sort, qu'il était de son honneur de soutenir.

Une heure après, notre poëte se présentait fièrement chez le ministre, la lettre de la princesse à la main, s'imaginant que toutes les portes allaient s'ouvrir à deux battants devant lui. Mais son erreur fut de courte durée ; car, voyant qu'il n'avait pas d'audience, l'huissier le repoussa d'un air rogue et consentit à peine à déposer la lettre de la princesse sur le bureau du ministre, après toutefois s'être assuré que les armes impériales qui la fermaient, n'étaient point un cachet de contrebande.

Fouché revenait de Saint-Cloud assez tard et de fort mauvaise humeur, quand il entra dans son cabinet, car l'Empereur lui avait fait des reproches qu'il ne croyait pas mérités ; il vit la lettre de Pauline, l'ouvrit avec empressement, la lut tout entière, et, pensant qu'une alliée comme la princesse lui serait d'un grand secours en ce moment, il résolut de lui obéir non-seulement avec empressement, mais encore avec pompe. Dès le lendemain matin, à neuf heures, il monta en voiture, et, escorté de quatre gendarmes comme c'était son usage quand il sortait en tenue de gala, il donna ordre de le conduire dans une de ces petites rues obscures qui existaient alors

derrière les halles et où le pauvre poëte avait établi, au sixième étage, son domicile aérien.

Il n'y avait ni portière, ni même de numéro à l'allée de ce bouge ; les gendarmes durent s'enquérir dans le voisinage de la demeure réelle d'un homme de lettres appelé Dumont, enquête, on le comprend, qui fit grand bruit dans les environs; chacun de mettre le nez à la fenêtre et de chercher à comprendre ce qui amenait semblable visite dans la rue. Dumont, comme les autres curieux, regardait le spectacle à travers sa lucarne, quand son nom prononcé par plusieurs voix vint le faire tressaillir jusqu'au fond de ses os. Qu'a-t-il fait?... de quoi est-il coupable ?... tout à coup il pense aux avis pacifiques qu'il adressait à Mars dans son compliment à Vénus; il se sent perdu... le Jupiter tonnant lui lance sa foudre... on va le conduire à Bicêtre... et là...

A ce moment il entend marcher à grand pas dans son escalier, et ne prenant conseil que de sa terreur, il se blottit à plat ventre sous son grabat, pendant que Fouché, car c'était lui en personne qui montait le sixième étage tortueux du grenier, — un courtisan ne trouve rien difficile quand il s'agit de prouver son zèle au pouvoir, — frappe à la porte avec force

et ne recevant pas de réponse, se décide à ouvrir car la clef est dans la serrure ; mais il reste frappé de stupeur devant le tableau misérable qu'il a devant les yeux.

Il pense alors s'être trompé de gîte ; et pour s'en assurer il dit d'une voix très-haute, quoique rendue palpitante par son ascension, — il croyait l'habitant de ce taudis sur le carré ou chez un voisin, et les cloisons sont fort minces en pareil lieu.

— Où donc loge, je vous prie, M. Dumont, le protégé de S. A. I. la princesse Pauline.

— Ici, monsieur, fait le poëte peureux, à qui ces paroles pacifiques rendent la confiance et tout en cherchant à sortir du tas de chiffons au milieu duquel il s'était fourré.

Fouché le regarde avec une surprise mêlée de frayeur, pensant avoir affaire à un fou.

— Vous êtes M. Dumont, balbutie-t-il sans rendre le salut profond qui lui est adressé.

— Moi-même pour vous servir, monsieur, répond en souriant le poëte qui, ne connaissant pas Fouché, ne se doutait nullement être en présence de ce ministre redoutable et redouté.

Celui-ci le regarde toujours avec stupeur, comme

un problème vivant qu'il ne peut pas résoudre.

— Et que faisiez-vous là-dessous ; je vous prie ? demanda-t-il enfin tout d'un coup et de ce ton inquisitorial qui lui était familier, en montrant du doigt le grabat.

— Je cherchais mon mouchoir, répondit le pauvre poëte avec un grand embarras et la figure couverte d'une vive rougeur, qui donnèrent aussitôt la clef de l'énigme à Fouché.

Mais peu lui importait que le protégé de la princesse fût sot et poltron : il était son protégé, et toute la question se résolvait en ce seul mot. Aussi fut-il des plus aimables, et tout en apprenant à Dumont en présence de qui il se trouvait, — honneur qui faillit faire perdre complétement la tête à celui-ci, moins pourtant d'orgueil que de terreur, car le ministre de la police passait alors pour le diable en personne; — il l'emmena avec lui en son hôtel.

— Où, lui dit-il, un excellent déjeuner les attendait tous deux.

Paroles bien douces aux oreilles, mais surtout à l'estomac du pauvre poëte qui n'avait rien mis sous sa dent depuis plus de vingt quatre-heures.

— Que désirez-vous être M. Dumont? demanda on

ne peut plus gracieusement l'Excellence pendant le petit intervalle forcément établi entre un plat de côtelettes à la Soubise que l'affamé Dumont venait de faire disparaître en un instant, et un salmis de perdreaux aux truffes qu'il dévorait du regard ; dites-moi ce que vous voulez que je fasse pour vous !

— Tout ce que voudra Votre Excellence, répondit le protégé de Pauline en se grattant l'oreille et clignant les yeux malicieusement : car le conte d'Abou-Hassan lui étant revenu à la mémoire, il se croyait comme le *Dormeur éveillé* du conte arabe, le jouet d'une mystification arrangée pour le plaisir soit d'un pacha, soit d'un empereur.

— Eh bien, voulez-vous aller à l'île d'Elbe ? je puis vous y nommer commissaire général de police, dit Fouché.

— J'irai au bout du monde pour complaire à Votre Excellence, répondit Dumont tout en souriant, et en attaquant résolûment le salmis de perdreaux provocateur. — Il se disait, pensant jouer un rôle dans une comédie, que moins on hésite à la réplique et plus la pièce a de charme.

— Eh bien, je vais vous en signer la commission sur-le-champ, dit le ministre en se levant ; car, conti-

nua-t-il, il est tard et je dois me rendre à Saint-Cloud pour travailler avec l'Empereur; et il ajouta : mais finissez de déjeuner tout à votre aise, je vous en prie.

Dumont ne se le fit pas répéter deux fois : il engouffra dans un estomac qui paraissait sans fond presque tout ce qui se montra sur la table; aussi n'avait-il plus complétement sa tête à lui quand Fouché, étant rentré, lui mit dans la main un grand papier, un gros rouleau d'or, et le quittant après les adieux les plus aimables, lui offrit de le faire reconduire à son taudis ; ce que notre homme accepta avec empressement et sans vergogne.

Après un bon somme fait sur son affreux grabat que l'excellent déjeuner du ministre avait transformé en lit le plus douillet, Dumont se réveilla, et sa première pensée fut de regretter le beau rève qu'il venait de faire. Mais tout à coup ses yeux étant tombés sur le papier et sur la bourse, il bondit vers eux, ouvre l'un, lit l'autre et voit que ce n'est point un songe, mais la fortune qui est venu le visiter. Bref, comme le bagage d'un poëte à mirliton n'est pas long à emballer, une heure après notre héros se dodelinait dans une diligence, puis s'embarquait comme l'honnête Sancho pour aller gouverner son île. Malheureusement

pour Dumont les choses devaient marcher autrement à l'île d'Elbe qu'elles ne l'avaient fait à Barataria.

Dans ce moment-là justement, deux compétiteurs se présentaient pour soumissionner les riches mines de fer du pays. Comme d'après les renseignements qui leur arrivèrent de France, à chacun de son côté, ils croyaient le commissaire général de la police qui leur arrivait fort bien en cour, chacun de son côté aussi se promit de gagner à ses intérêts ce nouveau favori du pouvoir. A cette intention donc, l'un et l'autre lui firent secrètement les plus belles promesses s'il voulait faire réussir son affaire. Dumont promit tout, reçut tout, écrivit tout ce qu'on voulut; enfin, embrouilla si bien les choses que le diable lui-même n'aurait pu parvenir à y rien deviner.

Fouché enrageait dans sa barbe ; mais, comment sévir contre le protégé de la sœur préférée de l'empereur ?

Un jour enfin il rencontre la princesse à Saint-Cloud.

— Votre Altesse impériale doit être contente de son serviteur, dit-il, en s'inclinant avec un profond respect devant Pauline, car la place que j'ai donnée à son protégé fait bien des envieux.

— Mon protégé !... exclama la princesse avec surprise ; j'ignore de qui vous voulez me parler, monsieur le duc.

— Quoi, madame, M. Dumont... balbutia le ministre.

— Dumont !... interrompit la princesse, mais je n'ai jamais connu personne de ce nom.

Fouché devint alternativement et subitement fort rouge et fort pâle.

— Votre Altesse impériale ne se souvient pas, reprit-il en tremblant moins d'émotion que de colère contenue, qu'il y a trois mois à peu près, elle m'honora d'une recommandation, tout entière de sa main, — et il appuya sur ces mots, — pour un M. Dumont, homme de lettres, auquel, était-il dit, elle portait le plus vif intérêt.

La charmante princesse partit d'un violent éclat de rire en entendant ces mots.

— Attendez donc..., attendez donc, fit-elle, oui je me souviens ; un pauvre hère qui mourait de faim...; qui m'avait comparée fort galamment à Vénus...; que ma femme de chambre favorite protégeait...; eh bien, l'avez-vous placé dans vos bureaux ou dans vos cuisines ?...

Le ministre piqué au vif de se voir pris pour dupe, cacha son désappointement sous un sourire, et se garda bien d'avouer qu'il avait fait du quidam un très-grand fonctionnaire. Seulement, comme tout se sait à la cour, cette petite aventure circula d'abord à bas bruit; mais si bien en silence, qu'elle parvint aux oreilles de l'Empereur, lequel s'en amusa fort et en plaisanta son ministre qui, forcé de rire aux Tuileries, s'en vengea sur le malheureux, cause involontaire de sa honte. Non-seulement Dumont fut destitué, mais encore accusé de concussion; on le dépouilla de tout ce qu'il possédait et on le mit en prison avec l'intention de le faire passer en jugement, lui dit-on. Mais la véritable *intention* de Fouché était de lui faire si grand'peur, qu'il prît la fuite et ne reparût jamais en France durant son pouvoir. Ce qui eut lieu en effet. Le malheureux crut avoir gagné ses geôliers, s'évada de sa prison et se sauva en Allemagne, où il fut recommandé à la princesse Bagration qui alors cherchait un intendant factotum. Elle le prit et s'en trouva fort bien; car, s'il n'avait pas la capacité voulue pour administrer une île, il avait l'intelligence propre à diriger une grande maison avec élégance, et personne mieux que lui ne

s'entendait à faire décorer une salle de bal, ou à dresser un ambigu.

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Et le pauvre Dumont ne parlait jamais de ses grandeurs passées sans en avoir la chair de poule.

La princesse Bagration voyait fort intimement une femme d'une grande célébrité parisienne ; je veux parler de Mme Hamelin, qui avait été exilée au commencement de la Restauration. La princesse l'ayant connue à Vienne demanda son rappel, et l'obtint grâce au crédit de M. de Montrond, un des familiers de l'hôtel de la rue du Mont-blanc et favori du prince de Talleyrand, alors fort bien auprès de Louis XVIII. Mais l'astre de cette femme trop célèbre était alors sur son déclin. Le monde se tournait vers d'autres idoles, et elle dut se trouver bien heureuse, au lieu de rouvrir son salon, de jouer le rôle de comparse dans celui de la princesse.

Mme Hamelin était créole comme Mme de Beauharnais, son amie. Elle entra dans le monde à l'époque du Directoire, et, dès son début, elle y fit sensation, bien moins par sa beauté, qui n'avait

rien d'extrême, que par le charme qui régnait en elle.

Sa figure était plus originale que belle. Elle portait le type créole fortement accentué ; elle avait un teint très-brun, des lèvres rouges et épaisses, des dents blanches et pointues, des cheveux noirs magnifiques, une taille de nymphe, un pied d'enfant, et une grâce extraordinaire qui la rendait presque l'égale des reines de beauté du jour, Mme Récamier, Mme Gallien et Mme Visconti.

Si ses rivales étaient plus régulièrement belles, elle les surpassait en élégance personnelle. De plus, Mme Hamelin était la meilleure danseuse de cette époque, où la danseuse de salon s'élevait à la hauteur de l'art. Elle était la danseuse de prédilection d'un homme bien célèbre alors, M. de Trenitz.

— Il n'y a que Mme Hamelin qui sache me comprendre, disait ce grand homme ; et il n'y a que sa danse qui soit en harmonie avec la mienne.

En effet, quand ils dansaient ensemble, on montait sur les banquettes pour les bien voir ; puis après la contredanse, on les applaudissait comme des artistes d'opéra.

C'étaient alors les beaux jours des bals Richelieu,

bals si célèbres dans les fastes de la danse, que la bonne compagnie y figurait seule, quoiqu'ils fussent publics. C'est dans cette même salle Richelieu que fut donné le bal *des victimes*, où l'on n'était admis que sur la preuve que l'on avait perdu *au moins* un très-proche parent sur l'échafaud de la Terreur. Les danseuses portaient autour du cou un petit ruban rouge-sang, pour figurer la trace du fatal couteau; et les danseurs avaient leurs cheveux arrangés d'une certaine façon que l'on appelait *au bourreau*. Il faut avouer que le Français, *né malin*, a su dans tous les temps inventer de bien plaisantes choses !...

Plus qu'aucune autre femme de son époque, Mme Hamelin avait contribué puissamment à la renaissance du monde parisien. Lorsque la société, dispersée par la Révolution, rassembla ses débris et se reconstitua peu à peu, les salons du vrai monde ne s'ouvrirent pas tout d'abord. On commença par des bals particuliers quoique publics, que la jeunesse élégante d'alors — *les incroyables*, comme on les appelait, — donnait, non par souscription, mais à ses frais, avec le patronage des femmes les plus haut placées et les plus à la mode. Mme Hamelin était l'âme de ces fêtes, auxquelles elle sut donner une

vogue extraordinaire. Y être invité était une véritable affaire d'État; on intriguait de toutes les façons pour y parvenir; et bien heureuses les élues, car elles se savaient enviées de toutes. Mme Hamelin en avait été nommée présidente de plein droit; et, sa maison était devenue une contrefaçon de ministère; on venait s'y faire inscrire, on postulait, on intriguait: c'était la cour au petit pied. Mais dès que les temps devinrent meilleurs et que les liens sociaux, renoués tout à fait, permirent de reprendre les anciens usages, c'est-à-dire, d'avoir son monde et de se poser en maîtresse de maison, ce fut Mme Hamelin qui, la première, eut un salon, où tout ce que Paris renfermait de mieux se porta en foule. Devenant intime avec tous les puissants du jour, elle put rendre d'immenses services, ce qu'elle fit souvent, mais dont elle trouva peu de reconnaissance. — Pour n'en citer qu'un exemple: elle sauva la vie à M. de Chateaubriand, qui ne l'a pas même nommée dans ses *Mémoires;* et cela pour complaire à Mme Récamier que Mme Hamelin n'aimait pas et qui le lui rendait bien!...

Le mari de Mme Hamelin était un de ces fournisseurs des armées très-riche, que le premier empereur

frappa d'une contribution extraordinaire. Sa fortune lui permettait de mener grand train, et sa femme l'entraînait de toutes ses forces dans cette voie. Ils habitaient la maison en rotonde qui fait le coin de la rue Chauchat et de la rue de Provence. Ce fut un moment la maison la plus élégante de Paris ; maison pleine de fleurs, de luxe, de gaieté et de plaisirs. Chacun, selon ses goûts, y était traité à souhait ; on y trouvait la meilleure table, les plus habiles danseuses et la plus charmante conversation, en un mot, tous les raffinements du goût et de l'esprit. C'était surtout par l'esprit que brillait Mme Hamelin : elle n'était pas seulement spirituelle, elle était l'esprit même.

Malheureusement, comme toutes les femmes remarquables de l'époque, elle se jeta dans des intrigues politiques, et Napoléon lui-même l'employa, dit-on, dans plusieurs missions secrètes.

Un jour que, sans doute pour cette cause elle arrivait de Berlin, elle se rend en toute hâte à Saint-Cloud, et rencontre sur le perron l'Empereur qui allait partir pour la chasse. Assez contrarié de se voir, même pour quelques instants, arrêté dans son projet, mais cependant désirant

savoir si elle est contente de son voyage, il lui dit brusquement :

— Eh bien! madame, vous arrivez de Berlin, comment nous aime-t-on là-bas?

— Sire, comme les vieilles femmes aiment les jeunes, répondit-elle en faisant une profonde révérence.

L'Empereur sourit, chassa peu de temps, et revint causer avec elle.

Beaucoup de femmes craignaient son esprit satirique; c'est dire qu'elle avait peu d'amies.

— Vous avez tort de craindre l'esprit de madame Hamelin, disait la comtesse Mollien qui l'aimait beaucoup; il est magique, j'en conviens; mais il n'est pas dangereux, c'est de la magie blanche....

Tout le monde ne pensait pas de même que la bonne comtesse, car Mme Hamelin fut exilée par la Restauration, et rappelée, comme je l'ai dit, grâce aux bons soins de la princesse Bagration. De retour à Paris, celle qui avait été si brillante jadis se résigna courageusement à son obscurité, et fut, jusqu'au dernier moment de sa vie, qui arriva il y a peu d'années seulement, la fidèle amie de

celle qui lui avait rendu Paris et les souvenirs lointains de sa gloire passée.

Ainsi que la princesse de Solm, Mme la comtesse Molé était une des personnes les plus intimes du salon de la rue du Mont-Blanc. Sa mère, madame Labriche, femme d'un fermier général possesseur d'une grande fortune, avait vécu au milieu de tous les beaux esprits du XVIIIe siècle ; elle en avait pris un léger reflet, qui déteignit malheureusement sur sa fille; car madame Molé, fort lettrée, du reste, était un peu précieuse. Elle écrivit force romans, plus de trente volumes, je crois; et tous, ou presque tous, imités de l'anglais, les uns, portant une préface de M. Villemain, les autres, de M. de Barante et de *tutti quanti*, sont complétement oubliés aujourd'hui.

— Les romans de la comtesse Molé sont pleins de courants d'air, disait Mme Hamelin; ils sont si froids, si froids, qu'en les ouvrant seulement on attrape des fluxions....

Malgré cette mordante critique, la comtesse Molé fut encensée par tout le monde quand ses œuvres parurent. Il est vrai que l'hôtel de madame Labriche, sa mère, était, sous la Restauration,

le rendez-vous de la haute société, des hommes littéraires et des artistes d'élite, qui payaient en encens sa luxueuse hospitalité. De plus, il y eut, à cette époque, comme on sait, une réaction littéraire qui gagna toutes les classes. Alors parurent les *Premières Méditations* de Lamartine; alors parut Victor Hugo, que M. de Chateaubriand appela un *enfant sublime*; alors parut M. Thiers avec son *Étude de la Révolution française;* alors M. Cousin, M. Villemain, M. Guizot, par leurs belles improvisations littéraires, passionnaient une jeunesse ardente. Après les excès de la guerre et les triomphes de la force, on revenait aux travaux et aux plaisirs de l'esprit. Les femmes du grand monde donnèrent elles-mêmes l'exemple. Ce fut le moment où la duchesse de Duras, la princesse de Solm et d'autres préparèrent et aidèrent à cette révolution, naturelle et heureuse malgré ses ridicules et ses excès qui produisirent *les romantiques*, mot inconnu aujourd'hui, mais qui alors avait une signification de folie étrange.

— Quelle différence, monsieur, y a-t-il, entre un *romantique* et un *classique?* demandait un jour une jeune fille à M. Royer-Collard.

— C'est que les *classiques* ont fait leurs classes, et que les *romantiques* ont besoin de les faire, répondit le professeur, homme d'infiniment d'esprit, comme chacun le savait alors.

Au commencement du gouvernement de Juillet, et sous prétexte de politique, le désordre était établi jusque dans les cours publics. D'habiles professeurs, en butte à ces excès vraiment indignes d'une jeunesse studieuse, avaient été contraints d'abandonner leur chaire.

M. Royer-Collard devint un jour l'objet d'une de ces scènes tumultueuses; mais, aussi entêté que ses auditeurs, il résista aux cris, aux huées, aux sifflets, et parvint, malgré eux, à finir la leçon; exaspérés, les plus turbulents se mirent à le suivre dans la rue en l'accablant de menaces et d'invectives. M. Royer-Collard, sans presser le pas, marchait d'un air très-tranquille, malgré le bruit de ces clameurs quand, arrivé devant le pont des Arts, qu'il lui fallait traverser pour rentrer chez lui, il tira de sa poche une pièce de cent sous, et, la jetant au receveur, il dit, en se tournant vers sa suite turbulente et crottée :

— Gardez tout, je paye pour ces Messieurs...

Vous comprenez que pas un d'eux ne profita de cette politesse plaisante; et, comme l'esprit désarme toujours les Français, les étudiants se retirèrent en riant et tout en se promettant de ne plus s'attaquer à si forte partie; ce qu'ils firent.

Ce savant et plaisant professeur était l'ami intime d'un homme dont la réputation littéraire fut immense au commencement de ce siècle, et qui est néanmoins depuis bien longtemps enterré sous la poussière de l'oubli. Je veux parler de M. Baour-Lormian, dont beaucoup de gens ne connaissent même pas le nom aujourd'hui, et qui, sous le premier Empire, fit avec ses œuvres un bruit que peu d'hommes de ce siècle peuvent se vanter d'avoir égalé. Le plus célèbre de ses poëmes, *Ossian*, eut une vogue à nulle autre pareille. Les bardes étaient devenus à la mode; on ne parlait que de Fingal, d'Oscar et de Malvina, et d'honnêtes bourgeois s'empressèrent de donner à leurs enfants ces noms ossianiques. Lesueur et Jouy mirent les bardes en opéra; Girodet les traduisit dans un de ses tableaux les plus remarquables; enfin, chacun s'y attacha en son genre, non-seulement pour suivre la vogue, mais surtout pour flatter l'Empereur, qui s'était déclaré

le fervent admirateur d'*Ossian*. Mais si elle ne méritait pas la gloire dont fut couvert son auteur, cette œuvre ne mérite pas non plus l'oubli dans lequel elle est tombée, car elle ne manquait certainement pas de talent; hélas! comme la fortune, la gloire est inconstante!...

Baour-Lormian était non-seulement comblé des faveurs impériales, mais il était encore le poëte préféré de l'Empereur. Après le succès *des bardes* à l'Opéra, Napoléon, en félicitant le compositeur, lui demanda s'il ne préparait pas encore une nouvelle œuvre.

— Je le voudrais, Sire, répondit le maëstro en s'inclinant avec respect, mais le poëme me manque.

— N'avez-vous donc pas Baour-Lormian, interrompit l'Empereur avec vivacité.

Ce mot était un ordre : dès le lendemain même, Lesueur alla trouver le poëte favori pour lui demander une de ses œuvres. Il l'obtint et ils firent en collaboration *Alexandre à Babylone*, qui ne fut jamais représenté, car les temps étaient changés, la Restauration avait succédé à l'Empire. Alexandre ni Babylone n'étaient plus de mode, et, malgré les vers aussi mauvais qu'ingrats dont le père d'*Ossian* sa-

lua le nouveau pouvoir, le directeur général de l'Opéra eut peur des frais que cette œuvre devait entraîner à sa suite et laissa le guerrier se reposer, dans les cartons, de ses fatigues.

Durant les dernières années de sa vie, le pauvre Baour-Lormian était devenu aveugle.

— Vous ressemblez tout à fait maintenant à Delisle, à Milton et à Homère, lui disait son ami Royer-Collard pour le consoler.

Et si elles n'étaient une consolation complète, ces bonnes paroles étaient au moins un baume pour le cœur ulcéré du pauvre poëte, qui se voyait mort durant sa vie; l'oubli dans lequel il était tombé le rendait le plus malheureux des hommes. Il essaya d'en sortir par ses attaques virulentes contre les romantiques, moyen qui lui réussit bien peu, puisque les romantiques comme lui sont complétement oubliés aujourd'hui.

Au déclin de sa gloire, et avant le temps où son infirmité le condamna tout à fait à la retraite, Baour-Lormian, flâneur comme tous les poëtes, se promenait souvent sur les quais; c'était son chemin pour se rendre à l'Académie ; et là, marchant lentement le long du parapet, il s'arrêtait

à l'étalage de tous les bouquinistes en amateur et en chercheur. Hélas! le malheureux bibliophile avait souvent la mortification de voir quelques-unes de ses œuvres solliciter humblement et vainement du regard les passants de les prendre, grâce à la modicité de leur prix. Cette rencontre était une bien pénible épreuve pour le poëte qui, toujours plein de sa gloire passée, se rappelait sans cesse la vogue attachée jadis aux premières éditions de ces mêmes œuvres tombées dans la détresse et réduites à la mendicité sur la voie publique. Baour-Lormian aurait voulu les arracher à l'avilissement de leur position. Il en racheta bien quelques-unes; mais il était peu riche, excessivement économe, et il trouva bientôt que la dépense commençait à devenir trop lourde pour ses faibles moyens. Loin de se déclarer vaincu dans cette lutte entre l'amour-propre et la parcimonie, l'ingénieux académicien imagina un moyen qui calma la première sans nuire à la seconde.

Les livres, exposés en vente chez les bouquinistes, sont, comme chacun le sait, classés en diverses catégories fixées selon la valeur que le marchand attribue à ses livres; et chaque boîte ouverte

sur le parapet, chaque rayon adossé à la muraille, porte, chiffré sur un carton, le prix des livres qu'ils contiennent. Il y a le compartiment des livres à 5 à 10, à 15, à 25 centimes, à 50 centimes, et ainsi de suite jusqu'à 2 francs, la plus haute valeur que puissent atteindre, dans ce discrédit, les ouvrages qui ont conservé un reste de considération.

Lorsque M. Baour-Lormian, flânant sur les quais, voyait un de ses livres dans la case à 25 centimes, ce qui était, hélas! presque toujours leur demeure habituelle, il prenait le volume, le tournait et le retournait entre ses mains, le feuilletait avec attention comme un amateur qui examine avant d'acheter; puis, nonchalamment, il avançait ou reculait de quelques pas, s'arrêtait devant la case à 2 francs, feuilletait encore le volume, et, pendant que le marchand avait le dos tourné, il replaçait adroitement son livre parmi les heureux de la première catégorie; alors il s'éloignait le cœur soulagé. Son œuvre restait bien sur le quai, ce n'était que trop vrai; mais elle demeurait dans une case distinguée, elle s'y trouvait en bonne compagnie; enfin, vu la dureté des temps, sa position n'était pas trop humiliante.

Voilà ce que se disait, tout en regagnant son fauteuil, le rusé académicien ; et, chaque fois que l'occasion s'en présentait, il renouvelait cet innocent manége dans lequel on retrouvait tout à la fois et la coquetterie du poëte et la subtilité du Gascon ; car M. Baour-Lormian était né l'un et l'autre.

Mais voilà bien longtemps, ce me semble, que nous avons quitté le salon de la princesse Bagration, où nous rappellent en ce moment les plus mélodieux accords. Devant le piano est assis un beau jeune homme, dont le sourire est celui de l'espérance, dont le regard est celui du génie. Il a vingt ans à peine, ses doigts se jouent sur les touches d'ivoire, et il chante, comme on doit chanter au ciel, une de ses compositions nouvelles.

— C'est un jeune homme auquel je m'intéresse beaucoup, nous dit la princesse en nous le présentant ; il arrive de Bergame, sa patrie. Il m'a été recommandé par des amis bien chers. Je veux le lancer sur votre grande scène parisienne, sans l'approbation de laquelle tout succès et tout avenir sont impossibles à atteindre pour les artistes ; et j'espère que mon protégé, le signor Gaëtano Donizetti, deviendra un grand artiste.

On sait si le destin enregistra cette prédiction de la princesse; mais, hélas! la folie se joignit à la gloire pour marquer cet avenir. Par une triste journée de 1847, une voiture soigneusement fermée entrait à Bergame; elle renfermait un homme à l'aspect sombre et mélancolique; son regard égaré trahissait une profonde douleur, et ne laissait pas entrevoir la moindre lueur d'intelligence. Ce cadavre animé était celui du pauvre Donizetti, parti trente ans auparavant de cette ville, léger d'argent, plus léger encore de soucis, mais riche d'avenir et rêvant les succès et la gloire. L'Avenir, plein de gloire et de fortune, avait répondu avec soumission à son appel; il avait réalisé plus encore que ses rêves ne lui avaient promis; honneur, richesses, succès, triomphes, il lui avait tout accordé. Son nom avait rempli le monde, les souverains s'étaient disputé le bonheur de le décorer de leurs ordres, de le combler de leurs faveurs; pour prix de ses œuvres sublimes, tous les pays lui avaient prodigué de l'or et des couronnes. N'est-ce point ce bonheur qu'il avait rêvé, alors que le cœur joyeux, les lèvres souriantes, il abandonnait et famille et patrie pour courir après la gloire, sans songer à quel prix

il devait l'atteindre ; sans savoir que sa vie eût été trop peu pour elle, et qu'il lui fallait donner son génie en échange?... Pauvre Gaëtano, n'eussiez-vous pas mieux fait de suivre la carrière d'homme de loi, à laquelle vous destinait votre père, honnête employé, plutôt que d'avoir consumé ainsi votre existence dans le travail, les émotions et les chagrins?... Il est vrai que nous n'eussions pas eu le bonheur d'entendre *la Favorite*, *la Fille du Régiment*, *Anna Bolena*, *Lucrezia Borgia* et une foule d'autres chefs-d'œuvre ; mais vous, pauvre et obscur, vous eussiez vécu longtemps peut-être et heureux.

Donizetti était grand, avait la figure franche, ouverte, et sa physionomie était l'indice de son excellent caractère ; on ne pouvait l'approcher sans l'aimer, parcequ'il donnait sans cesse l'occasion d'apprécier quelques-unes des belles qualités dont Dieu avait orné son âme. Sa facilité était immense. Il travaillait sans piano, et composait tout d'un trait sans brouillon, ni rature. Un jour, Adolphe Adam, qui était un de ses amis, entra chez lui au moment où il travaillait à une de ses œuvres capitales et fut étonné de sa facilité extrême.

— Comment ? s'écria-t-il avec surprise, vous

écrivez ainsi tout d'un trait, sans reprendre haleine et sans la perdre surtout; mais alors, dites-moi, je vous prie, à quoi vous sert ce petit grattoir en corne blanche qui se joue sur votre papier?

— Ce petit grattoir? fit Donizetti avec émotion, c'est un talisman; il m'a été donné par mon père quand il me pardonna, et consentit à ce que je me fisse musicien. Je ne le quitte jamais, quoiqu'il me serve peu; mais il me serait impossible de composer sans l'avoir sur mon papier : c'est mon inspiration, il me semble qu'il m'apporte la bénédiction du cher défunt...

Ces simples paroles prouvent combien il y avait de cœur dans ce grand compositeur.

A la suite de la maladie qui lui enleva la raison et le fit entrer à la maison de santé d'Ivry, on lui donna pour gardien un des hommes de l'établissement, appelé Antoine. L'illustre fou conservait encore une si grande bonté à travers ses extravagances, que cet homme s'attacha à lui comme à un fils, et voulut le suivre à Bergame, où il lui donna jusqu'à son dernier jour des soins aussi touchants que désintéressés.

La façon dont Donizetti composa le quatrième

acte de *la Favorite*, est assez curieuse pour que je ne la passe pas sous silence. Cette pièce, qui fut d'abord baptisée d'une foule de noms, puis qui dut paraître à divers théâtres, fut enfin acceptée à l'Opéra sous le nom de *la Favorite*, mais à la condition que le maëstro ajouterait un acte à son œuvre. On lui apprit cette nouvelle au moment où venant de finir son dîner chez l'un de ses meilleurs amis, il dégustait avec délices une tasse de café. Il raffolait de cette liqueur, en consommait à toute heure du jour et de la nuit, soit chaude, soit froide, soit en sorbet, soit en bonbons, sous toutes les formes, enfin, ce qui contribua beaucoup à la maladie nerveuse dont il sortit fou, et qui le tua promptement de ses suites.

— Mon cher Gaëtano, lui dit cet ami, après la lecture de la missive portant l'heureuse nouvelle, me voici un peu consolé de te quitter ; car tu le sais, ma femme et moi nous devons aller dans le monde ; il se fait tard ; je te dis donc adieu, et t'engage à rentrer chez toi, où tu emportes une si aimable compagnie : le bonheur.

— Rentrer chez moi !... fit Donizetti en se replongeant plus paresseusement encore dans son fauteuil,

pourquoi donc ne me laisserais-tu pas ici ? j'y suis bien! Ton feu est bon, ton café excellent. Donne-moi du papier, des plumes, de l'encre, j'ai mon quatrième acte à faire, je me sens en veine et je vais travailler.

— Soit ! répond l'ami, fais comme chez toi, mon domestique va te donner tout ce qu'il faut pour écrire. Mais adieu encore une fois, car nous ne rentrerons bien certainement qu'après ton départ.

Il était alors dix heures du soir ; son ami rentra à une heure du matin, et Donizetti, encore au coin du feu, venait de composer en entier ce quatrième acte qui est un vrai chef-d'œuvre.

Mais les arts, la danse et les plaisirs n'attiraient pas seuls les visiteurs chez la princesse, car elle-même était non-seulement charmante à voir, mais encore des plus intéressantes à entendre; elle racontait volontiers et racontait fort bien ; ayant, comme le prince de Ligne, beaucoup vu, elle avait beaucoup retenu.

Un soir que nous étions en petit comité, on la mit sur le chapitre de ses souvenirs.

» — En voici un qui est assez curieux, nous dit-elle. Nous nous trouvions à Vienne, réunis un jour chez la comtesse Fucha. Au nombre des assistants se trouvait le prince Eugène, et la conversation roula

naturellement sur l'impératrice, sa mère, et sur la Malmaison. Le prince Gagarin et le colonel Brudzin, aides de camp de l'empereur Alexandre, qui souvent avaient accompagné leur souverain dans les visites qu'il rendait à Joséphine, parlaient avec enthousiasme de cette belle résidence, du luxe de ses galeries, où étaient alors rassemblés les chefs-d'œuvre de tous les pays et de toutes les écoles ; des statues de Canova, des peintures de Raphaël, des toiles de Greuze, des serres précieuses où fleurissaient les plantes les plus rares des deux mondes, enfin cet ensemble parfait qui révélait le goût de celle qui en était doublement la souveraine.

» — Eh bien, messieurs, dit le prince Eugène en souriant, vous aurez de la peine à croire, ce qui est vrai pourtant, que ce château tant admiré par tous fut jadis un séjour d'effroi et d'une superstitieuse horreur. Son nom de la *Malmaison,* ou *la maison du mal*, lui est resté depuis le temps où il servait d'auberge au bourreau favori du cardinal de Richelieu.

» Et comme nous témoignions tous une vive surprise de cette étymologie sortie d'un passé contrastant si fort avec le présent :

» — Vous seriez peut-être curieux, poursuivit le prince, de connaître à ce sujet un épisode qui remplirait un assez joli rôle dans un noir mélodrame et que j'ai trouvé au milieu de vieilles chroniques à moitié rongées par les rats.

» Nous lui exprimâmes tous vivement ce désir, et il y satisfit en ces termes :

» — A la fin d'une journée sombre et pluvieuse du mois de décembre 16.., des nuages épais, chassés par l'âpre bise du nord, couraient rapidement sur le ciel ; la lune, qui, de temps à autre, cherchait à se montrer, argentait alors les contours fantastiques de ces nuées errantes, au-dessus desquelles de rares étoiles scintillaient çà et là sur le profond et sombre manteau du firmament.

» Les masses irrégulières d'un vieux bâtiment, avec ses toits aigus, ses cheminées à clochetons, ses gargouilles bizarres et son fronton massif se découpaient au loin et en noir sur l'horizon de ce sombre site, où de longs arbres, comme de grands fantômes, semblaient lui former une garde d'honneur et augmenter, sinon la majesté, au moins la sûreté de ce redoutable édifice.

» Mais en avant de cet imposant castel et comme

pour faire contraste à son terrible aspect, une petite auberge, portant une belle enseigne du grand saint Georges, offrait son seuil hospitalier à tout voyageur dont la bourse serait assez bien garnie pour qu'il voulût y prendre gîte.

» Or, au moment où la nuit commençait à venir, un homme, enveloppé dans un large manteau et monté sur un fort cheval, s'arrêtait en maugréant, devant la porte de cette auberge.

» Son chapeau de feutre sans plume, et son pourpoint de drap brun sans rubans ni dentelles, indiquaient que ce voyageur n'appartenait pas à la classe des grands seigneurs ou des raffinés, gens si renommés alors par leur habileté à manier l'épée ou la dague; mais à son œil fier, à sa moustache relevée, on devinait aisément un de ces bourgeois indépendants et remuants, dont les pères avaient fait la Ligue et qui, contenus alors par la main de fer de Richelieu, devaient reparaître un moment dans les saturnales de la Fronde, pour s'effacer entièrement derrière la gloire du grand roi.

» Sa monture paraissait exténuée par la fatigue d'une longue course; et à son manteau crotté on voyait qu'il venait de loin.

» — Que la peste crève ceux qui sont chargés d'entretenir les chemins du roi ! grommelait-il en entrant dans l'auberge ; puis frappant à coups redoublés, avec le manche de son fouet, sur une longue table, placée au milieu d'une salle basse et enfumée :

» — Holà ! maître tavernier ! cria t-il avec tout l'aplomb que donne une poche bien chargée d'espèces.

» Un gros homme à la figure enluminée, au tablier blanc et au bonnet de coton traditionnel, parut aussitôt.

» — Que demande Votre Seigneurie ? fit-il en s'inclinant avec un profond respect devant le voyageur.

» Celui-ci se prit à sourire, flatté par cet encens grossier.

» — Je ne suis point un seigneur, mon maître, dit-il en se rengorgeant, mais un bon bourgeois qui ne doit rien ni ne demande rien sans salaire à personne. J'ai faim, j'ai froid; donne-moi à souper, fais-moi bon feu, soigne bien mon cheval et tu seras content.

» Et tout en parlant ainsi, le voyageur frappa sur sa poche et en fit sortir un son argentin.

» Ce fut à l'hôtelier de sourire à son tour en répondant :

» — Nous n'avons plus une seule chambre de

libre en ce moment, mais la mienne est aux ordres de Votre Grandeur ; car une personne aussi respectable ne peut pas être renvoyée sans merci. Un moment donc de patience seulement, et tout ce que vous avez ordonné sera prêt.

» En effet, au bout de quelques instants, notre voyageur, étalé dans un vaste fauteuil, se prélassait au coin d'un bon feu pétillant dans l'âtre, tandis qu'au dehors la neige commençait à tomber à gros flocons et que la bise soufflait avec rage.

» — Qu'on est bien ainsi ! murmura-t-il en laissant s'échapper un soupir d'allégement de sa vaste poitrine, car voyager de ce temps-ci est un triste métier. Que la peste étouffe le cardinal !...

» Mais s'interrompant aussitôt en regardant autour de lui avec inquiétude, il faillit s'évanouir quand il vit l'hôtelier qui, le bonnet à la main, se tenait respectueusement devant lui.

» — Que me voulez-vous ? s'écria-t-il en feignant la colère pour cacher sa terreur.

» — Je voudrais, seigneur, obtenir de vous une grâce, fit celui-ci avec embarras.

» Notre imprudent bourgeois se prit à respirer en entendant ces mots, lui qui s'attendait, au con-

traire, à se voir appréhender au corps par un agent de la terrible Éminence.

» — Et quelle est cette grâce? demanda-t-il courtoisement.

» — Figurez-vous, seigneur, dit le tavernier en retournant gauchement son bonnet entre ses mains pour se donner une contenance, qu'à peine vous ai-je eu installé dans ma chambre, il m'est arrivé une pratique, et une bonne pratique encore, car elle paye sans compter : je ne peux donc pas la renvoyer non plus ; et je viens vous demander si vous ne voudriez pas lui céder la moitié du feu et celle de la table pour une heure.

» — Est-ce un honnête homme cette pratique? fit le gros bourgeois avec dignité.

» L'hôtelier tressaillit et devint fort rouge ; mais se remettant aussitôt :

» — Oh! oui, seigneur, c'est un fort honnête homme dans son état, dit-il en mâchonnant si bien ces derniers mots, que notre voyageur ne les entendit pas ou n'y prit pas garde.

» — Eh bien, alors, dis à cette personne qui se trouve dans l'embarras d'un gîte, que je lui serai fort obligé de vouloir bien me tenir compagnie au

feu et à table et que je lui offre de partager l'un et l'autre avec moi, répondit avec beaucoup de politesse l'excellent homme.

» Le tavernier remercia tout en saluant profondément son hôte, sans doute pour cacher la rougeur qui venait lui couvrir le front en l'entendant parler ainsi ; puis, il descendit précipitamment pour avertir le voyageur qui attendait le résultat de son message.

» Quelques instants après, celui-ci se présentait.

» C'était un homme grand et fort; vêtu comme notre bourgeois, mais d'un aspect peu avenant. Ses cheveux noirs et drus, ses gros sourcils de la même couleur et sa figure osseuse lui donnaient un air qui repoussait et effrayait tout à la fois.

» — Soyez le bienvenu, mon maître, fit le bourgeois en lui offrant courtoisement la main.

» Mais celui-ci, au lieu de répondre à ce geste amical, se recula de quelques pas et salua respectueusement.

» — Voilà un homme bien cérémonieux, se dit en lui-même notre bourgeois ; mais c'est égal, le vin est tiré, il faut le boire... et élevant la voix : Monsieur, dit-il à l'étranger, je suis fort heureux que

vous vouliez bien accepter la moitié de mon souper...

» — Merci, monsieur, fit celui-ci en s'inclinant de plus belle; et tirant une lourde sacoche de son habit, il ajouta : Prenez, je vous prie, ce que je devrai pour mon écot...

» — Fi, monsieur ! interrompit vivement le bourgeois en repoussant d'un air mécontent et la main et la bourse ; ai-je donc la figure d'un homme qui fait payer aux gens l'invitation que je leur adresse?...

» L'étranger, en entendant ces mots, le regarda avec surprise.

» — Vous m'invitez ? moi... murmura-t-il.

» Puis remettant sa bourse dans sa poche, il s'avança vers le feu et prit une chaise en disant :

» — Eh bien pour la rareté du fait, j'accepte votre invitation, monsieur...

» — C'est sûr ; le pauvre homme a la cervelle fêlée... pensa notre bourgeois en jetant un regard de pitié sur son hôte et s'asseyant en face de lui.

» Peu d'instants après l'hôtelier ayant apporté une belle oie grasse, dorée et fumante, un hochepot et autres menus plats accompagnés de grands flacons de vin, nos deux voyageurs se mirent à table.

» D'abord le repas fut très-silencieux, chacun d'eux, dont l'estomac criait famine, mangeait à belles dents, sans échanger une parole, car la connaissance était si nouvelle qu'on n'avait rien à se dire ; mais au dessert, pour rendre la politesse à son hôte, le dernier venu fit monter quelques bouteilles de vin vieux. On n'en eut pas bu deux ou trois verres que les langues commencèrent à se délier, que les figures s'animèrent, que la confiance parut s'établir et l'on en vint à causer comme de vieux et bons amis. Les bouteilles étaient encore au quart pleines qu'on n'allait plus avoir le moindre secret l'un pour l'autre.

» Sans doute, mon *cher ami;* vous êtes aussi connu que moi dans cette hôtellerie, puisqu'on vous a servi comme un prince ? fit le dernier venu, en remerciant son amphitryon de l'excellent souper qu'il lui avait offert ?

— Moi ! pas du tout ! dit le bourgeois en souriant ; mais j'ai fait sonner ma poche et j'ai été compris.

» Le questionneur venu se prit à sourire.

» — Oh oui ! l'or a une puissance immense en tous pays ; mais, ajouta-t-il avec gravité, il n'est jamais prudent de montrer que sa poche est pleine, surtout en cet endroit.

» Le bourgeois fit un soubresaut sur son fauteuil.

» — Est-ce qu'il y a des coupe-bourses par ici ? demanda-t-il avec inquiétude.

» — Mais vous ne connaissez donc pas ce pays ? fit son invité en lui rendant demande pour demande.

» — Ma foi non ! exclama le bourgeois ; j'y viens pour la première fois et de loin encore, car j'arrive de la Rochelle...

» — De la Rochelle !... interrompit l'autre voyageur en bondissant à son tour sur son fauteuil, comme l'avait fait tout à l'heure *son ami;* et, qui vous amène de si loin, je vous prie ?

» — Oh mon Dieu ! c'est toute une histoire et une fort sotte histoire encore, dit le brave homme en se prélassant de nouveau devant le feu ; je viens ici mandé par monseigneur le cardinal !

» — Mandé par le cardinal, malheureux !... exclama l'autre avec une surprise mêlée de douleur ; mais, par le ciel, avez-vous donc eu quelque affaire fâcheuse à démêler avec sa haute Éminence ?

» — Jamais! s'écria l'interrogé avec une honnête franchise ; malheureusement je suis accusé, mais ma justification ne pourra être ni longue ni difficile. Figurez-vous qu'à la Rochelle on a ré-

pandu une satire contre l'administration en général et la personne de monseigneur le cardinal en particulier ; on y parle d'Urbain Grandier, de tragédies, de vers, d'une certaine sarabande dansée devant la reine ; d'une foule de bêtises, quoi ! dont j'ignore le nombre et la forme, car je n'ai pas même lu cette poésie ; eh bien ! croiriez-vous qu'on m'en a dit l'auteur ! moi qui n'ai jamais rien écrit de ma vie. Mais chacun a ses ennemis dans ce temps de trahison et de perversité... Donc j'ai été voir, pour me disculper, un certain moine qui passait alors à la Rochelle, et qu'on prétendait être un ami du cardinal ; c'est le révérend père Joseph. Il m'a bien reçu, m'a bien écouté ; puis il m'a dit que Son Éminence désirant me parler, je devais venir lui rendre mes devoirs ici... et, moi flatté de cet honneur insigne, je me suis mis aussitôt en route.

» — Hum !... hum !... fit l'hôte du bourgeois en écoutant ce récit, je crois que vous auriez mieux fait de rester à la Rochelle.

» Puis se levant précipitamment de son siége :

» — Mais, adieu, mon maître, dit-il, fasse le ciel que nous ne nous rencontrions jamais de nouveau !

» Et, en finissant ces mots il s'élança vers la porte,

descendit précipitamment l'escalier et s'éloigna à grands pas.

» — Décidément le pauvre homme a la cervelle fêlée, se dit l'honnête Rochelois en se disposant aussi à partir, car le temps le pressait : il avait avec l'illustre Éminence un rendez-vous à heure fixe, ce que par distraction il avait omis de dire à son hôte. Après avoir payé sa dépense il sortit de l'hôtellerie et marcha vers le grand château, dont les noires silhouettes se détachaient sur l'horizon.

» A peine eut-il fait quelques pas dans la sombre avenue qui y conduisait, qu'il crut entendre un cliquetis d'armes et des cris étouffés ; il prêta l'oreille avec inquiétude, mais une violente bourrasque de vent vint seule lui répondre.

» — Allons, cet homme m'a troublé l'esprit, se dit-il. Que diable il n'a pas le rire gai, quelle figure il m'a faite et quels yeux il m'a lancés en me quittant... brou !... si j'étais poltron, j'en rêverais longtemps...

» — A moi !.. au secours !... à l'assassin !... fit alors entendre une voix lamentable qui ne paraissait pas trop éloignée et le brave homme répondit aussitôt avec une admirable présence d'esprit :

» — Du courage ! nous voilà, cria-t-il, nous sommes

quatre bien armés, tenez bon encore un moment.

» Et tout en parlant ainsi, il s'élança dans la direction d'où la voix s'était fait entendre.

» Sa ruse avait réussi, sans doute, car il vit des hommes fuir en toute hâte, et un corps gisant sur la terre lui montra que l'attaqué était sinon mort, du moins évanoui. Alors pensant que le meilleur secours à lui porter était de l'enlever de ce lieu désert où tout manquait, il le releva et le posant doucement sur son cheval il reprit avec lui le chemin du Grand-Saint-Georges.

» La surprise de l'hôtelier fut extrême en voyant ses deux voyageurs revenir ainsi ; car le blessé n'était autre que le convive du bourgeois. Ce dernier en fut tout à la fois heureux et affligé.

» — Ce diable d'homme va donc être toujours lié à ma vie ? se dit-il avec humeur.

» Mais chassant aussitôt ce mauvais mouvement, il aida le tavernier à transporter la victime dans la chambre où ils avaient soupé ensemble et où le feu brillait encore.

» — Où suis-je ?... fit le blessé en reprenant connaissance et ouvrant à moitié les yeux.

» — Avec des amis, mon brave homme !... soyez

tranquille, fit affectueusement le bon bourgeois en continuant à lui frotter les tempes avec du vinaigre.

» — Et c'est vous qui m'avez sauvé!... vous ! fit-il en regardant attentivement celui-ci.

» — Et pardieu oui, c'est moi ! n'en eussiez-vous donc pas fait autant à ma place, je vous prie ?

» Le blessé parut réfléchir profondément ; puis, faisant signe de s'éloigner à l'hôtelier qui obéit avec un grand empressement, il adressa brusquement à son sauveur ces paroles qui parurent à celui-ci fort étranges dans un semblable moment :

» — N'avez-vous pas un rendez-vous à sept heures ce soir avec Son Éminence ? dites-moi sur-le-champ la vérité.

» — C'est vrai, mon ami, j'ai ce rendez-vous. Pourquoi vous le cacherai-je ? fit le brave bourgeois qui crut de nouveau à la faiblesse de la cervelle du blessé.

» — Alors mon ami, mon cher hôte, rendez grâce au ciel qui vous a fait me sauver la vie, reprit vivement celui-ci, en saisissant avec tendresse la main qui le soignait ; car moi aussi je vous sauverai, moi qui suis également appelé par monseigneur le cardi-

nal à la même heure que vous l'êtes vous-même, et cela sans aucun doute pour vous couper le cou.

» En entendant ces mots le Rochelois poussa un cri d'horreur et se recula pour fuir, se croyant en présence d'un fou ; mais le blessé l'arrêta vivement par le bras en lui disant :

» — Ce n'est pas moi qu'il faut fuir, malheureux! ce sont ces lieux terribles; mais, avant de prendre ce parti, écoutez ce que je vais vous dire. Le cardinal vous a condamné sans vouloir vous entendre; et je suis chargé d'exécuter la sentence, car je suis le bourreau de la ville de Chartres. Toutes les fois que Son Éminence a une vengeance secrète à exercer, je reçois l'ordre de me rendre ici. Ce que vous m'avez raconté tout à l'heure de l'accusation qui pèse sur vous, l'heure où vous devez vous trouver au château qui est précisément la même pour laquelle je suis mandé, tout concourt à me prouver que vous êtes aujourd'hui la victime désignée à mon office. Mais ne craignez rien, vous échapperez à ce sort cruel; je vous payerai le bon office que vous m'avez rendu. Montons à cheval, suivez-moi sans crainte et fiez-vous à ma reconnaissance.

» Le pauvre bourgeois, on le comprend, tremblait de tous ses membres en écoutant ces paroles qui tintaient à ses oreilles comme un glas funèbre? mais que faire? sinon d'obéir à celui qui jurait de le sauver ; il se prépara donc à le suivre dans un état difficile à exprimer.

» Comme ils sortaient tous les deux de la chambre, ils se trouvèrent en présence de l'hôtelier qui cherchait à s'esquiver tout confus. Les deux amis ne doutèrent pas qu'il n'eût écouté leur conversation en mettant son oreille à la porte ; après avoir fait signe au Rochelois de descendre, *M. de Chartres* appela près de lui le curieux avec un geste qui ne permettait ni refus ni réplique, et lui déclara que sa vie dépendait de son silence.

» L'hôtelier jura ses grands dieux de se taire et le blessé descendit rejoindre son ami qu'il trouva occupé à seller les chevaux avec une fiévreuse impatience, car la salle basse de l'auberge se trouvait en ce moment remplie d'une troupe d'arquebusiers de Son Éminence.

» — Attendons un instant et observons ,dit le sinistre protecteur du Rochelois en lui frappant familièrement sur le bras et se glissant à côté du contre-

vent entr'ouvert, car il avait vu le commandant des soldats attirer à part le tavernier pour l'interroger, croyait-il; mais bientôt, satisfait de son examen, il s'élança sur son cheval, engageant son ami à en faire autant et tous deux reprirent au galop le chemin du bois du Butard, qui les conduisait vers le château de Rueil.

» Après avoir marché quelque temps ainsi, le terrible guide du Rochelois arrêta brusquement son cheval, et, montrant à son sauveur la sombre demeure vers laquelle ils se dirigeaient :

» – Regardez, lui dit-il, cette tourelle du centre, et, tout au haut de cette tourelle, une petite fenêtre en ogive et grillée qui touche aux créneaux, – on ne peut la voir que de la place où nous sommes ; — c'est là que se prononcent et s'exécutent les sentences sans appel. Quand l'œuvre de mon ministère est accomplie, une trappe s'ouvre, le corps de la victime tombe de cette hauteur prodigieuse dans une fosse remplie de chaux vive, et tout est effacé. Restez donc ici; tenez-vous couché derrière cette grande haie et n'en sortez pas avant une heure, sous aucun prétexte. Si dans l'espace d'une heure vous voyez une lumière briller à cette fenêtre, c'est

que j'ai été appelé pour un autre que pour vous; alors présentez-vous sans crainte à Son Éminence, car jamais je n'exerce mon ministère deux fois dans le même voyage ; mais si, au contraire, vous n'avez rien vu luire derrière ces barreaux, c'est que vous étiez vraiment désigné pour victime aux émissaires du cardinal. En ce cas, sans perdre un instant, profitez de l'obscurité de la nuit, de la vitesse de votre cheval, piquez des deux, gagnez la frontière, et de là vous vous justifierez par écrit, si vous pouvez...

» — Ah! monsieur! merci... mais mon innocence... murmura le pauvre Rochelois, tremblant, marri et reconnaissant tout à la fois; je ne suis pas coupable, je vous jure!...

« — Pardieu! je vous crois et je vous sauve! Mais M. de Laubardemont qui est sans doute déjà arrivé, ne serait pas du même avis, car il n'y a jamais d'innocents devant les juges de M. le cardinal. Écoutez donc mes avis et suivez-les... Adieu.

» Le malheureux bourgeois partagé entre la reconnaissance que lui inspirait un si grand service et l'horreur que lui causait le bourreau, balançait s'il lui tendrait amicalement la main avant de le

quitter, quand celui-ci, devinant ses sentiments, sans doute, piqua des deux et s'éloigna au plus vite.

» Seul alors, notre Rochelois se blottit derrière le buisson, et les yeux fixés avec angoisse sur la sombre ogive où va se décider son sort, il adresse au ciel toutes les prières qu'il peut trouver dans sa mémoire et dans son cœur.

» Il calcule le temps qu'il faut au bourreau pour se rendre au château, puis celui que les juges peuvent prendre, ensuite celui qu'on doit accorder au patient pour se recueillir ; mais après rien ne vient, rien ne se montre ; c'est donc lui qui est vraiment le condamné...

» A cette pensée tout son corps frissonne, ses dents s'entre-choquent, son front se couvre d'une sueur glacée, et, suivant les conseils qui lui ont été donnés, il s'élance vers son cheval, lui enfonce ses éperons dans le ventre et galope vers la frontière à toute bride...

. . . .

» Plusieurs années se sont écoulées. Un jour du mois de mai, alors que le soleil éclairait la terre de ses plus doux rayons, une immense affluence de

monde arrêtée devant la porte du grand Saint-Georges montrait qu'il allait s'y passer un événement important.

» En effet, l'auberge était en vente.

» — Ça se donnera pour pas grand'chose, c'te bicoque, disait une grosse commère qui faisait partie de la troupe.

» — Pourquoi donc ça, Gringuette? maître Gorgon y a bien fait ses orges pourtant, reprit un autre curieux.

» — Du temps du cardinal, c'est possible, répliqua la grosse commère; mais depuis qu'il n'y a plus de diable, d'Éminence rouge, ni vu ni connu, y n'y vient plus personne...

» — J'crois bien, puisque qu'était l'auberge des bourreaux... dit une voix tremblante.

» — Chut! firent plusieurs personnes à la fois. Et un silence profond régna aussitôt comme si le terrible cardinal se fût subitement montré, tant son souvenir inspirait encore la crainte.

» Peu d'instants après un homme vêtu en bourgeois du temps et une femme en costume rochelois, descendirent tous deux de cheval à la porte de la maison, au grand ébahissement des curieux.

» — Tiens, Pernette, voilà la maisonnette que je viens de faire acheter pour toi, dit le voyageur en donnant la main à sa femme pour descendre de sa monture ; c'est là que j'ai été si miraculeusement sauvé ; et je me suis toujours promis durant notre exil, qui a été bien long, ma pauvre femme, — puisque même le diable ne voulait pas prendre le cardinal, — d'y brûler un cierge à Notre-Dame de Bon-Secours, et de m'y fixer si tu le voulais bien, pour ne plus retourner dans ce traître pays de La Rochelle.

» Dame Pernette, aux yeux de laquelle son mari avait toujours raison, le félicita de son emplette, le suivit joyeusement dans le logis, s'agenouilla pieusement dans la chambre où le bon bourgeois avait fait la rencontre terrible mais heureuse à laquelle il devait la vie. Puis elle ouvrit la fenêtre et resta saisie d'admiration devant le panorama enchanteur qui se déroulait sous ses regards charmés ; la Seine, scintillant sous les feux du soleil comme un long ruban d'argent, s'enroulait capricieusement au milieu des prairies semées de fleurs, et au pied des collines couvertes du plus frais feuillage.

» L'honnête couple établit aussitôt ses pénates en ce lieu ; malgré leur bienveillance, leur fortune

et même les avances qu'ils firent à leurs voisins, ils trouvèrent peu de sympathie, non pour eux-mêmes, mais en raison de la maison qu'ils avaient choisie pour demeure. Comme le Rochelois s'était fort peu soucié de raconter la connaissance qu'il y avait faite et le danger qu'il y avait couru, on ignorait la raison qu'il avait eue pour se fixer dans cette demeure, et alors on ne lui pardonnait pas le mauvais choix qu'il avait fait de *la Maison du Diable* pour s'y fixer.

» Peu à peu, cependant, cette prévention fâcheuse s'effaça, *la Maison du Diable* devint par corruption *la Malmaison*, et par l'enchaînement des choses ses habitants devinrent les amis de tout le monde. »

» Et c'est cette même demeure, si affreusement famée d'abord, si humblement habitée ensuite, que l'impératrice, ma mère, a su rendre si célèbre par sa bonté, bien plus encore que par sa puissance, ajouta le prince en soupirant. »

La princesse Bagration se plaisait beaucoup dans ces récits, souvenirs du temps qu'elle avait passé en Allemagne; et, le prince Eugène était resté gravé dans sa mémoire de la façon du monde la plus chevaleresque et la plus gracieuse. Il avait joué un si triste

rôle au congrès de Vienne, et il en avait tant souffert!

Le roi, Louis de Hollande, partageait avec le fils de Joséphine les bons sentiments de la princesse. Elle l'avait beaucoup connu à Graetz en 1813, alors que, proscrit par son frère Napoléon, il s'était réfugié en ce pays pour y vivre dans la retraite. C'était un grand amateur d'horticulture que ce prince ! Et les arbres qu'il plantait, les espaliers qu'il tapissait, lui tenaient lieu des courtisans et des honneurs sans laisser le moindre regret dans son âme. Il était poëte aussi ; et dans les moments que lui accordait son jardinage, il composait des odes, des épîtres, voire même des comédies, – fort sentimentales, par parenthèse, — entre autres : *Marie ou les peines de l'Amour,* qu'il fit imprimer à Graetz, après que le baron Capelle, son ancien ministre, qui l'avait accompagné dans l'exil, en eut recopié le manuscrit, car son royal maître, de même que le grand Napoléon, son frère, écrivait fort mal.

Singulière destinée que celle de ces deux hommes ; un roi auteur, un ministre copiste ! Ce sont là des choses qui n'appartiennent qu'à notre siècle de lumières et de progrès.

D'un roi poëte à un poëte grand seigneur le che-

min me semble assez court, pour que je puisse me permettre de vous présenter de suite à lord Byron, qui s'étant lié avec le prince Bagration lors du séjour que celui-ci avait fait en Angleterre, devint, pendant son voyage à Paris de 1816 à 1817, un des plus assidus visiteurs du salon de la princesse. C'était un homme froid, sec, hautain, vivant tout entier dans sa gloire et pour sa gloire. Il *posait* beaucoup en inspiré; et, quand il laissait tomber quelque phrase aimable de sa bouche moqueuse, il semblait très-surpris si celle à qui ces paroles étaient adressées ne tombait pas en pamoison de bonheur. On prétendit, quand il mourut, que sa mort était le *bien joué* de sa vie, et voici ce qu'on racontait à ce sujet :

Les médecins qui en firent l'autopsie déclarèrent, à l'inspection des parties qu'ils regardaient comme le siége de l'intelligence, que, dans lord Byron, le génie épuisé n'aurait plus rien produit. Et l'événement prit à tâche de justifier cette prédiction triste; car on ne trouva dans ses papiers qu'une seule *ode*. Depuis quelque temps il ne pouvait plus travailler et sa plume lui était devenue en dégoût comme le reste; triste résultat d'une vie désordonnée.

4.

Sa nourrice, mystique Écossaise que l'on croyait douée de la seconde vue, avait déclaré, quand il vit le jour, qu'il ne passerait pas trente-sept ans; et la croyance s'en était établie dans sa famille. De cette croyance bien ou mal fondée, il en est résulté une étrange particularité. Lorsque le colonel Stanlope reçut à Salona la première nouvelle de la maladie de son illustre compatriote, il s'écria:

— Il n'en reviendra pas, car il a trente-sept ans.

Et effectivement, Byron mourut peut-être frappé lui-même de cette pensée, car il partageait complétement la croyance de sa famille à cette prédiction de sa nourrice; et l'on pensa généralement, en Angleterre, que cette superstition l'avait décidé à aller soutenir les Grecs, voulant marquer ses derniers moments par un événement mémorable; que la Grèce, en un mot, n'avait été dans son esprit qu'un théâtre sur lequel un homme comme lui devait donner sa dernière représentation.

Il y a bien peu de générosité dans cette supposition, j'en conviens, et je ne m'en fais l'écho que pour prouver combien lord Byron était peu aimé en Angleterre.

La nature l'avait pourtant comblé de tous ses

dons, beauté, noblesse, richesse, génie ; mais il lui manquait le cœur, et son égoïsme fit le malheur de sa vie.

Jeté de très-bonne heure dans le grand monde, il y obtint tous les succès qui flattent la jeunesse. Au lieu de se montrer reconnaissant, il souffleta de sa plume tous ceux qui se croyaient ses amis et éleva contre lui une réprobation si vive, qu'il dut s'exiler de son pays. Il y revint pourtant et s'y maria ; mais il s'en éloigna bientôt encore, et cette fois ce fut pour toujours.

Sa figure était belle et noble ; sa physionomie fière avait pour caractère particulier un dédain sombre qui contrastait fort avec la finesse presque féminine de ses traits. Son teint surtout était, comme celui d'une très-jeune fille, d'une transparence inimaginable ; il boitait, mais avec grâce, et eût été un charmant cavalier s'il avait daigné le vouloir.

Ce n'était pas seulement en Angleterre qu'il était détesté ; c'était en France aussi, et surtout par M. de Chateaubriand qui croyait vraiment prise *sur sa part* toute la gloire dont on couvrait le lord poëte. Notre illustre compatriote conserva cette haine envieuse jusqu'au dernier moment de sa vie,

et l'on raconte, à ce sujet, cette plaisante anecdote :

Quand Mme Récamier, pour le distraire, tenait cour pleinière à l'Abbaye-au-Bois, les jeunes poëtes étaient surtout admis à l'honneur de lui brûler leur encens sous le nez. — On regardait comme sous-entendu que toutes les lyres ne devaient vibrer qu'en l'honneur et pour la gloire de l'auteur illustre du *Génie du christianisme*. — Un soir, un blond et frais nourrisson des Muses se présente tout nouvellement débarqué de province ; il avait été annoncé à Mme Récamier comme un jeune aiglon cherchant à se rapprocher du soleil. Elle l'admet donc avec empressement.

—Vous avez quelque chose d'inédit à nous lire, sans doute, lui demande-t-elle avec le plus gracieux sourire.

— Oui, madame, une épître au plus grand des poëtes! répond le jouvenceau en s'inclinant respectueusement.

— C'est bien, mon jeune ami, fit-elle avec une modestie qui rappelait le joli petit tableau de Biard, *Les honneurs partagés*. Car elle ne doutait pas que « le plus grand des poëtes » ne désignât son illustre ami, M. de Chateaubriand.

Le soir même, notre jeune poëte était admis à l'honneur de lire ses vers au grand homme.

Il tousse, se mouche, rougit un peu, puis dit d'une voix triste et vibrante : *à Byron !*... A ces mots, dont les échos du salon frémirent, M. de Chateaubriand jette un regard furieux sur Mme Récamier et sur le lecteur ; puis, comme un enfant qui boude, il ferme les yeux pour ne pas entendre ; et la monotonie du lecteur aidant sans doute à la chose, au bout de quelque temps, il incline doucement la tête sur sa poitrine, et la malheureuse pièce de vers n'était pas encore à la moitié, qu'il ronflait doucement à son aise ; le jeune auteur qui l'entend, blessé au vif à son tour, interrompt alors la lecture de son manuscrit, y substitue le récit de Théramène, et d'une voix d'abord modérée, puis bientôt forte et accentuée, il déclame énergiquement ces vers :

L'onde approche, se brise et vomit à ses yeux
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

L'éclat de sa voix réveille M. de Chateaubriand en sursaut.

— Que dites-vous là, jeune homme ! s'écrie-t-il avec un doux sourire, pensant avoir pris pour une

épître louangeuse une cruelle satire contre le glorieux défunt, Byron était un animal, j'en conviens; mais ce n'était pas du tout un monstre furieux; il ne faut pas non plus exagérer ainsi les choses... et comme personne n'osa lui montrer son erreur, il félicita beaucoup le jeune poëte sur son talent et lui promit la gloire s'il continuait ainsi.

Pendant son séjour en France, lord Byron faillit ne pas faire mentir l'horoscope de sa nourrice; une chute de cheval qu'il fit sur le boulevard le mit à deux doigts du tombeau; heureusement qu'il fut traité par Dupuytren, et il n'emporta nulle trace de cet accident, si ce n'est une horreur très-vive pour Paris; aussi à peine fut-il guéri qu'il quitta la France pour toujours.

C'était de son côté un bien singulier homme que le baron Dupuytren, alors dans tout l'éclat de sa gloire, jouissant d'une grande faveur auprès de Mme la Dauphine dont il soignait avec zèle les malades, et devant laquelle il affectait une extrême dévotion. Tout le monde connaît le mot si fin du duc de Maillé. A une messe célébrée à la chapelle du château de Saint-Cloud quand Dupuytren, quelques moments après l'élévation, laissa tomber de ses mains un volumi-

neux livre de prières, garni d'épais fermoirs. Mme la Dauphine leva vivement la tête à ce bruit et se prit à dire :

— Voici le baron Dupuytren qui perd ses heures.

— Mais qui ne perd pas son temps, avait répondu en s'inclinant le duc alors de service auprès de la princesse.

Du reste, le baron ne perdait jamais son temps, il travaillait presque constamment : peu d'hommes ont eu une existence aussi remplie que la sienne. En été comme en hiver, il était levé à cinq heures, et de ce moment jusqu'à sept heures du soir tous ses instants étaient et comptés et remplis. C'était le roi de la science ; petits et grands l'admiraient, mais personne ne l'aimait, et quand la mort vint le frapper, si tout le monde le regretta, il ne fit pas répandre une larme. Il avait de bons élans pourtant ; mais, à côté de cela de si méchantes choses que le bien était étouffé sous le mal.

Ce que Dupuytren détestait le plus au monde, était le chirurgien Dubois ; était-ce par jalousie de métier ou pour tout autre cause? je l'ignore, et je constate le fait sans chercher à l'expliquer ; mais Dubois était au dernier point son araignée, sa bête noire.

Pourtant, je le répète, il avait de bons mouvements et souvent il a soigné des pauvres gens qui ne pouvaient lui rapporter ni honneur ni profit. Il était d'une humeur sombre et taciturne; mais quand il se laissait entraîner à causer, il le faisait avec un certain charme. Il estimait peu l'espèce humaine et ne faisait pas grand cas de son intelligence.—Les charlatans ont raison de la duper, disait-il souvent et presque toujours avec humeur, mais quelquefois aussi en riant; et dans ce dernier cas il racontait l'anecdote suivante :

» Quelque temps après mon mariage avec Mlle Sainte-Olive, fille d'un riche industriel, je fus à Lyon pour y arranger quelques affaires d'intérêt. Ma position n'était pas encore des plus brillantes, et je me donnais beaucoup de mal pour arriver à peu de chose. Un matin, comme je traversais la place Bellecour, je m'arrêtai à considérer un charlatan, qui, dans une superbe calèche attelée de quatre chevaux, entouré de plusieurs domestiques fort bien vêtus, faisait une immense distribution de petites fioles et de boîtes en carton. Le contenu de tout ceci m'intriguait fort; avisant un des domestiques en ce moment inoccupé, je lui fis un signe, et, lui

donnant ma carte où j'avais crayonné mon adresse, je lui dis, en y joignant un petit écu, de prier de ma part son maître de venir me faire une petite visite comme à un confrère.

» Une heure après, le charlatan était chez moi.

» — Monsieur, lui dis-je en l'accueillant avec courtoisie, je vous ai entendu annoncer tout à l'heure que vous aviez d'excellents remèdes contre toutes les maladies. En auriez-vous contre la curiosité, par hasard?... Si cela est, je vous prierai de vouloir bien m'en administrer une dose; car en vous voyant de près maintenant, je ne doute pas vous avoir déjà rencontré quelque part, et je me donne au diable sans pouvoir deviner où?

» —Vous n'avez pas besoin d'appeler Satan à votre aide, monsieur le docteur, et je suis complétement à vos ordres pour vous satisfaire, répondit en souriant le charlatan. Pendant plusieurs années j'ai servi en qualité de valet de chambre chez le docteur Portal; puis, m'étant brouillé avec mon maître, et m'étant aperçu que l'état de docteur valait mieux que celui de laquais, je me suis établi à mon compte. Seulement, n'ayant pas les papiers nécessaires pour exercer ma profession à domicile, je le fais en

pleine rue, ce dont je me trouve très-bien, car ma pelotte est assez ronde.

» — Ah! vous faites fortune!... m'écriai-je, voilà qui est bizarre!... puisque moi qui exerce ma profession depuis bien plus longtemps que vous, avec une grande application et, j'ose le dire, avec quelque célébrité, je puis tout au plus suffire aux frais de ma maison, montée pourtant sur un pied bien modeste; tandis que vous avez au contraire plusieurs chevaux et un nombreux domestique; comment cela se peut-il faire, je vous prie?

» —Avant de répondre à votre demande, monsieur le docteur, me permettez-vous de prendre la liberté de vous adresser quelques questions? dit le nouveau Gil-Blas.

» — Volontiers, mon cher ami.

» — Eh bien, vous demeurez rue Saint-Honoré, je le sais; c'est une rue très-passante; combien croyez-vous qu'on peut y voir de personnes par jour?

» — Ce serait difficile à compter!... lui dis-je, commençant à prendre de l'humeur; peut-être vingt mille, après...

» — J'accepte ce chiffre pour véritable, fit le charlatan en s'inclinant derechef comme pour

me dire de prendre patience ; et, maintenant, combien pensez-vous que dans ces vingt mille personnes il y ait de gens de bon sens ?.. je ne dis pas de gens d'esprit, car on ne s'est pas encore bien entendu sur ce mot-là, mais de personnes ayant le sens commun...

— Ah ! ça, mon cher ami, nous jouons aux propos interrompus et je ne suis pas d'humeur à rire. Quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre le sens commun et la profession que vous exercez, m'écriai-je.

» — Il y en a beaucoup plus que vous ne pensez, monsieur, dit en souriant l'illustre Fontanarose, et si vous ne voulez pas répondre...

» — Parbleu ! j'irai jusqu'au bout, car je suis curieux de savoir comment vous sortirez de tout cela ; et je vous dirai net, que s'il passe par jour vingt mille personnes dans ma rue, j'estime que cent à peine ont vraiment le sens commun.

» — Eh bien, vous venez de répondre vous-même à la question que vous m'avez posée, monsieur le docteur, dit le charlatan en saluant profondément ; les gens de bon sens sont vos pratiques et les fous sont les miennes ; voilà pourquoi je fais fortune et pourquoi vous végétez...

» — Et le charlatan avait raison, ajoutait vivement Dupuytren, bien raison et mille fois raison... »

Les petites soirées intimes de Mme Bagration étaient souvent honorées de la présence du duc de Berry, qui y venait tout simplement comme un bon bourgeois, avec la princesse Caroline de Naples, sa charmante compagne. Ils étaient heureux tous deux de cette petite fugue qui leur permettait de s'amuser en toute liberté, et on avait ordre de ne pas sembler les reconnaître, afin de les laisser entièrement à leur rôle de simples mortels.

Cet éloignement de l'étiquette et des honneurs faisait le fond du caractère du duc de Berry. Il était d'une modestie extrême et se plaisait souvent à courir Paris, en vrai flâneur; sorte de plaisir qui inquiétait beaucoup sa royale famille et ses entours.

— Mais, monseigneur, il vous arrivera malheur !... vous serez assassiné !... lui disait-on pour le retenir.

— Est-ce qu'il y a des assassins en France !.. répondait-il avec son esprit chevaleresque, sans se rappeler, pauvre prince ! le stylet de Ravaillac, et sans prévoir le poignard de Louvel. Pour lui, la France et

les Français étaient restés comme une idole dans son cœur; c'était l'arche sainte à qui rien ni personne ne pouvait toucher.

On racontait à ce sujet qu'étant exilé en Angleterre, il provoqua en duel un lord qui avait osé se lamenter devant lui sur une des victoires de l'armée française.

— Avez-vous donc oublié, monsieur, que vous parlez devant un fils de France, pour vous permettre de vous exprimer ainsi? lui avait dit le prince avec une noble fierté.

Le lord répliqua, le prince s'emporta, et ce fut en vain qu'on voulut empêcher une rencontre, en représentant au duc que sa naissance s'opposait à une action semblable.

— Il n'y a plus de rang, disait-il, quand la France est insultée!

Et l'Anglais fut contraint de lui adresser des excuses.

La princesse partageait les goûts modestes de son noble époux, et, très-souvent, il l'emmenait dans ses promenades bourgeoises.

Un jour, entre autres, qu'ils cheminaient dans une petite voiture sans armoiries et sans chiffre, ils

traversèrent Passy, qui n'était alors ni Paris, ni même le Passy que nous avons connu; car il se composait d''un ramassis de cabanes pauvres, tristes et sales. A moitié déguenillée, toute la population de l'endroit se trouvait rassemblée devant une de ces cahutes en poussant des cris qui semblaient peu joyeux.

Le prince fait arrêter la voiture, en ordonnant au valet de pied d'aller voir ce qui se passe; celui-ci revint promptement.

— Monseigneur, dit-il, c'est une vente par autorité de justice, une pauvre veuve dont on a saisi les nippes...

Il n'avait pas achevé ces mots que le prince avait sauté de la voiture.

— Attendez-moi un instant, Caroline, fit-il avec un geste d'adieu, je vais aller acheter quelque objet de ménage.

Peu d'instants après, il revient tenant entre ses mains un énorme gril noir de fumée et tout rempli de graisse.

— Tenez, madame, voilà un objet d'art de 1,200 fr., dit-il en riant et en brandissant son gril sous les yeux de la princesse.

— Comment un objet d'art ! exclama celle-ci avec surprise.

— Certainement, reprit le duc, la bonne femme devait 1,200 fr., je l'ai appris par les commères qui m'entouraient ; j'ai donc déclaré ce gril un objet d'art, et l'ai payé cette somme.

— Payé !... fit en riant la princesse, est-ce que vous aviez de l'argent, Charles ?...

Le prince frappa sur son gousset vide, en disant :

— Parbleu ! vous savez bien que j'avais laissé ma bourse en route, et comme ma poche n'a pas la vertu que possédait celle du Juif errant, elle ne contenait rien ; mais j'ai fait passer mon nom à l'huissier-priseur et je suis entré en possession de la chose.

Comme il parlait encore, on entendit un brouhaha étrange ; puis, tout à coup, une femme tenant un enfant dans ses bras, un autre pendu à sa jupe, un troisième qu'elle traînait par la main, les cheveux au vent, les yeux brillants et les joues rouges couleur de feu, accourut, suivie de tout le village, et se précipita aux genoux du prince, en criant :

— Vive le duc de Berry!... vive notre bon prince! merci, monseigneur; que le bon Dieu vous le rende!

Et toutes ces incohérentes paroles étaient entremêlées d'un flot de larmes.

Le prince la releva tout attendri lui-même, car les gens du village lui envoyaient des vivat qui semblaient sortir du cœur.

— C'est à vous ces trois marmots? dit-il en caressant les enfants barbouillés et ahuris.

— Oui, monseigneur, et il y en a encore un quatrième qui est malade, répondit la pauvre veuve en poussant un triste soupir qui trouva un écho dans l'âme du prince, car il dit aussitôt :

— Allons, adieu! et soignez-le bien, votre malade; à dater de ce jour, je fais 200 fr. de pension à chacun de vos enfants, ma bonne femme...

Puis il s'élança dans sa voiture et, s'asseyant auprès de la princesse, il se prit à dire avec un sourire :

— J'espère que je vais être grondé à mon retour par le bon Geroval (M. de Geroval était l'intendant particulier du prince), je lui avais si bien promis de ne plus dépenser d'argent... mais j'aurais bien voulu le voir tout à l'heure à ma place... Est-ce

qu'on peut laisser une pauvre femme et des petits enfants mourir de faim...?

Puis, tout à coup, brandissant de nouveau le gril qu'il tenait toujours dans sa main, il ajouta dans un franc éclat de rire :

— Eh bien! voilà pour le calmer, un gril qui a tout au moins deux cents ans, sur lequel mon aïeul Henri IV a dû faire cuire du cheval, faute de mouton, quand il cherchait à délivrer Paris; et comme Géroval aime les antiquités, qu'il les paye des prix fous, je lui persuaderai que j'ai fait, en ce genre, une excellente affaire...

Le prince s'amusa fort du tour d'écolier qu'il voulait jouer à son intendant, qui lui prêchait sans cesse l'économie; car la caisse était toujours vide, et, malgré cela, les bienfaits redoublaient chaque jour...

On comprend que tout en laissant aux nobles visiteurs leur très-transparent incognito, la princesse Bagration redoublait d'élégance les jours où Leurs Altesses devaient venir. Alors, le nombre des invités était limité, la société fort épurée, les salons remplis de fleurs, les tables dressées avec tout l'art culinaire qui distingue la France, et le

boudoir lui-même était transformé en une vraie boutique de parfumerie, présidée du reste par la parfumeuse à la mode, Mme Laboullée.

Mme Laboullée était fort aimée de Mme la duchesse d'Angoulême, qui voyait en elle un pieux souvenir de la reine martyre, son illustre mère. En effet, jadis, la bonne Mme Laboullée avait été l'agent secret des bienfaits de la charitable Marie-Antoinette; et cette place n'était pas une sinécure, je vous en réponds; mais voici comment l'honnête parfumeuse avait été élevée à cette position :

Son mari, le sieur Laboullée, d'abord un des coiffeurs du roi Louis XV, avait eu l'heureuse idée de composer, pour la jeune archiduchesse d'Autriche, qui devenait dauphine de France, un parfum frais et suave qu'il offrit à cette princesse en lui demandant l'honneur de lui donner son nom. Marie-Antoinette y consentit. De ce moment, *l'eau Antoinette* devint fort à la mode, d'abord à la cour, puis ensuite à la ville, qui, comme toujours, imitait la cour de son mieux. Laboullée, suffisant à peine aux demandes qui lui étaient faites de toutes parts, quitta son état de coiffeur pour se livrer entièrement à la parfumerie, et ouvrit une

boutique à Versailles, sous le patronage de la nouvelle reine de France — Louis XVI venait de monter sur le trône.

On s'attache aux heureux que l'on fait! et Marie-Antoinette s'intéressa vraiment au succès de Laboullée; elle le félicita sur son mariage, voulut voir sa femme, fit à celle-ci des commandes particulières, enfin lui donna sa confiance et la chargea de visiter ses pauvres; quelquefois même elle se rendait incognito chez elle pour quelque bienfait secret. Aussi, Mme Laboullée était-elle dévouée à la reine comme elle l'était à Dieu. Quand les mauvais jours vinrent, Laboullée quitta Versailles pour s'établir à Paris, 83, rue de la Loi (aujourd'hui rue de Richelieu); et sa boutique, que Faguer-Laboullée, son successeur, occupe encore aujourd'hui avec le même succès, devint un foyer de conspirations royalistes. Ce que ces braves gens sauvèrent de suspects est impossible à dire! comment ils furent épargnés eux-mêmes par le fatal couteau le serait bien plus encore, si l'on ne faisait la part de la Providence dans tout ce qui se passe ici-bas.

Jusqu'au dernier jour de la reine, la petite Laboullée, comme l'appelait cette aimable souveraine,

chercha à pénétrer près de la royale prisonnière; souvent elle y parvint, et, toujours, après ses visites, Marie-Antoinette pouvait changer l'air vicié de sa chambre en y répandant quelques gouttes de ce doux parfum lui rappelant des jours plus heureux.

On comprend sans peine, maintenant, pourquoi la duchesse d'Angoulême protégeait et aimait cette excellente femme, elle qui portait un véritable culte à tout ce qui avait approché sa mère, et dont le cœur était si grand, l'âme si généreuse! Sainte et vénérable princesse, qui fut si mal jugée par ses contemporains, et dont les actions ont souvent été sublimes. On l'accusait de ne point aimer les Français quand elle était en France, et elle témoignait de son amour pour eux-mêmes sur les prisonniers que la guerre réunissait à elle durant son exil; elle se dépouillait, en leur faveur, de ce qu'elle possédait, et croyait se rapprocher ainsi, par des bienfaits continuels, du pays qui était l'objet de ses plus chères affections.

Un jour, entre autres, la princesse était allée visiter un hôpital de Londres, et voyant un vieux soldat français couché parmi les malades, elle s'approcha de lui pour lui donner des consolations;

après quelques paroles d'encouragement, elle lui offrit plusieurs pièces d'or ; mais au lieu de les prendre, le soldat repoussa vivement la main tendue vers lui en laissant échapper une exclamation étrange.

— Prenez, mon ami, dit la princesse avec insistance, je suis votre compatriote, et vous pouvez accepter sans rougir cette légère marque de mon amitié.

— Je le sais, madame, vous êtes Française, murmura le soldat.

— Vous me connaissez donc? fit la fille de Louis XVI avec surprise.

— Oui, madame, répondit avec embarras le malade.

— Eh bien! c'est un motif alors pour ne pas refuser ce que je vous offre! dit doucement la jeune princesse.

— Au contraire, madame!... balbutia le soldat.

— Comment, au contraire?... parlez!... que voulez-vous dire? exclama la fille de France au comble de la surprise.

— Je ne puis m'expliquer, madame, reprit le malade en la regardant avec inquiétude.

— Oh ! dites ! dites ! je vous en supplie. Avez-vous quelque chose contre moi ? fit Marie-Thérèse.

Le vieux soldat laissa tomber une larme sans répondre.

— Vous souffrez, mon ami, reprit avec émotion la princesse ; voyons, ouvrez-moi votre cœur ; deux Français sur la terre étrangère deviennent frères et doivent se comprendre et s'aider.

— Hélas ! madame, votre vue me rappelle un affreux souvenir, que je voudrais, au prix de ma vie, effacer de ma mémoire ! murmura d'une voix entrecoupée le soldat en cachant sa tête entre ses mains : j'étais un de ceux qui ont exécuté le roulement de tambour sur la place de la Révolution, le 21 janvier !...

En entendant ces paroles qui lui rappelaient un jour terrible, la fille du roi martyr pâlit affreusement, et s'appuya contre la colonne du lit pour ne pas tomber ; puis, tendant de nouveau sa main chargée d'or au malade, elle dit avec un sourire semblable à celui du Christ au Calvaire :

— C'est au nom de celui qui n'est plus que je vous apporte ce secours ; il aimait tous les Français, lui aussi...

Et, sentant ses forces l'abandonner, elle s'éloigna en chancelant, tandis que le vieux soldat couvrait son aumône de ses larmes...

Mais, comme me voici éloignée du salon de madame Bagration! quittons donc vite l'hôpital, de Londres, pour rentrer rue du Mont-Blanc, à Paris, où l'on semble fort se divertir; car, entendez-vous les joyeux éclats de rire qui accueillent les paroles d'un vieillard à la figure intelligente et distinguée, au nez légèrement busqué, aux lèvres fines, au regard plein de bonté et de pénétration? Ce vieillard est un homme célèbre; mais la première de ses gloires, c'est d'être le fils de son père, et le père de son fils. Pourtant Carle Vernet aurait pu conquérir une réputation à lui tout seul, s'il n'avait pas été étouffé ainsi entre le passé et l'avenir.

C'était le fils de Joseph Vernet, et il était né à Bordeaux, pendant que son père, chargé par Louis XV de peindre les principaux ports de France, habitait cette ville. — De là, disait-on, la verve gasconne qui rendait l'esprit de Carle si plaisant. — Il possédait plus que tout autre l'à-propos de la repartie, et une merveilleuse facilité à jouer sur les mots. C'était

l'époque où M. de Bièvre brillait dans toute sa gloire. Chacun enviait à Carle ces qualités futiles ; son père, lui-même, l'illustre Joseph, absorbé par ses œuvres sérieuses, et qui avait peu le temps de penser aux folies du jour, se surprenait à être jaloux de la faconde de M. son fils. Pour obvier d'abord à cet inconvénient, et aussi pour briller dans le monde, à son tour, il achetait à Carle, à raison d'un écu de 6 livres chacun, tout calembour nouveau qui lui venait à l'esprit. Malgré la fécondité de sa verve, le jeune homme, se trouvait très-souvent aussi à court de calembours que d'argent, il s'inspirait alors des souvenirs de la Garonne, et, comptant sur la mémoire très-affaiblie de son père, il lui revendait comme neufs des bons mots lui ayant déjà servi ; et Joseph entrait dans une colère furieuse contre son fils, si l'échec que cette seconde édition éprouvait dans le monde lui faisait découvrir la supercherie.

Tout enfant, le petit Vernet eut un crayon et un pinceau entre les doigts, et les meilleurs conseils lui furent donnés; il en profita si bien qu'à l'âge de dix-sept ans il remportait le second prix de peinture, l'année même où David obtint le premier. Mais la

légèreté de son esprit l'empêcha de marcher dans la route sérieuse de la grande peinture, qui était alors ouverte devant lui, et il se donna surtout aux chevaux, non-seulement comme équitation, mais encore comme genre de travail ; puis, plus tard, il se permit d'y joindre la caricature, dans laquelle il excellait.

Le cœur de Carle était généreux et bon, son âme était élevée et une piété sincère formait le fond de son caractère. Malheureusement, cette piété était mêlée d'étranges superstitions; ainsi, il se serait cru menacé d'un malheur si, montant un escalier, ce n'était pas le pied droit qui eût atteint la dernière marche; du sel renversé devant lui le rendait horriblement malheureux; et il se serait passé de manger durant vingt-quatre heures plutôt que de s'asseoir à une table où se seraient trouvés treize convives.

Une fois qu'il avait été invité à dîner chez M. de Corbières, alors ministre de l'Intérieur, il venait de prendre place à côté de la maîtresse de la maison, et il dépliait sa serviette, lorsqu'il se leva tout à coup, quitta la table et sortit avec précipitation de la salle à manger. On ne sut que penser d'a-

bord, puis on envoya les domestiques à sa recherche; mais il avait disparu et le suisse de l'hôtel l'avait vu passer comme une ombre.

Après bien des commentaires, un des convives, ayant, par hasard, compté autour de la table, s'aperçut qu'on était douze, et l'on devina que Carle Vernet s'était sauvé ainsi pour ne pas faire le treizième.

Quand il était à Rome, par exemple, et qu'il passait devant une Madone, pieuse image qui se rencontre presque à chaque pas, s'il était avec quelque ami, il inventait toujours un motif quelconque pour ôter son chapeau, ne voulant pas avoir l'air de saluer la Madone, et mêlant ainsi beaucoup de respect humain à sa ferveur. Pourtant elle devint telle, durant son séjour dans la ville sainte, qu'un beau jour il déclara à ses amis sa résolution d'abandonner les pinceaux pour se faire moine. A cette nouvelle, l'Académie entière poussa des cris furieux, menaçant Carle de toutes ses foudres s'il s'obstinait dans son étrange décision; mais vociférations et cris ne servirent qu'à augmenter encore ce que notre Apelles nommait sa vocation religieuse. Il se présenta donc au couvent des Camaldules pour demander à y être reçu. Le supérieur, qui était un

homme d'un grand bon sens, après avoir fait causer le jeune François, s'étant aperçu que sa prétendue vocation n'était qu'un moment de découragement et d'ennui, écrivit à Joseph Vernet pour lui conseiller de rappeler Carle et de le marier au plus vite; ce qui eut lieu en effet; et notre jeune homme, oubliant ses projets austères, retrouva avec plus de plaisir que jamais les joies du monde, l'équitation et la peinture.

Il eut beaucoup de succès dans ces trois genres, et devint un des hommes à la mode sous le Directoire, après avoir traversé, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, le temps de la Terreur, car il était royaliste et ne s'en cachait pas. Lors de l'attaque du 10 août, il se trouvait à Paris où il habitait le Louvre avec sa famille. Tout à coup il entend des coups de fusil et voit voler ses vitres en éclat; alors, il prend dans ses bras son fils, le petit Horace, âgé de trois ans, et, suivi de sa femme qui portait leur dernier né, il va demander l'hospitalité à des amis dévoués en attendant des temps meilleurs. Mais ces temps meilleurs étaient bien loin de venir encore, au contraire.

Sa sœur, Émilie Vernet, femme gracieuse et

belle, mariée à un architecte de talent, fut condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire pour avoir caché chez elle la correspondance d'un de leurs amis avec les princes exilés. Carle, en apprenant cette nouvelle, court tout en larmes chez David dont il avait été le camarade et se croyait l'ami, pour le supplier, le désespoir sur la figure et dans le cœur, de demander la grâce d'Émilie à Robespierre, avec lequel on le savait au mieux. David, sans se déranger, sans même retourner la tête, répondit froidement au pauvre Vernet :

— J'ai peint Brutus, je ne peux solliciter Robespierre... Le tribunal est juste... laisse-moi travailler...

Et la sœur de Carle monta sur l'échafaud...

Sous le Consulat et dans les premiers temps de l'Empire, la mode du calembour avait été remplacée par la mystification, sorte de plaisir qui nous est aussi inconnu aujourd'hui que les jeux des Cochinchinois, et qui pourtant faisait fureur alors. Parlez à un vieillard octogénaire du célèbre Musson le mystificateur, et vous le verrez encore aujourd'hui se pâmer d'aise, rien que de souvenir. Pensez ce que ce devait être à cette époque !.. Carle

donna dans cette manie nouvelle et se fit mystificateur à son tour, tout en n'abandonnant pas complétement le calembour pourtant. Mais comme il les gardait pour lui et ne les prodiguait plus à tous venants, on trouvait souvent en eux une louange fine ou une noble pensée. J'en citerai deux pour exemple :

A la première représentation de *Maison à vendre*, il se trouvait dans une loge avec Alexandre Duval, l'auteur de la pièce. Comme il ne disait rien, il fut interpellé par un de ses amis :

— Est-ce que vous n'êtes pas content, Carle?

— Non, répondit gracieusement Vernet. M. Duval a trompé le public ; il lui a promis *une maison à vendre* et je ne trouve qu'*une pièce à louer*.

Le jour où l'on apprit à Paris la mort du brave maréchal Lannes qui avait eu la cuisse emportée, le célèbre chansonnier Béranger rencontre Carle Vernet, avec lequel il était lié, et lui dit en souriant :

— Allons, mon cher, un calembour sur Lannes, et je vais vous en donner l'exemple : S'il n'était pas mort de sa blessure il n'aurait plus porté qu'un *bas*.

— Monsieur, répondit Carle sévèrement, j'ai souvent joué sur les mots de la langue, mais jamais sur les maux de la France.

Et il tourna brusquement le dos au chansonnier, ébahi.

Vernet exerçait toujours d'une façon très-plaisante son talent de mystificateur. Se rencontrant un jour avec Picard, qui nous a laissé de si charmantes comédies, chez le banquier Perrègaux, il se fit passer auprès du spirituel auteur pour un vieux gentilhomme campagnard, qui venait visiter Paris pour la première fois de sa vie ; et se permit une sortie si burlesque contre les théâtres et les comédiens, que notre auteur, en ce moment directeur de l'Odéon et acteur dans la troupe tout à la fois, se sentit blessé cruellement et allait quitter la table, quand un des amis de Carle, qui se trouvait auprès de Picard, lui glissa doucement dans l'oreille, afin de le calmer, sans trahir le mystificateur :

— Ne vous fâchez pas pour ce que dit ce brave monsieur, c'est le grand-oncle de notre amphitryon, et il est au trois quarts en enfance.

Carle entendit cette excuse, et, brodant sur ce

thème durant tout le reste du repas et de la soirée, il joua son rôle au naturel.

Deux ou trois jours après, Picard, passant sur le boulevard, avec un de ses amis, rencontra Carle.

— Ah! mon Dieu! voici le grand-oncle de M. Perregaux qui se sera échappé, dit-il à son compagnon, qui ne connaissait pas plus que lui notre artiste; il faut que je le ramène à la maison du banquier où l'on doit être fort inquiet de lui.

Et s'approchant de Carle doucement :

— Vous voici donc tout seul à vous promener, Monsieur? fit-il.

— Oui, mon ami, oui, répond d'un air enfantin Carle, qui, en reconnaissant Picard, avait repris son rôle. Je cherche un arlequin pour m'amuser avec.

Picard poussa un triste soupir en regardant la figure hébétée de l'homme qui lui parlait ainsi, et qui ne semblait pas encore un vieillard pourtant.

— Eh bien, revenez avec moi chez M. votre neveu, dit-il affectueusement, et vous y trouverez un bel arlequin, je le sais.

— Je ne veux pas, moi, na!... fait Carle en frappant du pied et grimaçant un grand dépit.

— Alors, allons ensemble où vous voudrez pour acheter l'arlequin que vous désirez, reprend Picard; et, tout en parlant ainsi, il s'efforçait de prendre le bras de Carle, qui se débattait comme un beau diable.

Cette espèce de rixe, accompagnée du mot d'arlequin, si souvent répété par des hommes de cet âge, avait fait s'arrêter quelques passants autour d'eux. Picard, craignant que le pauvre idiot ne profite de cet encombrement pour s'échapper, allait pour s'élancer vers lui, quand un curieux s'écrie d'une voix rieuse en s'adressant à Carle :

— Que diable fais-tu donc là, Vernet, et pourquoi te boxes-tu ainsi en plein boulevard?

En entendant ces mots, Picard qui devina tout, devint fort rouge et lança un foudroyant regard au mystificateur.

— Je vous comprends, monsieur, et vous avez raison, dit l'artiste. Carle Vernet n'est qu'un sot d'avoir pris pour but de ses plaisanteries un homme de talent comme vous; aussi se met-il complétement à vos ordres : prenez vos témoins... choisissez les armes, vous êtes l'offensé...

Picard, qui était homme d'esprit, comprit aussitôt qu'un éclat ne ferait que le rendre ridicule ; s'inclinant en souriant devant Vernet, il se prit à dire gaiement :

— Pour témoin, je prends monsieur votre ami, pour armes, des fourchettes, et, pour lieu du combat, le rocher de Cancale, et, cela, sur-le-champ...

C'était, en effet, une heure propre à déjeuner, et les trois hommes, bras dessus bras dessous, gagnèrent en riant le restaurateur à la mode.

On comprend qu'avec cette tournure d'esprit, Carle Vernet était partout recherché dans le monde ; et jusqu'au dernier moment de sa vie il resta jeune, gai et charmant ; aussi était-il un des assidus les plus aimés du salon de la princesse. Pourtant il s'y rencontrait souvent avec une de ses ennemies intimes, la princesse de Solm Dyck, née Constance de Thies. Cette dame était non-seulement poëte, mais aussi fort prétentieuse ; elle eût été digne de siéger au Salon bleu. Pour n'en citer qu'un exemple : se trouvant un jour dans un salon à côté d'une dame ayant un petit carlin, espèce de chiens disparue aujourd'hui, mais qui faisait fureur alors, elle recula sa robe avec dégoût en disant :

— De grâce, madame, prenez garde à vos voisines, votre petit chien fuit.

Et, comme Carle Vernet parlait tout rondement; qu'avec lui un chat était non-seulement un chat, mais encore un matou, une antipathie complète était née de cette opposition. Carle en riait, mais la princesse de Solm prenait la chose au sérieux. Cette dame, qui écrivit jadis dans l'*Almanach des Muses*, était l'auteur d'une délicieuse romance, *Bouton de rose*, qui fut mise en musique par Pradher, et dont le succès a dû venir jusqu'à vous, tandis que l'*Almanach des Muses* périt sous la Terreur. Les révolutionnaires firent des cartouches avec ses pages de vélin doré ; la poésie s'était enfuie en pleurs de la France alarmée ; une des muses resta seule, c'était Constance de Thiès. Elle avait épousé M. de Herbli, et malgré son nom aristocratique elle fut épargnée par le tribunal de sang. Chénier lui avait donné un nom charmant, il l'appelait la *Muse de la raison*. Plus tard, devenue veuve, Mme de Herbli épousa le prince de Solm Dyck, un des plus grands seigneurs d'outre-Rhin ; malgré sa haute fortune, esprit infatigable, elle travailla sans repos ni trêve, fit partie d'une foule de sociétés savantes, et mourut, il n'y

a que quelques années, dans un âge fort avancé, ayant conservé toutes ses facultés et un esprit des plus lucides.

Un matin, tandis que plusieurs de ses amis étaient réunis chez elle, on sonna vivement à la porte de son appartement ; puis, quelques instants après, sa femme de chambre vint tout doucement lui parler bas à l'oreille.

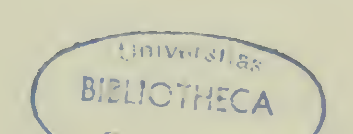
La princesse se prit à sourire et dit à ses amis :

— C'est ma couturière qui me fait apporter une robe à essayer ; voulez-vous passer avec moi dans mon boudoir pour m'en dire votre avis.

Les amis acceptèrent gaiement, tout en se moquant *in petto* de la coquetterie qu'une vieille femme mettait à sa toilette. Ils la suivirent donc, et jugez de l'effroi et du serrement de cœur qui les saisit en voyant que cette prétendue robe était un cercueil ; seulement c'était un délicieux cercueil en bois rose, doublé de satin blanc, ouaté et piqué, posé droit contre une des boiseries du boudoir.

La princesse y entra pour l'essayer.

— Allons, dit-elle, toujours le sourire aux lèvres : je suis contente, la robe va bien ; chose très-impor-



tante, car on la porte longtemps, aussi faut-il y être à son aise.

Et huit jours après, elle s'endormit comme une chrétienne fervente, au milieu des visions sublimes de l'Espérance et de la Foi.

La princesse avait pour ami, on dit même quelquefois pour collaborateur, Ballanche, l'ingénieux écrivain, le profond philosophe qui fut, il y a quelques années, une des lumières de l'Académie. Cet excellent homme menait une vie des plus régulières dont abusa d'une façon fort plaisante un candidat de la docte assemblée.

Notre académicien se levait invariablement à dix heures, — car il lisait et travaillait dans son lit, — puis déjeunait à onze heures : c'était chez lui une habitude consacrée par un long usage et dont il ne déviait jamais.

Un matin du jour même où l'on devait choisir un remplaçant à un immortel défunt, Ballanche, après avoir rêvé toute la nuit scrutin, ballotage et dépouillement, venait de se réveiller fort agité en songeant que très-probablement le candidat qu'il avait promis à Mme Récamier d'appuyer remporterait la victoire, lorsqu'il entendit sonner l'heure à

la pendule de sa chambre — le timbre retentit sept fois.

— Comment, il ne serait que sept heures? se dit-il, ce n'est pas possible ; mon horloge est dérangée ; et tout en parlant ainsi, il regarda sa montre qui marquait sept heures également.

— Alors, c'est moi-même qui suis dérangé, fit Ballanche en se replongeant tristement dans son lit, tout en murmurant : — Le jour me semble bien haut pourtant... Il est vrai que dans la belle saison il est haut dès l'aurore... Allons, dormons encore !...

Mais dire et faire sont deux en ces sortes de choses ! Après s'être bien tourné et retourné sur ses matelas, durant une heure, sans parvenir à rappeler le sommeil, l'académicien abandonna donc la partie et se décida à donner au travail le temps que le sommeil refusait si cruellement de prendre.

Il s'assied donc sur son lit, ouvre un livre et bâille, non d'ennui, moins encore d'envie de dormir ; c'est la faim qui lui tiraille l'estomac d'une façon fort tyrannique.

— Allons, je suis malade, c'est sûr !... se dit notre homme légèrement effrayé, tout en se tâtant le pouls pour décider s'il ne doit pas envoyer chercher le

médecin ; mais les pulsations sont bonnes. Rassuré par ce témoignage, Ballanche se décide à appeler sa servante. Cette fille, nouvellement à son service, entre de la façon la plus naturelle du monde.

— Quelle heure est-il au salon? lui demanda-t-il d'un air inquiet.

La servante va voir et revient aussitôt.

— Huit heures, monsieur, dit-elle, absolument comme ici. Est-ce que monsieur ne dort plus?...

Ballanche pousse un profond soupir.

— Non, fit-il, je suis souffrant ce matin, préparez-moi une tasse de chocolat, je ne mangerai pas autre chose.

Puis le laborieux écrivain s'absorba si bien dans son travail, qu'il oublia son mal imaginaire et ses ennuis jusqu'au moment où l'heure de se préparer à partir pour l'Académie sonna enfin. Il se lève, s'habille, et, comme il se disposait à sortir, sa Babet vint lui annoncer une visite.

— Dites que je n'y suis pas, fit-il avec impatience.

— Dame, j'ai déjà dit que monsieur y était, répliqua la servante en tournant le coin de son tablier d'un air niais.

— Allons! faites entrer, je saurai bien me débarrasser du fâcheux, réplique l'académicien en mettant vite son chapeau et ses gants comme un homme qui se dispose à sortir.

Malheureusement le visiteur était un docteur allemand, un confrère en philosophie, diffus, obscur et fort embrouillé dans ses discours, car il parlait le français fort lentement et fort mal ; le pauvre Ballanche eut toutes les peines du monde à s'en débarrasser. Libre enfin, il s'élance dans la rue, marche à grands pas pour réparer le temps perdu, et, tout en nage, va enfin arriver sur le pont des Arts, quand il tombe au milieu d'un groupe d'hommes qui l'accueillent par des exclamations de surprise et de reproches : c'étaient de ses collègues.

— Pourquoi vous arrêtez-vous ainsi ? leur demanda Ballanche, vous allez pourtant comme moi à la séance, n'est-ce pas ?

— Vous voulez dire que nous en revenons... répliquèrent les académiciens d'un ton rogue; la séance est fermée... l'élection est faite...

— L'élection est faite ; quelle plaisanterie !... exclama Ballanche, nous devons nous réunir à deux

heures, il n'est qu'une heure vingt minutes, ajouta-t-il en tirant sa montre de son gousset.

— Vous avez perdu la tête... et votre montre radote... Voyez plutôt, s'écrièrent les académiciens en montrant le cadran de l'horloge de l'Institut qui marquait quatre heures et qui retarde toujours..., peut-être par l'effet du fluide académique.

Le malheureux Ballanche pousse un cri de douleur :

— Mon Dieu oui ! laisse-t-il échapper de ses lèvres.

— L'élection est faite, reprirent aigrement ses amis, et notre candidat, celui de Mme Récamier à laquelle vous aviez si formellement promis votre suffrage, a succombé faute d'une voix, la vôtre : vous voyez donc bien que nous avons subi cette défaite par votre faute.

Que répondre à cela?... Rien. C'est ce que fit Ballanche. Il soupçonna qu'il avait été joué ; que durant son sommeil une main traîtresse avait retardé montre et pendule pour enlever sa voix à son protégé et donner ainsi la victoire au candidat de l'opposition. On avait dû gagner sa servante pour commettre ce crime ; aussi la renvoya-t-il aussitôt qu'il rentra, malgré sa dénégation et ses pleurs ; mais, tout en ayant purgé la place du traître, il conserva

un si amer souvenir de cette trahison, que chaque fois qu'une élection devait se faire il en avait la fièvre ; il ne dormait pas, se levait plusieurs fois durant la nuit, ouvrait sa fenêtre pour consulter les astres, pour écouter les horloges des environs ; en un mot, ce souvenir avait le pouvoir de troubler la mansuétude habituelle de son caractère, et rien n'était plus plaisant que la colère de l'aimable et bon philosophe, racontant sa mésaventure dans le salon de Mme Bagration, où la princesse de Solm l'avait fait recevoir parmi les intimes.

Durant les dernières années de sa vie, la noble Russe abandonnant les papillons légers de la mode et les riches oisifs du monde, s'était entourée surtout de littérateurs, d'artistes, d'hommes célèbres, en un mot.

Balzac aussi était au nombre de ses fidèles. Balzac, dont on a tant parlé, soit en bien, soit en mal, qu'il devient presque impossible de pouvoir dire sur lui une chose nouvelle ou inconnue, était cependant un homme bien original et fort curieux à connaître avec ses manies, et j'oserai dire ses ridicules. Quoique ce fût un gros garçon, assez laid et sale au delà du possible, il avait la singulière passion de barbouiller de pommade ses cheveux qu'il ne peignait

jamais et d'arroser de senteurs ses habits qu'il ne brossait pas davantage ; il semblait, en un mot, se prendre pour un sachet turc.

Un matin, — c'était encore dans le début de sa carrière, — il arrive de très-bonne heure chez un de ses amis, comme lui, écrivain et bohème.

— Je viens te demander à déjeuner, dit-il en entrant gaiement, parce que chez moi les eaux sont basses.

L'ami, qui était encore couché, se prit à sourire.

— Chez moi, tu ne trouveras aussi qu'un tout petit ruisseau, dit-il ; mais enfin, vaille que vaille, nous y pêcherons bien toujours un demi-litre de vin, du pain et du fromage. Veux-tu te charger de jeter le filet, ajouta-t-il en montrant une soucoupe ébréchée, où une pièce de vingt sous se prélassait fort à l'aise ; car je ne suis pas en tenue de ville.

Et, en effet, l'ami était encore en chemise.

Balzac prend la pièce précieuse, descend quatre à quatre les cinq étages qui le séparaient du sol, et rentre quelque temps après aussi luisant que si un colimaçon s'était promené sur lui.

— Eh bien, notre déjeuner ? fit l'ami, qui s'était

vêtu à peu prés décemment, si ce n'est proprement.

— Voici d'abord un pot de pommade que je suis allé acheter chez le parfumeur, dit Balzac, en tirant de sa poche un pot tout ouvert et au quart vide.

— Mais le déjeuner, malheureux ! fit l'auteur bohème, tout contrit...

— Pour manger, glouton ! voici deux petits pains ; c'est tout ce que j'ai pu avoir avec l'argent qui me restait, dit Balzac tranquillement, en offrant une flûte à son ami, et mordant l'autre à belles dents, tout en regardant avec satisfaction, dans un vieux miroir accroché près de lui, sa chevelure emmêlée et grasse.

Mais quand il eut fait paraître ses charmantes études sur les femmes, Balzac devint la coqueluche des dames ; chacune voulait le recevoir, causer avec lui ; peut-être un peu *poser* devant lui ; enfin, tous les salons lui furent ouverts, et la princesse Bagration ne fut pas la dernière à l'attirer.

Un soir qu'il s'y trouvait en petit comité on l'écoutait causer, ce dont il s'acquittait d'une façon charmante.

— Comme vous connaissez bien les femmes, mon-

sieur! lui dit une jeune dame placée tout à côté de lui.

— Si bien! répliqua Balzac en souriant, que rien qu'en les regardant un instant je pourrais raconter leur histoire depuis le jour de leur naissance. Voulez-vous que je vous dise la vôtre, madame?

— Oh! pas tout haut... exclama l'étourdie en se reculant avec effroi. Et tout le monde de rire autour d'elle, comme vous le pensez bien.

Ce qu'il détestait le plus au monde, était à ce qu'il paraît, M. de Sainte Beuve, qu'il appelait Sainte Bévue : où cette haine prenait-elle sa source? je l'ignore, et raconte seulement ce qui m'a été dit. Du reste, Balzac, ce prodigieux et charmant conteur, était le plus indiscret des hommes; n'allant jamais chez autrui que pour écouter, espionner ses hôtes, c'est-à-dire leur arracher les secrets intimes de ces drames de famille, qui sont malheureusement moins rares que l'on ne pense, et qu'il peignait ensuite avec un si grand talent. On prétend qu'il écrivait bien moins encore pour l'argent qu'il devait tirer de ses livres, que par un véritable amour de l'art, absolument comme ce chirurgien qui tua un pauvre malade qu'il avait guéri d'une profonde affection de poitrine en ne lui

faisant manger que du cresson, pour voir, par l'autopsie du cadavre comment s'était.produit ce fait médical. C'était sa manière d'aller à la chasse au roman. Très-souvent, le soir il rentrait dans sa froide cellule, après avoir rempli, aux dépens de ses amis, tous les cartons de ses mémoires; il les rangeait alors en ordre à l'aide de notes accompagnées de dates, de noms, afin qu'à un moment donné, il n'eût qu'à mettre la main sur ce travail pour l'achever *con amore*. Ainsi, quand parut *le colonel Chabert*, un de ses amis le plus intimes criai partout :

« Balzac est un gueux, un chenapan, il m'a volé mon grand-père mort, pour le ressusciter à sa fantaisie, parce qu'à la suite d'un très-bon dîner je me suis permis quelques petites historiettes sur le brave défunt. Ne l'invitez donc jamais, à moins que vous ne buviez que de l'eau, et encore je ne réponds pas qu'il ne trouve le moyen de vous escamoter votre pensée, pour peu que vous aimiez à causer et à rire. »

Il avait fait un petit dictionnaire à l'usage de tout le monde, qu'il n'avait pas voulu laisser imprimer, et pour cause, mais dont il offrait gracieusement

des fragments écrits aux personnes qui l'accueillaient habituellement. On en était très-friand chez Mme Bagration, et je vais vous citer quelques mots comme échantillon :

« *Circonstance véritable*, dixième muse, sœur de l'intérêt, de l'ambition et de la flatterie. Divinité inconstante comme la Fortune, diverse comme le Hasard ; elle a un temple dont les prêtres sont inamovibles, tandis que l'idole change toujours.

« *Abandon*. On fait abandon de sa dignité personnelle quand on préfère des pensions et des places à l'estime publique, et qu'on cherche son devoir ailleurs que dans sa conscience.

« *Se donner les violons*, s'aimer, s'applaudir, s'encenser avant tout et sans partage.

« *Automates*. Tous les automates ne se meuvent pas par des ressorts artificiels ; il y en a d'organisés naturellement, et qui, montés le jour de leur naissance, marchent, parlent, agissent à la manière des hommes ; il y a des *automates* qui prononcent d'une façon très-intelligente deux ou trois phrases très-courtes, qu'ils répètent aussi souvent qu'on veut, au moyen d'un ressort caché dans la poche de leur habit. Il y en a d'autres qui écrivent d'une main

quand on leur met une pièce d'or dans l'autre; les plus communs et les moins chers sont ceux qui marchent à droite, à gauche, en avant, en arrière au commandement qu'on leur fait. Ces automates, pour la plupart, ont un cœur de bronze et un bras de fer. Toutes ces espèces sont douées de la faculté locomotrice; mais quelques-uns ne marchent que sur les genoux; on en voit même qui se traînent sur le ventre, à la façon des couleuvres, ce qui ne les empêche pas de grimper très-haut. »

Balzac aimait aussi à raconter des histoires plaisantes dont il riait tout le premier, car presque toujours il s'y donnait un rôle tout au moins de comparse, comme dans celle-ci :

« Une fois, nous disait-il, je fus emmené en Italie, par un riche Anglais qui m'avait pris en vraie passion. Comme nous visitions les environs de Naples, dans une espèce de petite chaise de poste, nous nous trouvâmes au milieu d'un défilé fort étroit derrière la grotte de Pouzzoles, arrêtés par une autre chaise de poste, conduisant aussi un énorme anglais; et je dis *aussi*, car le mien n'était pas mince :

Il fallut disputer dans cet étroit passage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.

» C'est à toi de reculer. — Mais non. — Mais si — hurlent d'abord avec force gestes, dans leurs patois napolitain, les deux postillons; puis, comme ni l'un ni l'autre ne veulent céder, des gestes ils en vinrent bientôt aux menaces et des menaces aux coups; mais, malins comme des singes, ces affreux lazzaroni s'en prennent aux voyageurs qu'ils accusent de leur querelle, et notre adversaire envoie un grand coup de fouet dans la figure de mon ami.

» — Ah, berbauti, tu rosses mon Anglais, s'écria l'autre, et bien je rosserai le tien, tu vas voir.

Et piff, paff, clic, clac, les voilà tous les deux prenant gaiement ce genre de combat, envoyant leur fouet cingler les voyageurs qui jetaient des cris féroces. »

— Et vous, monsieur Balzac, que faisiez-vous pendant ce temps? lui demanda le prince.

— Oh! moi, je m'étais blotti derrière mon ami, et je riais comme un fou de toute cette aventure, répondit le père d'*Eugénie Grandet*, en recommençant à rire de plus belle.

Le bon Merle se rencontrait souvent chez Mme Bagration avec Balzac, et vous ne pouvez vous imaginer les feux croisés qui sortaient alors de la bouche

de ces deux hommes, un peu par vanité d'esprit, mais surtout par taquinerie de parti ; car chacun figurait alors dans deux camps bien tranchés. Quoiqu'il affichât des prétentions à la particule devant son nom, le père d'*Eugénie Grandet* était pour les républicains, autrement dit pour les libéraux ; — car si les choses ne changent jamais, les noms changent toujours ; — et Merle portait le drapeau blanc haut et ferme.

C'était un excellent homme que ce Merle !

Un jour, un monsieur en cheveux blancs, décoré, et à l'air respectable, se présente chez lui, après l'avoir salué fort respectueusement, et lui dit :

— Voici, monsieur, ce qui m'amène : Votre femme, cette sublime Mme Dorval, dont tout Paris garde encore un glorieux souvenir, logeait chez moi, il y a vingt-cinq ans à peu près ; et, en compulsant mes comptes, je viens de trouver qu'elle redoit sur ce loyer une bagatelle, à peu près 150 francs, que je viens vous réclamer.

— Diable ! vous appelez 150 francs une bagatelle... vous êtes bien heureux, monsieur !... exclama Merle, fort désagréablement surpris par cette réclamation posthume, que le doux souvenir qu'il gardait

de sa femme lui faisait un devoir de ne pas rejeter sans examen : puis il demanda du temps pour vérifier le compte qui lui était présenté.

— Je voudrais que ce fût fait le plus tôt possible, dit le réclamant, en se grattant l'oreille avec embarras, car nous sommes vieux tous les deux : on ne sait ni qui vit ni qui meurt... veuillez donc m'assigner un rendez-vous fixe où vous ne manquerez pas

— Eh bien ! puisque vous le voulez, je vous donne ce rendez-vous dans deux ans au Père-Lachaise : j'aurai eu le temps de vérifier ce compte, et vous serez content de moi, fit Merle en souriant.

Le monsieur prit gaiement la plaisanterie, et l'on se sépara fort content l'un de l'autre. Mais la gaieté du créancier posthume se changea en terreur quand, avant la fin de l'année, il apprit la mort du pauvre Merle. Il en perdit le boire et le manger ; puis, le jour fixé pour le rendez-vous, c'est-à-dire les deux ans écoulés juste, on le portait lui-même au rendez-vous désigné, au Père-Lachaise... Allez donc réclamer de vieilles dettes à de vieux créanciers !

Merle était l'ami, et presque toujours le commensal, soit à la campagne, soit à la ville, d'une femme bonne et charmante que la princesse aimait beau-

coup : c'était la baronne de Lagarde. Elle avait d'abord été la marquise d'Assalier, avait figuré à la cour de Marie-Antoinette, et conservait sur elle et en elle un reflet de cette époque, où la grâce et la politesse semblaient le fond de la langue française. Aussi était-on fort surpris du singulier assemblage qu'elle formait avec son mari, très-honnête homme, disait-on, plein de qualités de cœur, mais si bouffi d'orgueil sous son tortil de baron, que l'on voyait sans peine son peu d'habitude à le porter, et, en effet, il était de très-fraîche date. Renchérissant encore sur l'orgueil stupide du marquis *de Tuffières*, il s'indignait qu'il n'y eût pas de pièces d'argent frappées à part pour les gentilshommes, et d'autres pour les manants. Il était à l'affût des pièces neuves, car il frémissait sans cesse à l'idée que l'écu qui tintait dans sa poche pouvait sortir du gousset de son valet de chambre ou de son bottier.

Son origine était pourtant bien humble à ce pauvre baron ! et l'on n'eût jamais pu croire, en voyant ses ridicules, qu'il devait à une noble et belle action la *savonnette à vilain* dont il était si fier !... Fils de paysan, mais doué d'une certaine intelligence et d'une grande gentillesse, le petit Lagarde fut pris

en affection par le curé de son village, qui lui apprit à lire, à écrire, à calculer, à dessiner, enfin, qui lui donna une éducation qui passait pour complète alors, et, pour achever son œuvre, le fit entrer comme intendant chez le marquis d'Assalier, dont la terre avoisinait le village.

Lagarde y fit son devoir en honnête homme. En quittant la France pour aller rejoindre l'armée des princes, le jeune gentilhomme lui confia sa jeune et belle compagne, qu'il n'osait exposer aux dangers du voyage : mais, peu de temps après son départ, l'orage révolutionnaire éclata d'une façon terrible.

— Madame la marquise, dit un jour le jeune intendant en se présentant respectueusement devant sa maîtresse, vos biens et votre vie sont menacés, voulez-vous m'aider à les sauver, puis vous irez rejoindre votre noble époux...

La jeune femme l'interrompit par des cris de joie accompagnés d'un déluge de larmes, car sa séparation lui semblait la plus odieuse de toutes les choses.

— Mais, continua Lagarde, avant de rien entreprendre, j'ai besoin que vous vous engagiez avec

moi, par serment, à ratifier toutes les démarches que je vais faire, et à suivre aveuglément la conduite que je dois vous tracer, quelque inconcevable qu'elle puisse vous paraître.

La marquise fit le serment demandé, s'engagea à tout, et, le lendemain, Lagarde lui porta à signer une demande en divorce. Elle frémit en voyant ce papier, et jeta sur Lagarde un regard plein de trouble et d'irrésolution.

— Madame, lui dit celui-ci en essayant de sourire, ce n'est encore que la moindre preuve de confiance que j'aurai à vous demander.

Mme d'Assalier pâlit en entendant ces étranges paroles, regarda le ciel, fit une courte prière et signa.

Quinze jours après, Lagarde lui apportait l'acte de divorce bien en règle.

— Maintenant, madame, lui dit-il, en votre qualité de femme divorcée d'émigré, vous voilà rentrée dans la jouissance de votre dot et de votre douaire.

— Et mon mari! interrompit-elle brusquement, quand pourrai-je le rejoindre, le voir, l'embrasser...

— Quand vous serez remariée, madame, fit l'in-

tendant en s'inclinant, pour cacher la rougeur qui lui couvrait le front.

— Remariée !... s'écria-t-elle avec horreur.

— Oui, madame, et remariée avec moi, reprit vivement Lagarde.

Puis, sans lui laisser le temps de revenir de sa stupeur, il ajouta : à midi, madame la marquise, vous serez la femme de votre pauvre intendant ; à une heure nous aurons nos passe-ports pour aller voir notre famille ; sur-le-champ nous partirons ; je vous conduirai jusqu'à la frontière, et ensuite à la garde de Dieu...

Tout en écoutant Lagarde parler d'une chose si étrange, la marquise s'était agenouillée devant le portrait de son mari ; elle y resta quelques instants pour se recueillir, puis, se relevant, elle dit avec fermeté :

— Vous avez raison, monsieur, il n'y a que Dieu qui puisse récompenser ou punir l'action que nous allons commettre...

Et, s'abandonnant à Lagarde, tout se passa en effet comme il l'avait promis. Seulement, quand la marquise rejoignit son époux, ce fut pour recevoir son dernier soupir.

Pendant ce temps, l'acte du divorce de Mme d'Assalier en main, l'intendant fit lever le séquestre mis sur les biens de cette dame et lui en fit passer l'argent; denoncé et arrêté, il allait être traduit devant le tribunal révolutionnaire quand il parvint à s'échapper. Il quitta la France, alla rejoindre ses maîtres et trouva la marquise veuve.

La position entre eux était devenue fort embarrassante. Mme d'Assolier comprenait que tous les malheurs du pauvre homme venaient de sa générosité à la servir; de son côté, Lagarde refusait noblement ses bienfaits. Enfin, Mme la duchesse d'Angoulême, au service de laquelle l'intendant était entré, et pour laquelle aussi Lagarde se dévoua corps et âme, apprit toute cette histoire; elle obtint du roi Louis XVIII et la particule et le titre de baron pour son protégé, en engageant la marquise à légaliser ce mariage forcé peut-être, mais qui ne pouvait pas être une plaisanterie pour elle. Mme d'Assalier y consentit; et le pauvre diable, si noble dans l'humble position où il était né, devint fou d'orgueil quand il fut anobli.

On ne pouvait lui plaire qu'en s'agenouillant devant lui; et on racontait que le maire du petit village qui avoisine le château, paysan fort rusé,

avait obtenu de lui une somme assez rondelette pour sa commune, par une de ces petites courtisaneries qui eût prêté à rire à tout autre qu'à notre vaniteux parvenu.

Du reste, elle est plaisante et je vais vous la dire.

Un jour, le baron arriva à ses terres, précédé d'un courrier pour annoncer sa venue *aux serfs, vilains et corvéables* de l'endroit ; et notre maire, qui avait formé le projet de tirer de lui quelque argent, pensa qu'il serait adroit d'aller à sa rencontre afin de l'escorter jusqu'à son château. M. de Lagarde l'accueillit en seigneur suzerain qui reçoit les hommages de son vassal, et se laissa suivre par derrière. Tous les deux étaient à cheval ; on longeait une route bordée par des fossés pleins d'eau vers lesquels la monture du maire allongeait la tête de toutes ses forces ; mais son cavalier lui tirait impitoyablement la bride pour le faire regarder droit.

— Monsieur le maire, lui dit avec une convenable condescendance le baron qui avait aperçu ce manége, laissez donc boire votre cheval, il me paraît mourir de soif !

— Oh ! monseigneur, il connaît trop le respect qu'il vous doit pour n'en rien faire que le vôtre n'ai

bu le premier, répondit le maire en s'inclinant avec respect.

Un ami de M. de Lagarde qui l'accompagnait, partit d'un franc éclat de rire en entendant ces mots. Mais le baron se rengorgea dans sa cravate, sourit d'un air protecteur à l'adroit maire qui venait de lui chatouiller le nez si agréablement, lui fit l'honneur de le garder à déjeuner avec lui : entre la poire et le fromage, quand le rusé villageois présenta sa requête, *monseigneur* dit *amen*, et le [illegible] était fait.

Avec tous ces divers personnages qui traversèrent comme des ombres le salon de Mme Bagration, on ne pouvait y trouver une physionomie particulière. La princesse aimait le bruit, le mouvement et les nouveaux venus ; de là, ces transformations sans nombre que sa maison dut subir. Un jour, c'était un salon politique ; on y voyait tout le corps diplomatique, les étrangers de distinction, les hommes d'État, voire même les princes et les ministres, et, disait une rumeur circulant à bas bruit, quoique absente, l'âme de M. de Metternich animait cette riche demeure. Puis, tout à coup, on n'y entendait plus que des rires, des chants, des éclats

joyeux, avec accompagnement de grand orchestre ; et, pour remplacer les hommes graves et sérieux, de jeunes femmes charmantes, le sourire aux lèvres, l'éclair dans le regard, se pressaient en foule, brillantes de parures, ruisselantes de diamants, pour y chercher le plaisir d'un bal. On appelait alors le palais de la princesse, *le paradis de Mahomet.* Plus tard, un autre changement complet eut lieu encore : les orchestres se turent, les échos de l'hôtel cessèrent de répéter des éclats joyeux ; on n'entendit plus que des vers plus ou moins bien rimés, de la prose plus ou moins bien faite ; la littérature avait remplacé le plaisir, et les bas bleus, les femmes à la mode ; la princesse était devenue pédante, précieuse, et se croyait artiste, parce qu'un peintre de ses amis l'*aidait* à faire des aquarelles, quelquefois assez mal réussies. On ne parlait donc plus que d'art, on discutait à perdre haleine sur les ouvrages nouveaux qui paraissaient en dehors de la coterie, unie pour s'admirer en présence, mais pour se déchirer, séparée. On peut donc diviser le salon de la princesse Bagration en trois époques bien distinctes, dont je me suis efforcée de vous donner un pâle et lointain reflet.

LE SALON

LA COMTESSE MERLIN

LE SALON

DE LA COMTESSE MERLIN

Au commencement de la monarchie de Juillet, un des salons le plus à la mode était celui de la comtesse Merlin, femme aimable, gracieuse, et attirant à elle tout ce que Paris renfermait d'illustrations en tous genres, mais surtout en musique ; car ses concerts étaient célèbres par toute l'Europe, et il ne venait pas un musicien chez nous sans qu'il se crût obligé à aller d'abord se présenter chez elle, afin d'en recevoir un passe-port de célébrité.

Jeune, belle, riche, remplie de talents et pleine de

charmes, la comtesse était avec tout cela si véritablement bonne qu'elle avait fort peu d'ennemis.

A la grâce poétique de l'Espagnole, elle joignait l'esprit et la distinction de la Française ; aussi était-elle recherchée, non-seulement pour son salon, mais au moins autant pour elle-même ; et comme c'est avec juste raison que l'on dit : « Telle la femme, tel le salon, » j'ai voulu vous peindre en quelques mots la comtesse, protectrice éclairée et passionnée des arts, afin de vous faire bien comprendre que, dans ses réceptions, l'esprit et le talent brillaient au premier rang.

Il y avait les grands et les petits jours.

Aux grands jours, tout ce que Paris renfermait de plus élégant alors y était admis. C'étaient les jours des concerts.

Rossini qui, de son plein droit, s'était déclaré le maître de la musique, tenait le piano ; puis on entendait successivement M[me] Malibran, M[me] la comtesse de Sparre, qui avait été M[lle] Naldi et qui, en devenant grande dame, avait su joindre les qualités nécessaires à sa nouvelle position, au charmant talent par lequel elle brillait avant d'être comtesse.

Puis la gentille Mme Orfila, le gros et bon Lablache, le noble marquis de Candia, jeune et brillant officier sarde, qui, depuis, devint célèbre sous le nom de Mario; Geraldy, alors seulement amateur aussi, car il était encore un modeste employé des ponts et chaussées; Rubini, qui se prodiguait fort peu, comme chacun sait, et Mme Persiani, qui gagnait beaucoup à être vue de près.

A toutes ces étoiles brillantes se joignaient quelques talents plus humbles, et tout ce que Paris comptait de chanteurs et de chanteuses du monde intriguaient pour faire partie des chœurs qui complétaient ces superbes concerts; car chanter chez Mme Merlin était pour les dilettanti d'alors ce que jouer sur le théâtre de M. de Castellane était pour les beaux esprits des deux sexes à la même époque.

Mais les musiciens ne figuraient pas seuls dans ce salon, dont nous rouvrons les portes depuis si longtemps fermées, hélas! car on y voyait habituellement Alfred de Musset, Philippe Dupin, Villemain, Berryer, Arnault, et *tutti quanti*.

Donc, ainsi que je vous l'ai dit, il y avait les grands et les petits jours.

Pour les uns, le ban et l'arrière-ban des connais-

sances étaient priés avec un grand renfort de glaces, de gâteaux, etc.; pour les autres, c'était la société intime et le petit souper fin, imité de ces soupers de nos grand'mères.

Alors on riait, on causait et l'on faisait de l'esprit tout à son aise, s'amusant d'abord de soi-même, car l'on s'était donné comme baptême, des sobriquets que l'on acceptait franchement.

Ainsi, Alfred de Musset, fort galantin alors, avait été surnommé le *Prince tout à toutes ;* Philippe Dupin, très-enflammable de sa nature, s'appelait *maître Phosphore de cœur volant*, et ainsi des autres. Les dames elles-mêmes acceptaient cette plaisanterie, et la princesse Beljoïoso, grande dame s'il en fut, mais rêvant toujours la république, était appelée la *Citoyenne Couperet;* sans qu'elle en fît la grimace, la duchesse de Plaisance, si blonde, si élégante, si parfumée, portait le surnom de la *Princesse Pompon de Falbalas ;* et Mme ***, légèrement fardée et peu douée de sa nature, la *Marquise Iris d'épine-vinette*.

Tout cela, vous le voyez, était fort innocent et prêtait seulement à rire.

C'est sur cette société et pour cette société qu'Al-

fred de Musset a fait ses jolis proverbes ; aussi, jamais on n'a joué et l'on ne jouera un *Caprice* au Français comme il a été joué chez la princesse Beljoïoso par un jeune pair de France, *qui depuis... mais alors il était vertueux*..., par Mme L... et par la marquise de G..., puisque tous ces gens-là parlaient leur langue, marchaient dans leurs souliers ; ils étaient eux-mêmes enfin.

On jouait donc la comédie en petit comité, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre de ces dames formant la société intime de la comtesse ; puis, les charades alternaient avec des œuvres plus importantes, et je me souviens, entre autres, d'une soirée, qui eut lieu peu de temps après une des émeutes d'été où le maréchal de Lobau dispersa si bien les insurgés à l'aide des pompes à incendie ; on y rappela cet incident dans une charade et d'une façon fort plaisante.

Le mot était *Jacqueminot,* et le général Jacqueminot, alors colonel-général de la garde nationale, figurait parmi les joueurs. On fit, pour le premier, un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, pour le second une scène de minotier, et pour le tout, une émeute.

Tout naturellement M. Berryer était chef des royalistes, de même qu'Arnault commandait les républicains ; et je crois vraiment qu'ils étaient si bien entrés dans l'esprit de leur rôle, qu'ils se donnaient de véritables coups de poing, quand la porte ayant été ouverte à grand fracas, le colonel-général en personne, et en grand uniforme, portant en main l'instrument qui causait une si terrible frayeur à Pourceaugnac, et monté sur les épaules d'un immense officier du génie habillé en ours, fit son entrée triomphale dans le salon, au milieu des éclats de rire les plus homériques.

On arrêta alors les perturbateurs, dont Philippe Dupin fut chargé de défendre alternativement les deux chefs, et on comprend s'il mit de l'esprit dans sa plaidoirie, tantôt blanche et tantôt rouge ; aussi les auditeurs lui donnèrent ils raison sur tous les points.

On s'amusait si bien alors ! S'amuse-t-on encore aujourd'hui ? Je n'ose me prononcer, dans la crainte qu'on n'accuse mes cheveux blancs de voir tout en noir.

Rossini et Lablache tenaient aussi fort bien leur place dans ces jeux d'esprit, car l'illustre maestro et le célèbre chanteur joignaient toute la verve, l'en-

train et la finesse des Italiens à une imagination brillante et à une gaieté franche et de bon aloi. C'est Lablache qui, le premier, à Paris, s'est avisé de se costumer en *bébé*, costume, ou du moins plaisanterie qui fut si joyeusement accueillie par tous les assistants, que beaucoup de gens depuis ont voulu renouveler cette *charge;* mais, — qu'ils daignent me pardonner mon opinion, — je crois que personne n'a pu imiter le bon Lablache en ce genre... pas plus, hélas! que le remplacer sur la scène, où il tenait une si belle et si glorieuse place!...

Mais ce qui amusait fort aussi les intimes du salon de la comtesse, c'était d'opposer l'un à l'autre MM. Berryer et Philippe Dupin dans toutes les plaisanteries intimes où tous deux se rencontraient.

Je me souviens qu'un certain soir, dans un bal costumé, donné par la comtesse, ces deux hommes célèbres firent oublier à tout le monde, même aux jeunes filles, les airs de danse qui les conviaient à ce plaisir, l'un en attaquant, et l'autre en défendant, un chasseur qu'un garde champêtre venait d'arrêter comme braconnier. Le greffier était Alfred de Musset, qui rédigea le jugement en vers burlesques, et le procès fut jugé par

M. D..., un des maires de Paris, lequel assistait à ce bal, déguisé en maire de village. Hélas ! comme c'était impromptu, rien ne fut sténographié, et tout cet esprit s'envola avec les bravos et les éclats de rire.

Personne, pas même ceux qui les font, ne dit les vers aussi bien que M. Berryer ; les fables de la Fontaine surtout doublaient de charme en s'échappant de sa bouche, et Mlle Rachel elle-même, dans les *Deux Pigeons*, ne lui allait pas à la cheville : aussi trouvait-on toutes sortes de façons pour le condamner à nous en dire tantôt comme complaisance, et tantôt comme pénitence ; car on jouait aussi aux jeux innocents dans les soirées intimes dont je vous parle.

« — J'aime fort les jeux innocents avec ceux qui ne le sont pas, » disait en riant l'aimable comtesse.

Et, comme ce qui plaît à une maîtresse de maison doit plaire forcément à ses invités, on recommençait souvent ce plaisir : les gages surtout avaient un mérite tout particulier. Ainsi M. Villemain était condamné à parler, M. Berryer à dire une fable, Alfred de Musset à en improviser une autre, Philippe Dupin à composer une histoire sur un sujet donné.

Je me rappelle celle qu'il nous raconta, un soir, sans même avoir pris le temps de réfléchir, sur *une Femme et un Chien*, — c'était le titre imposé par la pénitence, — et je vais essayer de vous la redire de mon mieux. Mais, hélas ! elle perdra beaucoup à passer sous ma plume, car avec le sourire, les regards, l'expression pleine de finesse du conteur, elle était vraiment charmante, et je n'ose pas espérer que vous la trouverez ainsi, à moins que l'intention ne soit prise ici pour le fait. Accordez-moi donc toute votre indulgence, et si je ne sais pas vous plaire, assumez sur moi l'entière responsabilité de la chose, non sur l'illustre avocat qui n'est plus parmi nous, hélas ! pour se défendre.

« M. Léonce de Valfroy, jeune beau du jour, possédant une superbe fortune, une position sociale des plus honorables, et un écusson fort antique, était tourmenté par sa famille, qui désirait vivement lui voir prendre une compagne de son rang, de sa fortune et de son âge : mais notre héros faisait la sourde oreille, car il tenait très-fort à son indépendance de garçon.

» Non qu'il en fît mauvais usage!... pas si sot, par exemple !... Ainsi, il avait peu de dettes, peu de

maîtresses et peu d'amis; mais son cœur était rempli par une passion, et il craignait pour cette passion le contact de l'amour conjugal ; car elle avait pour objet un très-beau chien de Terre-Neuve. »

Je dois dire, avant de continuer, que, au moment où Philippe Dupin improvisait ce petit conte, les chiens de Terre-Neuve étaient à la mode jusqu'à la fureur.

« Donc, Léonce adorait son chien, et il pensait avec raison qu'une femme voulant tout naturellement avoir le premier rang chez lui et dans son cœur, Turc, c'était le nom du personnage, devrait céder la place et descendre de son rang si doux de favori.

» Mais le père de notre héros, trouvant cette raison fort médiocre, fit si bien, aidé en cela par messieurs ses oncles, que Léonce céda enfin, et conduisit à l'autel Mlle Blanche du Valdéleux.

» Ce qui avait été prévu arriva. Blanche prit la place de Turc, non-seulement au logis, où elle devint souveraine maîtresse, mais encore dans le cœur de son époux, où elle se plaça en idole à son tour.

» Seulement, comme elle était aussi bonne que

belle, et que plaire à Léonce était un véritable plaisir à ses yeux, elle adopta le pauvre Turc abandonné, le combla de soins et de caresses, et au lieu de l'envoyer à l'écurie, ainsi que son trop inconstant époux en avait donné l'ordre un jour, elle le garda près d'elle, et le mit en tiers avec eux.

» Mais, malheureusement pour Léonce, qui en prit sourdement un vrai dépit, Turc n'était pas le seul commensal familier du logis, et M. Marcel du Valdéleux, cousin très-germain de la jeune femme, était reçu, sinon avec la même tendresse, du moins avec le même plaisir que le chien, dans l'intimité du jeune ménage, par l'un des deux époux seulement ; car si Blanche, élevée avec son jeune cousin, aimait celui-ci de tout son cœur, Léonce le détestait de toute son âme.

» Mais peut-on se poser en mari jaloux après troi mois de mariage ? Aussi dévorait-il son ennui, tout en rêvant profondément au moyen de rompre cette union de famille qui le gênait si fort, quand un rhume, que la jeune femme attrapa au sortir d'un bal, vint le servir utilement.

» Le printemps commençait alors à sortir du linceul glacé sous lequel le tenait enseveli l'hiver ; et

le docteur, qui était l'ami de Léonce, aidant à la chose, Blanche fut bientôt convaincue qu'elle risquait de devenir poitrinaire si elle restait plus longtemps à Paris. Aussi insista-t-elle vivement pour partir, et bientôt le jeune couple eut décidé de plier bagage et de s'envoler pour aller s'abattre dans un beau château que la jeune femme possédait tout au fond du Languedoc, doux climat où la santé altérée de la chère malade devait se remettre au plus vite.

» Une fois arrivés en ce lieu, l'heureux Turc, alors seul favori du jeune ménage, devint le plus fortuné des chiens ; on s'occupait de lui, on l'aimait, on le choyait, on le caressait à qui mieux mieux.

» Tout est distraction à la campagne : le vent qui souffle, la nuée qui passe, l'oiseau qui chante, et maître Turc était si beau, si intelligent, et si reconnaissant surtout, qu'on ne se lassait pas de le combler de faveurs, quand, hélas! son étoile pâlit un jour tout à coup ; le jeune cousin arriva au château, à la stupéfaction de Léonce et à la grande joie de Blanche, qui commençait à se fatiguer de son isolement et de son chien ; Dieu me garde d'ajouter : et de son mari aussi...

» Le jeune et beau Marcel raconta qu'il était fort

inquiet sur lui-même depuis le départ de sa cousine; car, la maladie de poitrine passant pour héréditaire dans les familles, il avait pensé que si Blanche était pulmonique, il courrait grand risque de le devenir aussi, puisque leurs deux pères étaient frères ; alors il avait voulu venir s'assurer par lui-même de l'état de la jeune femme; pensée qu'il était fort heureux d'avoir mise à exécution, puisque la fraîcheur et l'air de santé parfaite qui régnaient sur le beau visage de sa chère cousine le rassuraient complétement ; que, du reste, il pourrait jouir souvent du plaisir de s'assurer convenablement de la chose, car il était venu s'établir, pour passer l'été, chez la marquise de Lorgis, leur respectable tante, dont le petit castel était situé à l'ombre du beau domaine du Valdéleux, ainsi qu'ils le savaient...

» Léonce fronça le sourcil sans mot dire devant cette déclaration de guerre pour lui, mais prise, sans doute, d'un côté très-pacifique par la jeune femme ; car elle battit des mains avec joie, complimenta vivement son cousin sur cette idée heureuse, enfin fit mille projets de musique, de promenades, en un mot elle montra une satisfaction si grande que tout cela était bien fait pour inquiéter

un mari, eût-il été même moins ombrageux que ne l'était notre héros.

» Aussi, deux jours s'étaient-ils écoulés seulement depuis l'arrivée de ce trouble-fête, quand notre jeune époux feignit de recevoir une lettre qui l'obligeait à aller passer quelque temps en Italie, et annonça à sa femme qu'elle devait se préparer à le suivre.

» La belle Blanche fit une petite mine fort piteuse en entendant cet ordre, ordre donné d'une façon très-doucereuse pourtant, il faut en convenir, mais qui n'en était pas moins un ordre; et ce ne fut qu'en maugréant qu'elle se décida à obéir.

» Alors notre ami Léonce, voulant mettre ordre à quelques affaires avec ses fermiers avant de faire un voyage qui, peut-être, pouvait se prolonger, quitta un matin le château avec un regret, d'autant plus vif qu'il savait devoir rester plusieurs jours loin de sa demeure où il comprenait que sa présence était si nécessaire pourtant !

» Donc, suivi de son fidèle Jean, honnête valet de chambre, fils de l'ancien cocher de monsieur son père, qui lui était attaché depuis le jour de sa naissance, Léonce laissait marcher son cheval suivant l'allure qu'il avait choisie, et, la tête baissée, les bras

pendants, son esprit et son cœur s'étaient envolés vers sa jeune compagne quand, tout à coup, il s'arrêta, et appelant Jean du geste et de la voix :

» — Retourne sur-le-champ au château, fit-il brusquement, et dis à Mme de Valfroy, de ma part, que durant mon absence, je lui défends absolument de recevoir son cousin.

» — Ah ! monsieur ! murmura Jean pour toute réponse.

» Mais cette exclamation suffit sans doute pour mécontenter son maître, qui reprit aussitôt :

» — Obéis... je le veux.

» Et un regard si ferme accompagnait cette parole, qu'il n'y avait plus à reculer. — Jean revint donc au château.

» La première personne qu'il aperçut en traversant la cour d'honneur fut Mlle Lise, la suivante favorite de madame.

» — Tiens, vous voilà! monsieur Jean ! exclama la curieuse personne. Qu'est-ce que vous venez donc faire ici sans votre maître? Je croyais que vous ne le quittiez pas plus que son ombre, pourtant...

» — Je viens, de sa part, parler à madame, répon-

dit l'honnête valet de chambre avec toute la dignité d'un ambassadeur.

» — Parler à madame ; et que venez-vous donc lui dire, monsieur Jean ? demanda la jeune soubrette avec un sourire très-provocateur.

» Mais Jean resta impassible, et répondit que ce qu'il avait à dire regardait madame uniquement ; qu'il priait donc Mlle Lise de vouloir bien le conduire auprès d'elle, et cela sur-le-champ.

» La curieuse, mécontente, obéit d'assez mauvaise grâce, mais enfin elle obéit ; et, peu d'instants après, maître Jean était auprès de sa jeune maîtresse, qu'il trouva seule, rêveuse, et passant lentement ses doigts blancs et effilés dans la fourrure noire du bon Turc, couché à ses pieds ; ce qui lui fit comprendre que son esprit était pour le moment en maraude.

» Elle tressaillit en voyant le fidèle serviteur de son mari, et, pour cacher son trouble, elle se leva, et, s'élançant vers Jean :

» — Qu'est-il donc arrivé à votre maître ? s'écria-t-elle ; parlez, mais parlez vite, car je meurs d'inquiétude !

» Jean, qui caressait machinalement Turc pour

prendre contenance, car il comprenait toute la délicatesse de la commission dont on l'avait chargé, avisa heureusement la curieuse Lise, qui se tenait derrière lui pour entendre ce qu'il avait à dire, et, voulant gagner du temps, au moins, il répondit en la montrant :

» — Ce que j'ai à dire à madame ne doit être entendu que d'elle... d'elle seule...

» Et il appuya sur ce dernier mot, tout en se donnant au diable, *in petto,* pour savoir comment il se tirerait de ce pas dangereux.

» Blanche fit alors un geste impérieux pour éloisa caméristе, et, les yeux brillant d'inquiétude, elle somma Jean de s'expliquer ; — il n'y avait point à reculer alors !

» Le malheureux ambassadeur, qui avait invoqué tous les saints vainement, fut plus heureux près de Satan, sans doute, car la pensée la plus étrange lui traversa tout à coup le cerveau.

» — Mon maître, dit-il alors en saluant respectueusement la jeune femme, fait dire à madame que, durant son absence, il lui défend absolument de monter sur Turc...

» — Monter sur Turc !... interrompit Blanche avec

surprise, mais qu'est-ce que votre maître a donc voulu dire par là?

» — J'ignore les pensées de mon maître, madame, et il ne m'appartient pas de chercher à les approfondir, fit l'astucieux ambassadeur; il m'a dit ces mêmes paroles que je viens de répéter à madame, et, ma commission faite, je la prie de me permettre de retourner auprès de monsieur.

» Sur ces entrefaites, le beau Marcel arriva pour faire sa visite accoutumée à sa cousine, qu'il trouva distraite, songeuse, très-mal disposée, en un mot, à écouter des fadaises qui lui paraissaient pour le moment fort ennuyeuses à entendre; car le petit esprit mignard qui plaît si fort dans un salon, au bruit de l'orchestre et à la clarté des lumières, ne plaît pas toujours à la campagne; il faut une beauté réelle pour charmer au grand jour, et l'isolement des champs est le grand jour de l'esprit.

» Aussi Mme de Valfroy, qui désirait être seule pour réfléchir à son aise à la bizarre idée de son mari, arriva-t-elle promptement à laisser voir à son cousin qu'il ferait bien de ne pas prolonger sa visite.

» Marcel, fort déconvenu, s'en retourna donc chez

sa tante, maugréant tout bas contre le caprice des femmes ; — la réception qui lui avait été faite la veille ne ressemblait en rien à celle qu'il venait de recevoir —, tandis que Blanche s'enfonçait dans une allée retirée du parc pour bien réfléchir à son aise ainsi qu'elle l'avait désiré.

» Tout à coup elle fut tirée brusquement de sa rêverie par de bruyants éclats de rire.

» — Que peut-il donc se passer de si plaisant dans cet endroit retiré ? se dit-elle en marchant avec curiosité vers le côté d'où ce bruit joyeux venait de retentir.

» Et quelle fut sa surprise, quand elle se trouva en présence de Mlle Lise caracolant fort cavalièrement sur le pauvre Turc, auquel le valet de pied de madame, sorte de galantin d'antichambre, avait adapté une espèce de selle très-adroitement arrangée, et qu'il tenait courtoisement par la bride.

» En voyant leur maîtresse, valet et soubrette furent d'abord fort désappointés ; mais cette dernière reprit bientôt tout son aplomb, et tandis que son complice s'esquivait en toute hâte, elle raconta à madame, avec un petit mélange de rougeur et de sourires fort significatifs, que, s'étant trouvée *par hasard*

près de la porte où Jean avait fait la singulière commission de son maître, elle avait tout entendu, *sans y prendre garde;* alors que ne pouvant comprendre quel plaisir monsieur pensait que l'on devait trouver à se promener sur Turc, elle avait désiré l'essayer, *cela ne lui ayant pas été défendu...*

» M du Valfroy écouta sa femme de chambre d'un air de fort maussade humeur, puis la renvoya à son ouvrage et continua sa promenade, en songeant à la bizarrerie des maris et au bonheur des domestiques qui, étant fort nombreux, pouvaient rire et s'amuser ensemble sans que personne pût trouver à y redire.

» Elle dormit peu, eut le lendemain la migraine, se trouva mal coiffée, prétendit que sa robe avait une mauvaise forme; bref, ayant de l'humeur contre elle et contre les autres, elle ne voulut voir personne et défendit sa porte, même à son cousin.

» Alors la solitude lui devint insupportable, elle chercha à se distraire par la lecture, par la musique, par les promenades; mais, comme rien n'y réussissait, elle se laissa persuader vers le soir, par Mlle Lise, qui avait un certain ascendant sur elle, d'essayer

à son tour si une petite promenade sur Turc ne pourrait pas chasser son ennui.

» Blanche se fit d'abord un cas de conscience de désobéir à son mari, même sur un point qu'elle ne pouvait comprendre : mais le diable était en jeu, la soubrette dangereuse, et elle finit par consentir, en riant, à essayer cette singulière monture.

» — Mais je ne l'essayerai qu'un seul moment et pour plaisanter, dit-elle en grimpant lestement sur le pauvre chien harnaché.

» Mais ce moment se prolongea ; on rit, on fit courir, trotter, puis caracoler l'animal, si bien que la soirée se passa gaiement, que la nuit fut bonne, que, le lendemain matin, Mme du Valfroy s'étant levée plus fraîche que la fraîche Aurore, voulut recommencer l'exercice qui lui avait si bien réussi la veille.

» En ce moment, Léonce entrait au château, toujours suivi de maître Jean.

» — Où est madame ?... demande-t-il au premier valet qu'il rencontre.

» Mais, au lieu de répondre, celui-ci se sauve en tremblant.

» Pâle et agité de pressentiments terribles, le

malheureux époux traverse d'un pas chancelant les appartements déserts, et Jean, n'osant l'abandonner ainsi, ouvre devant lui toutes les portes, espérant trouver enfin l'objet de leurs recherches ; mais espérance vaine! La colombe s'est envolée du nid.

» Dans la chambre de madame, Mlle Lise, de l'air du monde le plus candide, était occupée à faire le lit de sa maîtresse, quand tout à coup elle jette un cri. Léonce était devant elle, aussi pâle que le spectre de Banco.

» — Où est votre maîtresse ?... demanda-t-il d'une voix palpitante.

» — Dans le parc, monsieur ! murmure la pauvre fille en tombant à moitié pâmée sur un fauteuil qui se trouvait fort heureusement à ses côtés, et montrant du doigt une longue allée qui se déroulait sous la fenêtre.

» Léonce s'y précipite et Jean le suit toujours...

» Au détour d'un sentier, tous deux s'arrêtèrent, l'un stupéfait, l'autre souriant avec finesse devant le spectacle étrange qui s'offre à leurs regards.

» Blanche, en charmant négligé du matin, était montée sur le pauvre Turc, qu'elle cherchait à faire caracoler malgré sa lourdeur et sa maladresse.

» En voyant son mari, elle arrête sa monture, et lui dit avec un sourire triomphant sur les lèvres, tandis que la colère brille dans ses regards :

» — Vous voyez, monsieur, comment je sais obéir à un ordre !... Bien certainement je n'aurais jamais pensé qu'il pût y avoir du plaisir à monter sur Turc... Mais vous me l'avez défendu... c'est pour cela que je l'ai fait... et, de plus, que je me suis fort amusée à le faire... Ah ! monsieur... vous m'envoyez donner des ordres par vos laquais, et vous croyez à mon obéissance?... Détrompez-vous, je vous prie... Je monterai sur Turc quand cela me plaira... et, durant votre absence, je n'ai pas fait autre chose...

» — Mais, madame, je ne comprends pas !... interrompit le pauvre Léonce de plus en plus surpris...

» — Ah !... vous ne comprenez pas ! exclama la jeune femme en jetant sur son mari un foudroyant regard ; et, sautant à bas de sa monture, elle reprit à grands pas le chemin du château.

» — Vous voyez, monsieur, si j'ai eu raison de ne pas défendre le cousin !... fit Jean d'un air narquois, en retenant doucement son maître par le bras.

» Alors Léonce, qui comprit tout, se mit à sourire à son tour, et suivit avec empressement la belle désobéissante, dont il apaisa promptement la colère. »

Dans le salon de la comtesse Merlin se montrait souvent aussi le comte d'Orsay, celui qui gouverna pendant vingt ans la haute société de Londres, fut adopté par l'aristocratie anglaise comme roi de la fashion, qui régna, en un mot, sur le domaine de l'élégance et du bon ton.

Plusieurs souverains s'étaient succédé avant lui dans cette royauté. On avait vu régner entre autres le fameux Brummel, choix des plus étranges, et qui montre dans quelles erreurs tombe parfois l'engouement britannique.

Ce Brummel était un jeune homme d'une naissance obscure, d'une figure peu agréable et d'un esprit des plus ordinaires. Il était officier de dragons. Un jour, à la parade, il tomba de cheval si malheureusement, que son casque s'enfonça sur son visage et lui cassa le nez. Ce fut pourtant avec ce nez cassé qu'il monta sur le trône de la mode.

Malgré tout, il n'était pas totalement dépourvu des avantages qui font l'homme remarquable. Il

avait une belle taille et une tournure parfaite, disent les mémoires du temps. Il s'habillait à merveille et d'une façon qui n'appartenait qu'à lui. Il possédait une grande confiance en lui-même, beaucoup d'aplomb et d'audace, avec une certaine originalité de caractère dont il savait tirer parti. Cela lui avait suffi pour arriver.

Il poussait les recherches de la toilette jusqu'à ce point, qu'habitant Londres, il envoyait blanchir son linge à cinquante lieues de là, dans le comté de Lincoln, sous prétexte que le climat était plus favorable à cette opération, et que, lavée dans les eaux et séchée à l'air de ce pays, la toile devenait plus blanche que partout ailleurs.

Quelques autres excentricités de ce genre étaient très-goûtées à Londres; et Brummel, grâce à son élégance et à sa réputation, marchait de pair et de compagnie avec les plus grands seigneurs et les plus riches, bien qu'il ne fût pas noble et qu'il n'eût qu'une très-mince fortune. Mais le poste de roi de la mode lui donnait du crédit, et il menait grand train.

Pourtant, un jour, ses créanciers devinrent pressants. Il trouva pour les satisfaire un expédient assez

piquant. Ce fut peut-être la seule fois que l'ex-officier de dragons se montra homme d'esprit.

Il fit insérer dans les journaux de Londres un avis ainsi conçu : — « Au moment de partir pour les » eaux de Bath, M. Brummel invite ses fournisseurs » à passer chez lui pour faire régler et acquitter » leurs mémoires. »

Comme on le pense, les fournisseurs se hâtèrent d'accourir.

— Remerciez-moi, messieurs, leur dit Brummel ; je fais pour vous plus que vous ne pouviez l'espérer. Au lieu de vous payer, ce qui me serait difficile pour le moment...

— Comment? s'écrièrent les créanciers stupéfaits.

— Écoutez-moi donc ! Au lieu de vous payer, ce qui me serait impossible, et ce qui d'ailleurs serait peu de chose pour vous, je vous fais payer par tous vos autres débiteurs. Ne voyez-vous pas que l'avis que j'ai publié dans les journaux est un décret qui va devenir obligatoire pour tous vos nobles et merveilleux clients ? Je mets à la mode et j'ordonne que l'on paye ses fournisseurs avant le départ pour Bath. Tous vos mémoires vont donc être acquittés, excepté

les miens, qui passeront pour l'être et que nous réglerons plus tard.

En effet, l'avis de Brummel eut de l'écho dans le monde de la fashion. Tous les élégants s'empressèrent d'adresser une pareille invitation à leurs marchands et les soldèrent, abrégeant ainsi les délais d'usage ; car il est reçu dans les mœurs de l'aristocratie anglaise que les comptes des fournisseurs doivent attendre plusieurs années et ne se payer que de loin en très-loin.

L'avis fut renouvelé les années suivantes, et, en reconnaissance de ce service, Brummel obtint un crédit indéfini.

Mais on sait comment se termina la grandeur de Brummel. Il avait si bien manœuvré dans les hautes sphères, que le prince de Galles lui-même, l'héritier présomptif de la couronne, avait reconnu sa puissance et daignait l'admettre dans le cercle de sa société intime. Enivré de cette faveur, Brummel, en vrai parvenu, abusa de l'indulgence du prince jusqu'à prendre avec lui le ton d'une inconvenante familiarité. Un soir, dans une de ces réunions où il se trouvait chez le prince de Galles avec les jeunes lords les plus distingués, Brummel, nonchalam-

ment renversé sur un canapé, ayant besoin d'un domestique pour se faire servir une tasse de thé, avisa le prince qui était accoudé à la cheminée, à portée d'un cordon de sonnette, et, l'interpellant à haute voix d'un bout du salon à l'autre, lui dit :

— Georges, sonnez, je vous prie.

Georges sonna ; le valet entra, mais, au lieu de lui demander du thé, le prince lui dit :

— Faites avancer la voiture de M. Brummel.

Frappé d'un congé si bien mérité, Brummel sortit honteux et confus. Mais il ne se releva pas de sa disgrâce, car l'aventure fit grand bruit et le perdit entièrement. Tout le prestige qui l'avait entouré disparut. Le beau monde comprit, un peu tard, qu'il s'était fourvoyé dans le choix de son chef, et que le modèle était défectueux sous plus d'un rapport essentiel. Alors le roi déchu quitta l'Angleterre et se retira à Calais, où il mourut dans une obscurité complète.

Mme Merlin s'opposait formellement à ce qu'on parlât politique chez elle, car la politique était fort bruyante alors, et absorbait complétement ceux qui s'y livraient ; d'ailleurs, elle ne partageait pas les idées du jour, et le suffrage universel, dont on

s'occupait à grands renforts de discours et de journaux, lui semblait surtout une chose fort ridicule; aussi adjoignait-elle toujours ce petit épisode à son opinion, quand elle l'exprimait à ce sujet.

« Un colon de Saint-Domingue, mon très-honorable parent, disait-elle, avait eu la manie d'établir une espèce de congrès domestique parmi ses noirs. Rien ne se faisait qu'à la pluralité des voix, et par-dessus tout, il leur était recommandé de voter *librement, selon leur conscience* :

» Néanmoins le résultat se trouvait toujours d'accord avec le désir secret du maître.

» Un jour, entre autres, il lui prit envie d'établir la réforme sur plusieurs points de son administration. Il proposa devant moi à ces braves gens de décider que désormais on punirait de sept coups de fouet la faute qui n'en avait mérité que cinq jusqu'alors; de ne leur donner que vingt-cinq rations de manioque toutes les fois qu'il leur en devrait trente; enfin, de prendre une partie de leur pécule pour faire vivre à l'aise quelques mulâtres qui ne possédaient rien et se reposaient pendant que les autres travaillaient.

» Eh bien! qui le croirait? Ces propositions si con-

traires à leurs intérêts, furent adoptées à une grande majorité par tous ces pauvres gens.

» — Quels êtres stupides que ces noirs! m'écriai-je quand je fus seule avec mon parent.

» — Moins que vous ne le pensez, me répondit celui-ci. Je joue ici la comédie pour mon plaisir, et voilà tout. Ne remarquez-vous pas que je me suis réservé le droit de poser les questions et de recueillir les voix?

» Eh bien! voilà tout le secret de la chose.

» Je compris à l'instant; et, pourtant, ce procédé si simple, si facile, si naturel ne me serait jamais venu à l'esprit. »

Mme J*** était une des amies intimes de la comtesse, et pourtant ces dames ne s'aimaient pas; Mme J*** était trop piquante, rien n'échappait à son sarcasme. Ainsi, quand sa nièce épousa M. D*** elle en plaisanta d'une façon fort aigre, peut-être parce que sa fille n'était point mariée encore.

— C'est pourtant un homme charmant que votre nouveau neveu! lui dit une de ses amies, scandalisée de ses plaisanteries.

— Oh! fit-elle d'un petit air dédaigneux, vous le trouvez joli garçon?

— Joli garçon! non répondit l'officieuse un peu embarrassée; mais il a des yeux de velours.

— Vous vous trompez, ma très-chère, ce sont des dents de velours que vous voulez dire, interrompit Mme J*** avec un malicieux sourire.

Et effectivement ce grand homme avait alors de très-vilaines dents: mais heureusement que l'on perfectionne tout aujourd'hui.

Mme de Gernandes, si célèbre par son esprit, faisait également partie des intimes du salon de Mme Merlin. Elle avait de l'esprit de toute sorte, et s'en servait comme d'une arme ou comme d'une caresse. Elle séduisait et elle frappait tout à la fois, car le charme de son sourire guérissait la blessure faite par l'éclair de sa parole. Elle était bonne et charitable; et, si elle avait le défaut d'une épingle, elle en avait aussi la qualité, disait-on; car elle piquait, c'est vrai, mais elle attachait également.

C'était, du reste, la bête noire du bon Lablache, dont cet esprit toujours pointu agaçait les nerfs au dernier point: pourtant il ne se refusait pas, lui non plus, la fine pointe à l'occasion. Il disait à l'endroit de cette dame qui, grande, sèche, et noire, portait

de ces énormes *fichus menteurs*, en linon, comme en portaient jadis nos grand'mères :

— La marquise de Gernandes me fait toujours fuir dans la crainte que j'ai d'attraper une fluxion si je reste auprès d'elle ; car il ne sort de son fichu que des courants d'air.

Il s'amusait fort aussi des plaisanteries diverses qui lui étaient faites sur son énorme corpulence, et je lui ai, entre autres, entendu raconter celle-ci.

Un jour, il traversait le passage Molière, passage très-étroit alors, — et je dis *alors*, car je ne sais si, par suite de tous les bouleversements de Paris, il existe encore aujourd'hui. — Il faisait froid, et Lablache, enveloppé dans un immense manteau, obstruait tout le passage, au grand déboire d'un petit gamin qui, très-pressé d'arriver à ses plaisirs sans doute, tentait vainement de se glisser tantôt à droite, tantôt à gauche, entre le mur et l'énorme promeneur, qui, fort amusé de ce petit manége, marchait à pas très-lents, tout en s'élargissant de plus en plus.

Enfin, notre gamin se lassa de sa vaine tentative, et, avec toute la fine plaisanterie qui distingue toujours ce petit monde, il tira résolûment Lablache

par son manteau, en criant d'une voix aiguë :

— Le cordon, s'il vous plaît?...

Vous comprenez si l'artiste se mit à rire et s'il livra passage aussitôt.

Rossini, aussi gai que Lablache, s'amusait fort, de son côté, à rappeler la chute terrible qu'il avait dû subir avant d'arriver à la gloire. Presque tous ses ouvrages furent sifflés d'abord, surtout ce délicieux diamant appelé le *Barbier de Séville*, qui tomba bruyamment, non-seulement à Paris, mais encore à Rome, où était alors l'illustre maestro : et les Romains, ne se trouvant pas satisfaits après avoir hué l'auteur, qui assistait à sa défaite, voulurent l'accompagner jusque chez lui en le poursuivant de huées, de quolibets et de pierres.

« — Mais à la seconde représentation, racontait plaisamment Rossini, ce fut une vraie bataille où le sang coula des deux parts. Mes amis, blessés de cet acharnement qu'ils blâmaient, tout en n'approuvant pas beaucoup mon œuvre, je l'avoue à ma honte, voulurent me soutenir quand même ; alors ils m'applaudirent à grand renfort de larges mains ; mes antagonistes n'en sifflèrent que de plus belle. Bref, on se battit réellement dans plusieurs endroits de la salle,

et, comme en Italie les couteaux jouent mieux que les poings, il y eut des blessures données et rendues. En vain, de la coulisse où je m'étais caché, je criais de toutes mes forces que l'on baissât la toile ; chose étrange, ceux qui sifflaient le plus fort ne voulaient pas le permettre, bien que cela pût constater ma chute; je pris donc le parti de descendre dans le trou du souffleur, de saisir le manuscrit de la pièce, et de l'emporter en toute hâte.

» Alors, *le combat finit faute de combattants;* car, privés des moyens d'être soufflés, les acteurs hésitèrent, se troublèrent, bref, on fut obligé d'apprendre au public le coup d'État de Rossini et de finir ainsi la ridicule comédie qui se jouait dans la salle. »

A cette nouvelle, la réaction fut complète. On se hâta d'aller à la demeure du maestro, on le supplia de rendre son ouvrage, et, le lendemain, chacun ayant mis de côté ses mauvais sentiments, le *Barbier* fut écouté avec un étonnement qui tenait de la stupeur, ce dont Rossini fut si surpris à son tour, qu'il demandait en sortant :

« — Eh bien! où étaient-ils donc ce soir, les siffleurs? Ça n'a pas été du tout, pourquoi donc cela?... »

Mais si Rossini plaisantait sur lui-même, il n'épar-

gnait pas non plus aux autres quelques pointes de son esprit fin et satirique. Un certain soir, un ténor, que je ne veux pas nommer, avait joué *Almaviva* pour remplacer Rubini retenu chez lui par une indisposition, et qui, déjà, songeait à prendre sa retraite. Le jeune chanteur, sachant le maestro parmi ses auditeurs, s'appliqua si bien à faire valoir ses avantages qu'il dépassa le but, comme il n'arrive malheureusement que trop souvent dans un semblable cas; mais, fort mauvais juge de lui-même, notre ténor, croyant avoir atteint la perfection de l'art, se hâta, à la fin de la pièce, d'aller recevoir les compliments de Rossini, tout en prenant un air de modestie convenable en semblable occurrence.

— Mon cher ***, s'écria le maestro du plus loin qu'il le vit, vous venez de chanter *Almaviva* comme Rubini ne l'a jamais chanté.

— Ah ! monsieur Rossini, vous me comblez, exclama le jeune chanteur en s'inclinant pour cacher l'orgueil qui brillait dans ses yeux.

— Non, en vérité, Rubini ne l'a jamais chanté comme cela, fit le malin maestro, il s'en serait bien gardé !...

Et cette dure leçon profita au ténor qui, à son tour, est devenu une gloire dont je ne crois pas ternir l'éclat par ce souvenir : car, qui n'a pas au moins une faute à se reprocher dans sa vie?...

Je l'ai dit déjà, le salon de Mme Merlin était réputé pour faire entendre la meilleure musique qu'on faisait alors à Paris. Cela était vrai, car rien de médiocre n'aurait osé se produire dans ces réunions, où les talents de toute nature trouvaient de si bons juges ; je dis *talents de toute nature*, parce que les musiciens seuls n'étaient pas les hôtes intimes de cet aristocratique salon ; mais pourtant les artistes y étaient en majorité.

Peu de gens de lettres aiment la musique, et la plupart des savants la détestent, tandis que les peintres, au contraire, en sont presque tous passionnés. Seulement, les premiers n'avouent pas leur impression ; car il est à remarquer que personne n'a le courage de dire franchement : « Je n'aime pas la musique ; » mais les bâillements et le sommeil les trahissent malgré eux.

Cela tient sans doute à ce que les concerts privent les gens de lettres et les savants d'une conversation propre à faire briller leur science ou leur esprit ;

tandis que les peintres se plaisent dans un délassement qui, plus que tout autre, donne essor à l'imagination. On peut, sur ce fait ne citer que deux exemples pris au haut de l'échelle ; M. de Chateaubriand, qui bâillait à la sourdine en entendant les premiers chanteurs ou les plus célèbres cantatrices de Paris, s'endormait profondément pendant la musique instrumentale, fût-elle exécutée par Listz ou par Paganini ; tandis que M. Ingres éprouve un grand plaisir à jouer sa partie de violon dans un quatuor, et la fait avec un talent que l'on ne croirait pouvoir être acquis par un aussi grand peintre.

Ce qui fait, je vous le répète, que tous les soirs de réception n'étaient point consacrés à la musique. Les arts, les lettres, les sciences, même les futilités du monde y avaient également leur tour ; mais, quand je dis *futilités* je ne dis point niaiseries, car l'intimité de la comtesse renfermait autant de femmes distinguées que d'hommes de mérite.

C'était d'abord la princesse Beljoïoso, patricienne et plébéienne tout à la fois, grande dame et artiste, enfin réunissant en elle tous les caractères les plus opposés, comme pour montrer que, sur le

premier comme sur le dernier échelon du monde, elle eût été hors ligne.

La duchesse de Plaisance, qui cherchait alors à lutter avec elle, et on ne sait que trop comment elle y arriva depuis !...

Un jour, ces dames parlaient entre elles du salon de Mme Merlin, et tout naturellement elles en plaisantaient : — on ne se gêne pas avec ses amies...

— Ce salon, disait Mme ***, est une véritable collection, tout y est représenté : les arts par la Malibran et Rossini ; les lettres, par Villemain ; la poésie, par Alfred de Musset ; le journalisme, par MM. Merle et Malitourne...

— La beauté, par Mlle de Saint-Aldegonde ; l'esprit par Mme de Balby... ajouta vivement la duchesse de Plaisance.

— Et vous, madame, que représentez-vous?... lui demanda la princesse en souriant d'une façon assez aigre ; car elle se croyait des droits aux titres qui venaient d'être si légèrement dévolus à d'autres devant elle.

La duchesse, qui devint toute rouge à cette question, répondit avec beaucoup de naïveté (elle méritait, alors, le titre qu'elle s'etait adjugé),

tout en joignant un charmant sourire à ses paroles :

— Mon Dieu, je ne sais pas !... la vertu, peut-être !...

— Nous prenez-vous donc pour des masques ?... exclama Mme de Beljoïoso avec un intraduisible regard.

Puisque j'ai de nouveau nommé le pauvre Merle, je veux dire encore quelques mots sur lui : c'était le plus aimable des hommes, gai, réjouissant, le meilleur des humains enfin, et le plus naturel des écrivains. Bel-esprit, mais sans apprêt et sans art, plein de courage d'ailleurs, bien qu'il ne s'en vantât pas et ne s'en doutât guère ; il amusait sans cesse par les anecdotes les plus plaisantes, qu'il sortait toujours nouvelles de son répertoire ; et jamais il ne se répétait, quoiqu'il parlât volontiers.

Ayant fréquenté les coulisses, il nous amusait fort sur ce monde tout à fait inconnu de nous, et nous montrait que, partout, même sur les planches, les petites causes peuvent produire les plus grands effets.

« — Ainsi, nous dit-il, la vraie source de la faillite du théâtre de la Porte-Saint-Martin à cette époque, faillite qui fit le plus grand effet alors, — jadis on était

moins habitué à ces sortes de choses qu'on ne l'est aujourd'hui — provint d'une insolence dite à la sultane favorite du lieu par Frédérick Lemaître, dont le cynisme se croyait tout permis.

» Il venait de jouer avec Mlle Georges une pièce nouvelle qui avait eu le plus grand succès, et sur laquelle la direction fondait légitimement des espérances d'autant plus précieuses que c'était pour elle une question de vie ou de mort.

» Après la chute du rideau, le public enthousiasmé rappelle à grands cris Mlle Georges et Frédérick Lemaître.

« — Donnez la main à mademoiselle pour la présenter, dit M. Harel, le directeur, en prenant la blanche et grasse main de la belle tragédienne et en l'offrant au comédien.

» — Vous me prenez pour son cornac, peut-être !... fit celui-ci en joignant un mouvement de tête fort significatif à ces grossières paroles. »

» Mlle Georges se serait évanouie de colère en les entendant, si elle n'avait pas dû paraître devant le public impatient ; mais Frédérick Lemaître ne perdit rien pour attendre, car, le soir même, son congé lui fut signifié. Alors, comme sans cet artiste il n'y

avait point de nouvelle pièce, partant point de recette, la barque du directeur sombra au port. »

Nestor Roqueplan, et Romieu, si célèbre par son histoire de lampion, figuraient aussi parmi les intimes du salon de la comtesse. On fit, depuis, sur ce dernier cette singulière oraison funèbre :

Ci-gît monsieur Romieu,
Terreur des hannetons ;
Inventeur malheureux
Du palmier de carton.
Jadis par un lampion
Sa gloire commença,
Hier, par un lampion
Sa gloire s'éclipsa.

Ce dernier vers s'applique à un échec qu'il éprouva dans l'ordonnance d'une fête publique sous la Présidence.

Il était très-fort pour ces sortes de plaisanteries que les artistes appellent des *charges*, et en voici une de lui que je crois peu connue :

Un jour, imitant un étranger des moins civilisés, il entre chez un horloger du Palais-Royal, appelé Leroy, autant qu'il m'en souvient.

« — Monsieur, dit-il avec l'accent le plus baro-

que, qu'est-ce que c'est que ces petites machines rondes qui sont pendues devant vos vitres ?

» — Ce sont des montres, monsieur, reprend l'horloger en en décrochant une et en la mettant dans les mains du faux étranger.

» — Oh ! fait celui-ci en la retournant niaisement dans tous les sens ; puis il ajoute du même ton :

» — Et à quoi ça sert-il ?

» — A marquer l'heure, répond encore M. Leroy avec tranquillité. »

Alors il s'établit un colloque qui dura plus d'une heure, entre eux deux, à la grande joie de plusieurs amis de Romieu, qui étaient venus le rejoindre et qui se pâmaient d'aise en voyant la façon dont on faisait *poser* le pauvre horloger pour les divertir.

Enfin on en arrive, d'explications en explications, à démontrer comment il faut monter cette bienheureuse montre.

« — Toutes les vingt-quatre heures, c'est-à-dire tous les matins, vous la monterez ainsi, fait M. Leroy en montrant comment il faut s'y prendre.

» — Oh ! dit l'étranger, tous les matins ou tous les soirs !

» — Non, monsieur, tous les matins seulement, réplique vivement l'horloger.

» — Pourquoi donc pas le soir ? fit l'autre avec surprise.

» — Parce que tous les soirs vous êtes ivre, monsieur Romieu, et que vous la casseriez, » répond M. Leroy en souriant.

Je vous demande de quel côté furent les rieurs?... Romieu l'invincible, battu par un boutiquier, qui l'avait fait *poser* à son tour ; il y avait de quoi se pendre de désespoir ! Aussi, était-il toujours furieux quand on lui rappelait cette aventure.

C'était encore à lui que son domestique, garçon fort bien dressé, demandait chaque soir, à son retour, quand il lui ouvrait la porte :

« — Éclairerai-je monsieur ? — Aiderai-je monsieur ? — Ou porterai-je monsieur ? »

Quant à Nestor Roqueplan, c'est tout à la fois, de Paris, l'homme le plus connu et celui que l'on connaît le moins, parce qu'il cache avec un soin tout particulier les excellentes qualités de son cœur sous les défauts de son esprit léger. Il n'est que fanfaron de vices, et malheureusement, nombre de gens se sont laissés prendre à ces faux dehors.

Il a été le père du *Figaro* qui fut si célèbre, et même beaucoup trop célèbre, durant les dernières années de la Restauration ; *Figaro*, qui eut pour se soutenir la spirituelle pléiade des hommes dont les écrits eurent tant de succès dès le règne de Louis-Philippe ; Alphonse Karr, Léon Gozlan, Eugène Sue, Frédérick Lemaître, et *tutti quanti.* A cette époque, quand il dirigeait ce *Figaro*, — alors une puissance, — Nestor Roqueplan, jeune, entouré, recherché, entraîné même, consacrait une partie de son temps, la seule dont il pût disposer, à sa mère qu'il adorait. Pourtant il répétait déjà à qui voulait l'entendre que la famille n'était qu'un mot vide de sens... un préjugé... Et il se cachait pour aller porter des fleurs ou des bonbons à sa vieille mère avec bien plus de soin qu'il en eût mis à se cacher pour commettre une mauvaise action.

Plus tard, quand il eut le malheur de perdre cette tendre et bonne mère, ses amis voulurent le marier, et lui présentèrent un très-bon parti ; mais son beau-frère vint à mourir sur ces entrefaites en laissant sa sœur veuve avec de petits enfants :

— De ce jour je deviens père de famille, je ne peux donc pas me marier, » dit Nestor à ceux de ses amis

qui s'étaient chargés de ce mariage. Et il renonça sans retour à l'union qui lui était proposée. Pourtant la jeune fille était très-belle et sa dot fort ronde.

C'est encore Nestor Roqueplan qui a osé dire que l'ingratitude était l'indépendance du cœur : et, malgré cet odieux axiome, personne plus que lui n'a pu être reconnaissant pour les services qui lui ont été rendus...

Vous le voyez, il y a deux hommes bien distincts dans ce qu'il fait et dans ce qu'il dit ; comme toujours ses bonnes actions demeurent cachées, l'on ne le juge que sur l'apparence. Voilà pourquoi, si tout le monde connaît son esprit, bien peu de gens connaissent son cœur. Pour y croire, faut-il encore qu'ils aient pu, comme moi, le voir auprès de sa mère et au milieu de sa famille, tant sa réputation contraire est répandue.

J'ai voulu constater ici cette singularité, car tant de personnes se parent des qualités qu'elles n'ont pas, qu'il est vraiment étrange de voir un homme d'esprit cacher les siennes avec tant de soin. Quant à ses bons mots, ses fines saillies et ses aventures plus ou moins véritables, tout cela est beau-

coup trop connu pour que je veuille le répéter. Aussi ne vous en dirai-je qu'une seule.

Personne n'est plus aimable et meilleur convive que Nestor, partout on le recherche et on l'invite. Un jour qu'il était allé dîner chez M. X., banquier célèbre et riche capitaliste, le maître et la maîtresse de la maison dirent à leur aimable convive, après le repas, qui avait été confortable et très-gai :

— Nous comptons bien que vous nous ferez souvent l'amitié de nous demander à dîner, et nous vous prévenons que votre couvert sera tous les jours mis ici.

— Tous les jours, c'est une façon de parler, reprit Roqueplan avec un fin sourire.

— Du tout ! du tout ! nous ne sommes pas de ces gens à politesses creuses. Vous savez combien nous aimons les gens d'esprit, et vous particulièrement. Notre maison est donc la vôtre. Venez donc dîner toutes les fois que cela vous plaira, et nous serions parfaitement heureux que ce fût tous les jours.

— Vraiment ?... exclama le père du *Figaro.*

— Ce serait pour nous une véritable joie, parole d'honneur ! s'écrièrent en chœur les époux.

— Eh bien ! puisque vous y mettez tant de cordia-

lité, je ferai de mon mieux pour vous être agréable, je vous le promets.

— Nous y comptons.

Le lendemain, à six heures, Roqueplan se présente. On dînait à six heures alors.

— Vous voyez, dit-il, que j'ai pris votre invitation à la lettre. Je viens dîner...

— Ah ! c'est très-aimable à vous ! c'est charmant, cela ! s'écrient les maîtres de la maison, qui trouvent la surprise piquante et qui se divertissent de ce trait d'originalité.

Le repas est encore très-gai, et l'artiste, en prenant congé de ses hôtes, reçoit d'eux force compliments.

Le surlendemain, au moment où l'on va se mettre à table, Nestor paraît :

— Me voici, exact, ponctuel et fidèle à ma promesse. Mais, c'est singulier — continue-t-il en fixant un regard pénétrant et railleur sur le visage de ses hôtes, — c'est singulier ! vous avez l'air étonnés ? Est-ce que vous ne m'attendiez pas ?

— Mais si, vraiment ! et vous nous faites beaucoup de plaisir, répondent avec un sourire forcé l'amphitryon et son épouse.

— A la bonne heure !

Nestor se met à table, donne un libre cours à sa verve plaisante, se montre très-aimable avec toute la famille de ses hôtes, ne paraît pas s'apercevoir qu'il fait seul tous les frais du discours, et que, sauf quelques monosyllabes, la conversation se réduit à peu près à un monologue.

Le quatrième jour, à six heures précises, l'opiniâtre convive entre de nouveau chez ses hôtes. Cette fois, la froideur et la contrainte se dissimulent mal, et Roqueplan en fait tout haut la remarque.

— C'est que, — lui répond d'un air pincé la maîtresse de la maison, — c'est que nous craignons que vous ne fassiez maigre chère. Nous avons aujourd'hui un si mauvais dîner !... C'est vendredi, d'ailleurs...

— Pourquoi donc ferais-je maigre chère ? Vous saviez pourtant bien que vous aviez un convive, un invité. Enfin, n'importe ! Je ne suis pas difficile. C'est le plaisir de votre société que je recherche surtout, et d'ailleurs j'aime fort le poisson.

Et il se met à table avec une aisance parfaite, mange de grand appétit, salue tous les plats qui se présentent et s'écrie en s'adressant d'un air complimenteur à la maîtresse de la maison :

— Mais que disiez-vous donc ? Ce dîner est aussi bon que les autres. Excellent ordinaire, ma foi ! et auquel je m'accoutume parfaitement !

Le jour suivant, — c'était le cinquième, — notre héros arrive comme d'habitude à l'heure du potage ; le portier l'arrête :

— Monsieur, lui dit-il, on est sorti ; on dîne en ville.

— Ah ! très-bien ! fit Nestor ; mais j'ai oublié hier mon paletot que je vais demander au domestique.

Et cela dit, il s'élance comme un trait, franchit l'escalier, sonne.

On lui ouvre sans défiance, et les hôtes demeurent stupéfaits et consternés de cette apparition qu'ils croyaient avoir si bien prévenue.

— Votre portier est un imbécile, leur dit-il gaiement : ne prétendait-il pas que vous êtiez sortis ! Je savais bien que c'était une erreur de sa part. Mais qu'avez-vous donc ! Quelles figures allongées ! quel air sombre et mélancolique ! Vous serait-il arrivé quelque chose de triste ? Un accident, un malheur ? Dites-le-moi au plus vite, pour que j'y compatisse et que je vous offre mes consolations.

Puis, pendant tout le repas, le spirituel critique

avec son aplomb merveilleux et sa piquante faconde, continue et redouble ses instances pour que ce malheur supposé soit versé dans son cœur. Il se plaint de la réserve que l'on garde avec lui, et, feignant de vouloir deviner ce qu'on lui cache, il se livre à toutes sortes de conjectures et de questions.

— Avez-vous perdu à la Bourse? demande-t-il. — Avez-vous échoué dans une spéculation? manqué un héritage? entendu de la mauvaise musique? reçu la visite de quelque fâcheux importun? Êtes-vous frappé dans vos affections? dans votre fortune? dans vos espérances? dans votre ambition?...

Et puis, éclatant de rire au dessert :

— Je sais ce que vous avez et ce qui vous chagrine! C'est votre invitation si cordialement faite et, dit-il, si littéralement acceptée. Je voulais en avoir le cœur net et risquer l'épreuve, me doutant bien que vous ne la supporteriez pas longtemps. Aujourd'hui vous vouliez me fermer la porte, et, si je revenais demain, vous me feriez jeter par la fenêtre. On ne m'y reprendra plus. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et Roqueplan sortit, laissant ses hôtes débarrassés et confus.

Une femme bonne, excellente même et charitable au delà du possible, Mme la marquise de Pereuse, dont les petits journaux d'alors se sont tant entretenus, pour rire de ses coq-à-l'âne, était fort aimée chez l'aimable Mme Merlin.

Son mari, M. le marquis de Pereuse, officier d'artillerie fort distingué, fit un jour, en plein salon, la réponse la plus sanglante à un de ses anciens compagnons de batterie, un certain M. ***, qui, trouvant sans doute que le canon de Waterloo grondait trop fort, s'éclipsa durant la bataille, dont il sortit naturellement sain et sauf. Un certain soir, chez la charmante comtesse, où il avait été admis en raison de sa femme, cantatrice fort distinguée, il avise M. de Pereuse, s'élance vers lui en lui tendant la main, tout en disant avec le plus gracieux sourire :

— Eh ! bonjour, mon cher ; que je suis donc aise de vous revoir !...

M. de Pereuse se retire avec mépris, sans mot dire.

— Comment ! vous ne me reconnaissez pas ? fit M. *** avec un front d'airain ; mais je suis ***, de votre batterie même...

— M.*** a été tué à Waterloo, monsieur, fit M. de Pereuse froidement, et il s'éloigna.

— Ma foi ! on ne peut pas dire plus carrément à un homme qu'il n'est qu'un j... f... exclama en riant le général Haxo, qui se trouvait présent à cette scène.

Quant à Mme de Pereuse, ses bons mots étaient plus plaisants ; mais ils sont si connus que je ne citerai qu'une seule de ses naïvetés : je la crois inédite, ou à peu près.

M. Guizot, qui avait fort entendu parler des *lapsus linguæ* de la marquise, et qui, à ses moments perdus, aimait à rire tout comme un autre,

Car pour être ministre on n'en est pas moins homme,

avait prié un de ses amis, qui connaissait Mme de Pereuse, d'engager celle-ci à solliciter de lui une audience afin de demander quelque chose pour son gendre. C'était un moyen fort adroit de causer ainsi avec elle tout à son aise.

L'ami remplit sa commission avec intelligence, et fait si bien que Mme de Pereuse se met résolûment dans l'idée qu'elle doit faire de son gendre un ambassadeur. Alors, tout naturellement, elle se présente à M. Guizot, qui tenait pour le moment le porte-

feuille des Affaires étrangères, afin d'obtenir de lui cet honneur insigne.

Le ministre l'accueille avec une bienveillance charmante, une politesse sans égale, et lui promet de penser à elle quand une ambassade viendra à vaquer.

— Merci, monseigneur, merci mille fois, s'écrie la marquise enchantée et de cet accueil et de cette promesse ; seulement, comme je ne veux pas me séparer de ma fille, je supplie votre Excellence que cette ambassade ne soit pas trop loin ; pas plus de vingt-cinq lieues de Paris, par exemple !...

— Soyez tranquille, madame la marquise, fit M. Guizot et demeurez assurée que la première ambassade qui sera donnée, à Paris ou dans ses environs, sera pour vous...

On comprend combien ces éléments si divers et si opposés même, devaient faire un tout charmant; c'est pourquoi le salon de la comtesse Merlin, dont l'entrée était si recherchée alors, — car il y avait plus d'appelés que d'élus, — était célèbre dans le monde ; on y venait de partout; et ce fut la Grassini elle-même qui voulut y présenter Mme Pasta, sa nièce et son élève.

Mme Grassini était d'abord arrivée en France, au

temps jadis, c'est-à-dire avec les chefs-d'œuvre que l'Empereur apporta chez nous après la conquête d'Italie. Belle comme un ange, elle joignait à une taille souple et charmante, à un visage régulier et ravissant, un talent complet comme cantatrice; aussi eut-elle pour admirateurs tous ceux qui l'entendirent, et pour adorateurs, — mais par exemple, à deux époques fort différentes, — Napoléon Ier et lord Wellington, ce qui faisait qu'elle chantait avec une égale perfection, et le *God save the King* et *Veillons au salut de l'Empire.*

Sa voix était un superbe contralto, dont elle savait tirer les plus magnifiques effets du monde. Grâce à un travail assidu, elle était parvenue à y joindre quelques notes hautes, fort belles; et j'ai toujours entendu dire, dans ma jeunesse, que jamais l'opéra de *Roméo et Juliette* n'était et ne serait chanté comme il l'avait été par la Grassini et Crescentini.

Cette superbe cantatrice était de plus une excellente femme. Elle ne se servait du crédit dont elle a joui tour à tour, en France et en Angleterre, que pour rendre service à des artistes malheureux, mais jamais elle ne songeait à elle; l'argent coulait entre

ses doigts comme l'eau tombe d'une cascade.

« — La vie est courte ; il faut qu'elle soit bonne ! » disait-elle en riant.

Hélas ! elle fut longue et malheureuse pour elle ; car elle est morte à Milan, il y a peu d'années seulement. Les bribes de sa fortune qu'elle avait conservées, grâce à de prévoyants amis, étaient pour elle, habituée au luxe d'une reine, presque de la misère, d'autant que sa charité avait survécu à sa richesse et qu'elle donnait aux autres au moins autant qu'elle dépensait elle-même.

J'ai eu aussi la bonne fortune d'entendre, chez Mme Merlin, chanter le vieux Garat ; mais en tout petit comité, car sa voix n'avait plus aucune force. Il était toujours laid, petit, portait la perruque blonde bouclée en chérubin, tenait la bouche en cœur et avait conservé son ancienne fatuité d'autrefois.

Vous avez entendu dire, je pense, le succès qu'il avait eu jadis ? eh bien ! il n'avait jamais eu de maître. Il ne connaissait pas une note de musique ; mais la nature l'avait doué d'une organisation musicale si extraordinaire, qu'il plaçait instinctivement une basse parfaite dans la première mélodie venue qu'on lui faisait entendre, et qu'en entendant une fois

seulement un opéra, il en retenait non-seulement le chant mais les parties importantes de l'orchestre.

A force de vocaliser, — ce qu'il faisait du matin au soir, partout, en se promenant, en faisant des visites, en mangeant même, — il était parvenu à donner à son gosier toutes les cordes de l'échelle et une flexibilité sans exemple.

Grimm, dans sa correspondance parle de *l'enthousiasme qu'inspirait aux artistes et aux amateurs la ravissante voix d'un jeune homme qui, ne sachant rien en musique, chantait tout l'opéra d'Orphée comme un autre eût chanté une ariette.*

Vous comprenez que ce ne fut point *Orphée* qu'il nous chanta; mais cette petite chansonnette qu'il avait rendue célèbre :

Un jour de cet automne,
De Bordeaux revenant.

et j'avoue avoir conservé de lui un souvenir plus burlesque que touchant; car un vieux fat faisant des mines en roucoulant une ariette, n'a rien qui puisse séduire.

Un excellent homme, l'abbé Durand, venait aussi de temps en temps chez la comtesse, moins sou-

vent qu'il ne l'eût voulu peut-être ; il tenait la cure d'un petit village du Midi, où il se dévouait corps et âme à ses ouailles. Homme de cœur, d'esprit et de talent distingué, car c'était un flûtiste, ce bon abbé Durand se plaisait fort chez la comtesse où il était aussi très-aimé, et je vais vous le peindre par une petite anecdote dont il fut le héros.

Le préfet d'un des départements du Midi se trouvait en tournée d'inspection chez ses administrés : il arriva un dimanche dans la commune où était l'abbé Durand, et, à l'heure de la messe, il se rendit à l'église comme tout le monde, sans avoir décliné ses qualités en arrivant.

Le préfet remarqua avec satisfaction que l'assistance était fort nombreuse ; il en fut un peu étonné, n'ayant pas vu autant de zèle pieux dans les autres communes.

A l'offertoire, il voit avec une nouvelle et plus grande surprise encore le vénérable curé se retourner, prendre un étui que lui tend le bedeau, en tirer une flûte, et se mettre à jouer de cet instrument d'une manière fort remarquable ; puis, le morceau suivi de ses variations étant terminé, l'officiant se remet au service divin.

A la sortie de l'église :

— Monsieur le curé, demande le préfet, d'où vient, je vous prie, ce solo de flûte que vous nous avez si agréablement fait entendre? Est-ce là quelque coutume particulière pour le saint qu'on fête aujourd'hui?

— Non, monsieur, répond le pasteur, c'est un usage amené par moi seul et en voici la raison :

Au commencement de mon séjour dans ce village, je m'aperçus qu'on y célébrait peu le dimanche... personne à l'église!... J'en étais réduit à dire la messe pour moi seul et pour le bedeau. Mais, un soir que je jouais de la flûte au presbytère, je vis les habitants accourir en foule et s'amasser autour de la maison pour m'entendre. Le lendemain, ce fut encore la même chose.

— Mes amis, dis-je alors à ces braves gens, puis que la musique vous plaît, venez tous les dimanches à l'église, et je vous promets de vous en faire entendre.

— J'ai tenu ma parole. Et vous voyez, monsieur le préfet, que maintenant la maison du bon Dieu est pleine de fidèles.

Telle fut l'explication du solo de flûte.

Mais il y a encore un mot de l'abbé Durand qui montre les ressources de son esprit.

Un jeune garçon du pays, que son père avait eu l'étrange idée d'appeler Fabius, vint un jour dire au curé qu'il était fort en peine pour trouver le jour de sa fête. Il ne doutait pas qu'il n'y eût un saint Fabius au ciel, mais il lui était impossible de le trouver dans le calendrier.

Le curé n'en savait pas plus que son paroissien sur ce saint-là ; mais comme il ne voulut pas avouer son ignorance il eut recours à un expédient infaillible.

— Mon garçon, dit-il, prenez pour votre fête le jour de la Toussaint, et vous êtes bien sûr que votre patron se trouvera dans la bande.

Le brave Fabius s'en alla tout enchanté d'avoir enfin découvert son jour de fête !

Cet excellent abbé Durand avait été présenté à la comtesse par un homme qui était fort aimable quoiqu'il fût savant, M. Bory de Saint-Vincent, leur ami à tous deux. C'est à ce même savant qu'il arriva une petite aventure dont tous les journaux, petits et grands, s'amusèrent jadis à qui mieux mieux.

Pendant les premières années de notre occupation

en Algérie, l'Académie des sciences y envoya un des siens pour étudier les divers animaux, étrangers à la France, qui se trouvaient dans ce pays. Ce délégué fut M. Bory de Saint-Vincent, qui prit sa mission au sérieux, comme elle le méritait, et fit les recherches les plus actives, qui firent grand bruit dans ce pays, fort peu visité encore par les étrangers, quels qu'ils fussent.

Or, un matin de très-bonne heure, un zéphir, — soldat des bataillons d'Afrique, — se présente d'un air mystérieux et demande à parler au savant d'une chose qui, disait-il, était de la plus haute importance pour celui-ci.

Chacun le sait, les zéphirs sont les vrais enfants de Paris ; c'est le type du gamin devenu homme avec tous ses défauts, comme avec toute son intelligence et toute sa bravoure, et, de même que l'enfant, il rit toujours, il rit partout et de tout : du danger, de la douleur, même de la science. Une fois en présence du savant, notre soldat salue fort courtoisement celui-ci, et, tout en regardant autour de lui comme s'il craignait d'être entendu, lui tint à peu près ce langage :

— Monsieur, je sais que vous désirez connaître

ce qu'il y a de plus curieux parmi les animaux de ce pays ; aussi, je vous apporte celui que je crois le plus rare, c'est le *rat à trompe*, espèce de rat complétement inconnue en Europe et très-rare en Algérie.

Et après avoir parlé ainsi, notre zéphir tire d'une boîte qu'il portait sous son bras un gros rat parfaitement conforme à ceux de l'espèce française, mais qui de plus que celle-ci portait au-dessus du front une petite trompe absolument semblable à l'éléphant en miniature.

Le savant, émerveillé, achète, un très-bon prix, l'animal précieux dont il ne connaissait même pas l'existence, et il convient de donner le double à celui qui pourra lui procurer une femelle de la même espèce.

Le zouave promet de la trouver, coûte que coûte, et, quelques jours après, il revient apportant triomphalement l'objet demandé.

M. Bory de Saint-Vincent, enchanté et tout heureux de sa trouvaille, lui donne la somme promise, et se dispose à faire embarquer le couple rat pour qu'il aille figurer au Jardin des Plantes de Paris, quand la quantité de ces animaux qu'on lui avait

pourtant dit *si rares*, et qu'on lui offrait chaque jour, vint lui donner à réfléchir.

Alors, pour en avoir le cœur net, il en parla au colonel du régiment d'où tous ces rats lui arrivaient.

— Hum!.. hum!.. fit celui-ci, qui ne connaissait que trop bien ses soldats, en dissimulant un sourire après avoir entendu narrer la chose.

— Mais, colonel, votre silence m'effraye! s'écria M. Bory de Saint-Vincent avec encore plus d'inquiétude.

— Ne vous tourmentez pas avant de m'avoir revu, lui dit alors le colonel; car je saurai l'origine de vos rats, je vous le promets, et, s'ils sont de contrebande, vous et moi nous saurons seuls l'aventure.

Or, voici ce qu'il apprit :

Les zéphirs, affriandés, moitié par l'argent qu'ils pensaient devoir en retirer, moitié par le désir de faire une plaisanterie à un savant, prenaient deux rats : à l'un, ils coupaient la queue ; à l'autre, ils fendaient le front ; le tout en même temps ; puis, avec de petites bandes de sparadrap, ils adaptaient l'une à l'autre, et, au bout de quelques jours, la plaie

s'étant refermée et la queue se trouvant fixée au milieu du front de la bête, le *rat à trompe* avait pris naissance.

Voilà comment, avec de l'esprit, on supplée même à la nature... Ce silence promis par le colonel fut mal gardé, je ne dis pas par celui-ci, mais tout au moins par les coupables, car le *rat à trompe* divertit fort le public d'alors; et en homme d'esprit qu'il était, M. Bory de Saint-Vincent fut le premier à rire de la mystification qui lui avait été faite.

Avec tous ces éléments si divers, vous comprenez combien le salon de Mme Merlin était intéressant pour un observateur et amusant pour ses intimes.

Mais, comme toutes les choses d'ici-bas, s'il avait des partisans, il avait aussi des détracteurs. Il est vrai que ces derniers étaient ceux-là seuls qui ne pouvaient s'y faire admettre; car ceux qui restent encore de ce bon temps, — je dis *bon temps* parce que nous étions tous jeunes alors, et je vous prie de n'y point voir autre chose, — n'en parlent jamais qu'avec un doux souvenir au cœur.

On s'y amusait si bien! on était gais, spirituels,

aimables, insoucieux; on y souriait si effrontément à l'avenir! et, sur beaucoup d'entre nous, hélas! combien l'avenir s'est vengé cruellement de cette insouciance !...

LE SALON

DE MADAME DE MIRBEL

LE SALON

DE MADAME DE MIRBEL

Mme de Mirbel était une femme non-seulement de grand talent, mais encore d'un charmant esprit. Pendant de longues années elle a trouvé le secret de réunir autour d'elle, avec fureur, dans son salon de la rue Saint-Dominique, l'élite de la société parisienne, tant en hommes distingués qu'en femmes remarquables, durant les dernières années de la Restauration et toutes celles qui s'écoulèrent sous le règne de Louis-Philippe.

Mariée à un savant aimable, doux, bon et inoffensif, Mme de Mirbel était l'âme de sa maison, qu'elle

gouvernait avec une habileté consommée ; car non-seulement elle administrait avec ordre et intelligence la fortune de son mari, mais encore elle ajoutait à ses revenus les gains considérables de son pinceau aimé du public.

Il lui était donc permis de donner beaucoup au luxe. Elle n'avait point d'enfant et était au fond assez égoïste, deux conditions excellentes pour jouir largement de la vie quand la fortune vous traite en enfant gâté.

Mme de Mirbel n'était point jolie; mais elle était grande, droite et bien taillée, quoique un peu épaisse de taille; aussi disait-elle assez plaisamment :

« Que le bon Dieu, en la formant, avait peu soigné la façade, mais que fort heureusement il s'était occupé de la solidité de l'édifice. »

En effet, elle jouissait d'une santé florissante, et, si le choléra de 1849 ne l'avait pas traîtreusement enlevée en quelques heures, elle serait morte centenaire, du moins à en juger par l'apparence.

Quoiqu'elle ne fût pas belle et qu'elle le sût, Mme de Mirbel avait contracté la singulière habitude d'attacher continuellement ses regards sur les glaces qui ornaient les appartements où elle se trouvait.

On l'en plaisantait quelquefois, mais sans l'en corriger pourtant. Un jour même, chez Mme la duchesse de Fitz-James, une femme, jalouse d'elle peut-être, se prit à dire méchamment :

« — Voyez donc comme Mme de Mirbel contemple son image; elle trouve sans doute qu'elle n'a jamais rencontré de plus beau modèle.

» — Vous vous trompez, madame, répondit vivement la spirituelle artiste; car, si je me regarde souvent dans la glace, c'est pour chercher à me convaincre qu'avec de l'habitude on peut se faire à son image. »

Du reste, je peux citer ici le portrait qu'elle *écrivit* d'elle-même : dans les premières années de la Restauration, c'était alors une chose fort à la mode que d'adresser son portrait écrit à des amis, absolument comme aujourd'hui on leur donne sa photographie en carte de visite; et Mme de Mirbel tenait la plume presque aussi bien que le pinceau.

« J'ai le front étroit, les yeux grands et fort expres-
» sifs, car toutes mes pensées s'y reflètent comme dans
» un miroir; la figure plate, le nez plus plat encore,
» les joues arrondies et très-hautes en couleur; la
» bouche grande, très-spirituelle, du moins je le

» crois, car on me le dit souvent, et l'on croit tou-
» jours ce qui flatte ; les dents belles, fraîches et bien
» rangées ; mais tout cela agencé d'une certaine fa-
» çon beaucoup plus originale que jolie ; aussi n'aime-
» rais-je pas à copier ma figure, car je craindrais de
» me flatter. Il faudrait si peu de chose pour remettre
» tout à sa place et me faire mieux que je ne suis ! Ma
» taille a été belle, mais s'est gâtée sous l'embonpoint
» qui est venu m'envahir ; ma main et mon bras
» sont forts beaux. » Etc., etc.

Je vous fais grâce du reste ; vous devez connaître Mme de Mirbel, à présent, à peu près telle qu'elle était physiquement.

Quant au moral, elle était gaie et spirituelle, mordante, d'un caractère inégal et capricieux, et sacrifiait facilement une amie à un bon mot.

Un soir, il y avait chez elle quelques personnes ; la bonne Mme Duchamge, qui faisait de si jolies romances, lui en apporta une qu'elle venait de composer pour elle, et la pria de vouloir bien la déchiffrer afin de la faire entendre à ses visiteurs.

Il faut dire que l'habile miniaturiste était aussi excellente musicienne.

Elle se trouvait malheureusement en maussade

humeur, et elle répondit fort aigrement qu'elle ne savait pas chanter, et qu'elle n'avait pas de voix.

— Vous en aurez toujours assez pour dire mes couplets, et je vous supplie de ne pas me refuser le plaisir que je vous demande, reprit Mme Duchamge avec un peu d'embarras.

— Eh! mon Dieu; madame, je sifflerai votre romance, si vous le voulez, car c'est tout ce que je peux pour votre œuvre, répliqua Mme de Mirbel d'un air rogue, en lui tournant le dos pour cacher un mauvais rire qui eut des échos dans le salon.

Mme Duchamge s'en trouva si fort blessée, que jamais elle ne revint chez Mme de Mirbel.

L'éminente artiste était liée aussi avec une femme qui a été célèbre durant de bien longues années, puisqu'elle vient de s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-sept ans, il y a quelques mois à peine. Je veux parler de Mme de Bawr, qui était, parmi nous, la dernière expression d'un siècle à jamais évanoui.

De son nom, Mlle de Champgrand, Mme de Bawr, en premières noces, fut mariée au plus extravagant rêveur du dix-neuvième siècle, à M. le comte de Saint-Simon, qui fut le chef d'une secte d'utopistes, qui fleurit avec tant d'autres chimères, après les évé-

nements de 1830, pour tomber un peu plus tard sous les lazzis de la foule.

Elle avait tout vu et connaissait tout. C'était une chronique vivante, et, comme elle appartenait par sa naissance et ses alliances au meilleur monde, sa conversation était des plus attrayantes. Elle avait été liée intimement avec Mme de Polignac, avec Mme de Balbi, Mme de Vaudreuil; elle avait eu l'honneur d'être admise aux intimités de la reine, et ce fut elle qui fit cette réponse très-fine au comte d'Artois :

— Comment trouvez-vous que je chante, Mme la comtesse ? lui demandait le fils de France, dont la voix n'était pas fort juste.

— Comme un prince, monseigneur, répondit-elle en faisant une profonde révérence.

Elle se souvenait aussi d'avoir vu passer, avec tout l'éclat de sa royauté naissante et de sa fière beauté, Sa Majesté la reine Marie-Antoinette , dans sa voiture de gala, saluée des acclamations passionnées de la foule, quand elle alla à Notre-Dame remercier Dieu de lui avoir accordé un fils... et elle n'a jamais oublié non plus la vue du tombereau qui conduisit la reine de France sur l'échafaud du roi martyr...

Ce souvenir la faisait encore frissonner et pâlir chaque fois qu'il se présentait à son esprit et elle en éloignait la conversation avec horreur.

Elle racontait que, dans sa jeunesse, dînant un jour au château de Guermande, une dame, placée à la droite du maître de la maison, se prit à dire :

« — En 1715, le roi Louis XIV dit un jour à mon mari...

— Ah ! mon Dieu, cette bonne dame est folle !... » s'écria-t-elle en se retournant vers son voisin avec vivacité, d'un air inquiet quoiqu'un peu souriant.

Alors on lui expliqua que cette dame n'était point du tout une folle, mais bien la veuve en troisièmes noces du maréchal de Richelieu, qui l'avait épousée alors qu'il venait d'atteindre ses quatre-vingt-quatre ans, bien sonnés.

C'était ainsi que la grand'mère de Mme de Pastoret, un jour que Mme de Bawr était présente, prétendit avoir entendu de ses deux oreilles, Mme de Maintenon, partant pour la promenade avec le roi, dire au premier écuyer : « A Trianon, légèrement. »

Mme de Bawr avait connu tout le grand monde : elle racontait, sur les salons où elle avait vécu, des anecdotes piquantes qu'elle a rassemblées sous ce

titre : *Mes Souvenirs ;* titre simple qui cache un fond plein d'intérêt. On y trouve, particulièrement sur la Révolution française, des faits ignorés, les uns touchants, les autres dramatiques et terribles.

En voici un que je lui laisse raconter à elle-même :

« Je tiens de M. H***, un des vieillards qui ont le » plus vu et le mieux retenu, un fait aussi affreux » que bizarre, qui lui avait été rapporté par Lemot, » le sculpteur dont l'extrême véracité était égale- » ment reconnue.

» Topino-Lebrun, le peintre d'histoire, avait été » l'élève de David ; né bon et généreux il aurait dû » être toujours éloigné même de la pensée du crime ; » mais, malheureusement, l'exaltation républicaine » qu'il puisa dans l'atelier de son maître, le con- » duisit jusqu'à consentir à siéger dans l'affreux tri- » bunal que présidait Fouquier-Thinville.

» Souvent il y prenait, il est vrai, la défense des » accusés, au point que le comité du Salut public » allait le traduire lui-même en jugement quand le » 9 thermidor arriva ; toutefois, soit par entraîne- » ment, soit par peur, il n'en condamna pas moins » à la mort une grande quantité de victimes.

» Lemot, son camarade de classe et d'atelier, était

» bien loin de partager ses opinions révolutionnaires;
» mais le souvenir d'une longue amitié, et les ser-
» vices politiques que Topino-Lebrun lui rendait
» sans cesse, s'opposaient impérieusement à ce qu'il
» rompît ses relations avec lui. Il était donc venu le
» voir un matin, lorsque, tout en causant, il remar-
» qua dans un coin de l'atelier, un tableau posé sur
» un chevalet et recouvert d'un voile si épais qu'il
» était impossible à l'œil de le percer.

» — Qu'est-ce que c'est que cela... dit Lemot, en
» faisant quelques pas pour s'approcher du chevalet.

» — Cela !... personne que moi ne doit le voir,
» s'écria Topino-Lebrun s'élançant vers lui et l'arrê-
» tant brusquement par le bras.

» Ces mots avaient été prononcés avec un accent
» si sombre et venaient de faire naître une telle pâ-
» leur sur le visage du peintre, que Lemot, ému,
» insista vivement et dans les termes les plus affec-
» tueux pour obtenir la confiance de celui qui sem-
» blait subir une sorte de torture qu'il ne s'expli-
» quait pas.

» Touché d'un intérêt qu'il ne croyait sans doute
» plus devoir inspirer, et qui portait du baume sur
» la blessure de son âme, Topino-Lebrun courut

» tout à coup vers le chevalet, leva le voile, et dé-
» couvrit une toile qui représentait, peintes avec
» une sublime horreur, plusieurs têtes coupées et
» sanglantes.

» Lemot recula épouvanté, en jetant un cri.

» — Écoute-moi donc, puisque tu as voulu con-
» naître mon secret, lui dit alors l'artiste révolu-
» tionnaire avec un de ces sourires qui ne se voient
» que sur les lèvres des damnés. J'ai eu le malheur
» de condamner à mort des aristocrates ; les figures
» de ces malheureux me poursuivent le jour, la nuit,
» en tous lieux, et je ne sais comment il se fait
» qu'en les retraçant sur la toile cela me soulage un
» peu. »

Cette phrase : *cela me soulage un peu*, donne le frisson, et l'on devine sans peine avec quel sentiment d'horreur mêlé de pitié, Lemot dut quitter au plus vite le compagnon de sa jeunesse.

« Échappé à la mort que subirent si justement ses
» atroces collègues, après le 9 thermidor, Topino-
» Lebrun s'occupa pendant quelque temps de son
» art, et il exposa un tableau d'Oreste pour-
» suivi par les Euménides. Cet ouvrage, d'autant
» plus remarquable qu'on traitait alors fort peu de

» sujets mythologiques, attira tous les regards, et » M. H*** frappé de l'horrible expression du visage » d'Oreste, sur lequel l'artiste avait peint ses propres » angoisses, en parla un jour à Lemot, qui lui raconta » ce que je viens de vous dire plus haut.

» Eh bien ! tel est l'ascendant de l'ivresse déma- » gogique, que, malgré ses remords, Topino-Lebrun » ne tarda pas à s'engager de nouveau dans les com- » plots révolutionnaires. Mais, cette fois, il y trouva » sa juste récompense ; car, la conspiration ayant » échoué, il fut pris, condamné à mort, et exécuté à » son tour. »

A peine la tourmente révolutionnaire, au milieu de laquelle régnait souverainement Robespierre, fut-elle un peu apaisée, que de nouveau les salons s'entr'ouvrirent. L'aimable causerie française était alors, non-seulement goûtée, mais fort recherchée encore, et Mme de Bawr, qui avait heureusement traversé cette époque terrible, fut l'une des premières conviées dans le beau monde renaissant, comme elle le fut plus tard dans le salon de Mme de Mirbel.

Elle connaissait donc, bien mieux que par ouï-dire, les salons de Mme Suard, où *l'on s'ennuyait fort*

littérairement; et celui bien plus agréable à la jeunesse, de la riche Mme Broutin, veuve d'un ancien gouverneur de l'île Bourbon, — car la pédanterie en était exclue.

Cette dame était le type des vieilles personnes que leur position dans le monde a toujours fait traiter en enfants gâtés par ceux qui les entourent. Elle avait été belle, et elle avait beaucoup d'esprit; pour toute jeune femme qu'elle daignait prendre en affection, son chaperonnage était extrêmement profitable; mais malheur à celle qui la mécontentait!

Mme de Bawr avait beaucoup connu Mme de Pastoret, qui s'écoutait un peu trop parler; Mme d'Houdetot, quand elle n'était plus jeune et quand *elle se pleurait;* M. de Talleyrand, lorsqu'il était encore jeune au contraire...

Enfin elle faisait toujours sa partie dans ces charmants *Salons d'autrefois* qui n'existent plus et que les jeunes femmes surtout doivent regretter, car on y prenait de bonnes manières, un ton parfait, et, même, s'il plaisait d'écouter les conversations, presque toujours intéressantes, qui s'établissaient ordinairement devant la cheminée, on acquérait une foule de connaissances, qu'entre dix-huit et vingt-

cinq ans on a rarement le courage d'aller chercher dans les livres.

Plus tard, elle avait été admise, chez Mme Récamier, dans le petit salon bleu qui réunissait le duc Mathieu de Montmorency, M. Ballanche, des gentilshommes, des politiques, des écrivains, des artistes. Elle y avait vu, comme un dieu dans son sanctuaire, la grande figure de M. de Chateaubriand, auquel elle reprochait de s'écouter trop parler et de ne pas assez écouter les autres.

Elle était à l'académie le jour où Delille, avec sa petite voix criarde, lut le *Coin du feu*, au milieu d'un enthousiasme impossible à dépeindre. Elle avait aussi connu sa méchante femme, qui, dans ses moments de colère, jetait à la tête du malheureux poëte ses propres livres ; à cette occasion elle aimait à répéter l'observation pleine d'une malicieuse douceur qu'opposait Delille à ces brutalités :

« — Attendez donc, ma chère, que mon éditeur ait mis mes œuvres en plus petit format ; car vous vous fatiguerez moins alors pour les soulever. »

Elle avait vu le corps de ce même Delille, trop oublié aujourd'hui, exposé dans une des salles du collége de France, une couronne de lauriers sur la

tête, et toute la jeunesse des écoles venir enlever son cercueil et l'emporter à travers Paris en deuil.

Elle avait connu intimement Mme de Staël, dont la parole était tour à tour une élégie, une ode ou une histoire.

Enfin, tout ce monde, qui n'est plus, était le sien, et elle en parlait sans cesse.

« — Quand on est âgée, disait-elle, on se souvient avoir entendu faire, par les habiles, un grand nombre de prédictions que le temps a justifiées. Ainsi je me souviens qu'un jour, en parlant de la loi du jury que la Révolution venait d'établir en France, un de nos plus sages légistes d'alors, M. Bernardi, prononça devant moi les paroles suivantes :

« J'entrevois, dans la loi du jury, le danger le » plus imminent pour la société. Le devoir et la con- » science d'un magistrat l'obligent à sacrifier la vie » d'un grand coupable au salut de la société, de » même qu'un chirurgien trouve la force de faire » souffrir un blessé pour lui sauver la vie. Le but, » dans les deux cas, sert à donner du courage ; mais » comment croire que le premier bourgeois venu, » qui n'a jamais subi la triste nécessité de condam- » ner à mort son semblable et ne s'est jamais rendu

» compte des hautes considérations qui nous y con-
» traignent, étouffera sa pitié pour le criminel qu'il
» aura sous les yeux?... tous les jurés se borneront
» à envoyer aux bagnes les plus affreux scélérats, et
» dans quarante ans nous aurons en France plus de
» trente mille forçats libérés. »

Et Dieu sait si, à l'aide des *circonstances atténuantes*, cette malheureuse prédiction s'est réalisée.

« Je serais très-heureux que la peine de mort fût
» abolie, écrivait un homme d'un grand esprit;
» mais je demande seulement que ce soient mes-
» sieurs les assassins qui commencent. »

« Demande fort juste, il me semble, mais qui, pourtant, n'a point été écoutée par *messieurs les assassins.*

» — Une autre fois, disait encore Mme de Bawr, j'entendis prédire ceci à un médecin de talent, lequel regardait avec attention une lampe Carcel qui venait tout récemment d'être inventée :

« Dans vingt-cinq ans, tous ceux qui sauront en-
» lever la cataracte feront fortune, car cette lampe
» sera mortelle pour la vue. »

Et tout le monde ne sait que trop bien, en effet, qu'aujourd'hui le nombre des oculistes a non-seule-

ment quintuplé, mais que presque tous roulent carrosse.

Voici encore le souvenir d'une autre prophétie racontée par elle, qui me revient souvent en mémoire.

« Un soir, j'assistais avec Grétry à la première » représentation de la *Médée* de Chérubini, disait » Mme de Bawr, et tout le monde sait que Grétry » aimait peu ce qu'il appelait la musique *tapageuse*. » Pourtant, notez que la *Médée* était si pâle comme » orchestration, que, si on voulait la redonner au- » jourd'hui, il faudrait nécessairement plus que » doubler la partition. — Il écouta donc tout l'opéra » sans prononcer une parole. Mais, lorsque nous » sortîmes de la loge, il me prit par le bras et me dit » avec ce fin sourire dont l'âge n'avait point altéré » le charme :

» — Vous êtes jeune, ma chère enfant; eh bien, » vous verrez un jour battre la mesure à coups de » canon, rappelez-vous mes paroles.

» Et les saxophones ne m'en ont fait que trop bien » souvenir, hélas ! »

Pas une femme, autant que Mme de Bawr, n'a porté, dans sa longue vie, l'empreinte heureuse de

son caractère aimable et bon : aussi sa vieillesse fut-elle douce et honorée. La maladie même parut la respecter, car elle ne souffrit que trois jours avant de mourir ; mais, prévoyante même avec la mort, elle se tenait toujours prête ; elle avait tout disposé pour ses funérailles ; ainsi, on a trouvé préparé, dans un tiroir, l'argent destiné à son modeste convoi, et elle eût pu dire également ce que disait Mme de Sévigné à son lit de mort :

« — Je meurs sans dettes et sans argent comptant, mais avec de bonnes œuvres là-haut, je l'espère ; c'est tout ce que peut désirer une honnête femme. »

Mme de Bawr avait quatre-vingt-sept ans bien sonnés, ce qui est beau, mais ce qui, Dieu merci ! n'est pas rare. Ainsi Paris voit vivre encore en ce moment la veuve d'Arnault, jadis secrétaire perpétuel de l'académie ; elle a quatre-vingt-onze ans, lit et brode sans lunettes, et son esprit et son cœur sont aussi présents que si elle avait quarante ans.

Voici encore un autre exemple de longévité conemporaine.

Il y a peu d'années que nous avons vu s'éteindre à Paris Mme de Montgolfier, la veuve de l'inventeur des aérostats, à l'âge de cent onze ans. Mais je déclare,

en citant ces exemples, n'avoir aucune intention de me concilier le suffrage de M. Flourens, car ces *Salons* ne sont point destinés à entrer à l'académie.

Dans une vieillesse aussi avancée, Mme de Montgolfier conservait la vue, l'ouïe, l'exercice de ses jambes, et, ce qui est bien plus surprenant, une excellente mémoire. Peu de temps avant sa mort, elle écrivait encore à ses amis de charmants billets ; j'en ai lu quelques-uns ; l'écriture en était si soignée et le style si jeune, qu'on ne les eût jamais crus sortis d'une plume centenaire. Aussi espérait-on la conserver longtemps encore, quand, presque subitement, et d'une façon aussi bizarre que touchante, elle trompa ce doux espoir au regret de tous ceux qui l'aimaient.

Mme de Montgolfier, qui se levait de très-bonne heure, — et, chose curieuse que je constate ici, c'est que tous les gens qui sont devenus centenaires ont eu cette habitude, — allait chaque matin prendre l'air au Luxembourg dont elle était voisine.

Elle ne permettait point qu'on l'accompagnât dans cette promenade, et l'on sait que malheureusement beaucoup de vieillards sont enclins à cette petite vanité.

Un jour donc, comme elle se trouvait assise seule sur un banc, selon son ordinaire, elle remarqua avec terreur qu'un grand trouble se manifestait tout à coup dans ses idées ; tremblante, elle se leva aussitôt pour rentrer chez elle ; mais il lui fut impossible de se rappeler ni le nom de la rue qu'elle habitait, ni même le sien propre.

Effrayée de sa situation, elle aborde, le cœur palpitant, un passant dont l'aspect honorable lui inspire de la confiance, pour le prier de la ramener chez elle ; car elle se sentait si faible, qu'elle ne pourrait rentrer seule, lui dit-elle.

A la vue d'une femme bien vêtue et qui, par sa figure et ses cheveux blancs, annonçait un grand âge, le passant consentit, avec un respectueux empressement, à rendre le service qu'on implorait de lui, et demanda dans quelle rue il fallait la conduire.

— Ah ! voilà ! répondit la pauvre dame en poussant un gros soupir; c'est que j'ai le malheur d'avoir oublié, mais cela tout à l'heure seulement, où je loge et comment je me nomme ; ce qui n'est pas bien extraordinaire, puisque j'ai cent onze ans.

— Cent onze ans ! fit aussitôt l'inconnu, vous êtes donc madame de Montgolfier?...

— C'est cela !... c'est cela !... s'écria-t-elle en pleurant de joie.

Et, grâce à la Providence, qui permit que ce passant fût un habitant du quartier et eût souvent entendu parler d'elle, Mme de Montgolfier fut reconduite en son logis, où, le lendemain, elle s'éteignait aussi doucement que s'était éteinte sa mémoire.

Mais pardonnez-moi cette longue excursion loin du salon de Mme de Mirbel à la suite de la toute aimable Mme de Bawr, qui m'a entraînée avec elle dans le passé, où l'on rencontre de si curieuses choses, et retournons bien vite à la rue Saint-Dominique.

Enfin me voici dans le salon de Mme de Mirbel, et la première personne que j'y rencontre en entrant est Paul Delaroche, le grand artiste, qui, lui aussi, s'est enfui de ce triste monde pour en chercher là-haut un meilleur ; mais, puisqu'il nous donne si gracieusement la main, arrêtons-nous un moment pour causer, sinon avec lui, au moins de lui.

Bien des années plus tôt, dans une rue alors déserte et aussi complétement inconnue aux Parisiens que Tombouctou ou le Congo, — même plus

encore peut-être, car au moins ces pays figurent sur la carte, tandis qu'en 1824 la rue de la *Tour-des-Dames*, la *nouvelle Athènes*, comme l'appelaient alors les artistes qui y avaient élu domicile, était complètement ignorée, — de joyeuses fanfares mettaient en fuite les oiseaux, paisibles habitants de ces lieux où il y avait encore plus de bocages que de maisons.

Qui causait donc cette révolution dans le royaume de l'air ?

Le triomphe d'un modeste artiste salué d'une façon un peu trop bruyante par ses camarades. Cet artiste modeste, homme de bon caractère et déjà de talent, était Paul Delaroche, ou plutôt Hippolyte Delaroche, car Paul n'est qu'une abréviation de ce premier nom. Delaroche, à la suite d'un véritable succès au Salon, venait d'obtenir la médaille d'honneur et une commande importante de Mme la duchesse de Berry, protectrice éclairée des arts, toujours prête à donner la main à tout avenir dont elle devinait l'aurore.

Paul Delaroche avait exposé au Salon cinq tableaux : le *Songe d'Athalie, Jeanne Darc, saint Sébastien secouru par Irène, saint Vincent de Paul aux Enfants-*

Trouvés, Philippe Lippi; et Madame, non-seulement avait acheté pour elle le *saint Vincent de Paul*, mais encore elle avait obtenu du ministre trois commandes fort importantes pour le jeune artiste.

Voilà ce que ses camarades, c'est-à-dire ses amis, — car, je le répète, son aimable caractère et la droiture de son cœur avaient su lui gagner l'affection de tous, — venaient fêter, à grand renfort de trompettes, de cors de chasse, de violons, de guitares, de mirlitons même ; ce qui faisait un charivari propre à effrayer tous les habitants du quartier, si le quartier avait eu d'autres habitants que les artistes qui donnaient la sérénade, et les oiseaux.

Les camarades montèrent en foule très-bruyante au réduit du jeune médaillé, après avoir exécuté sous ses fenêtres l'aubade qui avait si fort effarouché les timides hôtes de ce lieu désert. Puis, on chanta et l'on but au triomphe et à la gloire de Delaroche ; enfin, on ne se quitta qu'après lui avoir prédit la ligne de Raphaël et le coloris de Rubens.

Cet artiste était le second fils d'un estimateur d'objets d'art au Mont-de-Piété ; son éducation scolaire fut peu suivie, car les appointements paternels, plus que modestes, suffisaient à peine à l'en-

tretien de la famille; mais, comme M. Delaroche père avait de sérieuses connaissances en sculpture et en peinture, il dirigea ses fils dans cet art et leur en inculqua de si bonne heure le goût et les connaissances premières, qu'ils arrivèrent facilement à s'y faire un nom.

Paul fut pris en affection par Gros, et cette affection le conduisit où nous l'avons vu arriver plus tard; car le grand artiste, qui en avait fait son élève favori, se préparait ainsi un successeur.

L'esprit de Paul Delaroche inclinait naturellement vers les sujets graves et dramatiques. Il peignit tour à tour la *Mort du duc de Guise*, *Charles Ier insulté par les Soldats*, le *Supplice de Jane Grey*, *Strafford allant au supplice*, *Marie-Antoinette sortant du Tribunal révolutionnaire;* ce qui fit faire, à un critique du temps, cette sotte plaisanterie que Delaroche était le peintre ordinaire de toutes les majestés décapitées. Cependant son caractère était gai dans l'occasion; ainsi je me rappelle lui avoir entendu raconter l'anecdote suivante.

Il faisait un portrait de famille, et il devait réunir sur la même toile le mari et la femme, personnes les meilleures, les plus honorables, mais en même

temps les plus graves, les plus guindées qu'on puisse imaginer.

« Je voudrais bien savoir si ces gens-là ont jamais ri ?... » s'était souvent demandé le peintre avec une vive curiosité.

L'occasion de la satisfaire s'offrit d'elle-même ; car, un jour, la femme de chambre de celle qu'il peignait se présenta à l'atelier de Paul Delaroche pour lui apporter la toilette de sa maîtresse ; le peintre l'avait demandée afin d'en habiller un mannequin, ce qui devait épargner de la fatigue et de l'ennui au modèle.

— Dites-moi, fit-il en glissant une petite pièce blanche dans la main de la soubrette, quand ils sont chez eux et seulement entre eux, vos maîtres conservent-ils toujours le ton froid et réservé qu'ils ont dans le monde ?

— Oh ! mon Dieu, non, monsieur, répondit-elle en montrant ses belles dents blanches dans un sourire ; au contraire, quand ils sont seuls, ils se donnent de petits noms d'amitié bien drôles, allez ! Ainsi, monsieur appelle madame *sa marmite*, et madame appelle monsieur *son poêlon*.

Vous comprenez la surprise du peintre ! Ces noms

de tendresse n'ayant jamais figuré dans aucun vocabulaire conjugal, il soupçonna une méprise, et sa curiosité, loin d'être satisfaite, n'en fut que plus surexcitée.

Enfin, à force d'aller aux renseignements, il finit par apprendre que la femme de chambre avait confondu *mon Apollon* avec *mon poêlon*, et *mon Armide* avec *ma marmite*.

Conteur aimable, Paul Delaroche savait aussi trouver au besoin une réponse mordante. Ainsi, un jour que Duval Lecamus lui reprochait d'avoir répété des propos que, lui Duval, avait tenus devant Delaroche sur quelqu'un de leur connaissance :

— Sois tranquille, mon cher, lui répondit-il vivement ; et tiens-toi pour assuré que je ne répète jamais tes paroles ; j'aime bien mieux les miennes.

Pourtant Paul Delaroche était au fond un homme doux et aimable, et, s'il riait volontiers, ce n'était jamais grossièrement. Il détesta toujours ce que l'on appelle les charges d'atelier. Ces trivialités et ces pasquinades répugnaient à ses goûts délicats et élevés ; aussi, ses camarades l'avaient-ils surnommé le *marquis de la Palette*, et, en effet, il avait les ma-

nières les plus distinguées et les plus aristocratiques.

Parmi ses amis les plus intimes et ses conseillers les plus consciencieux, il faut mettre au premier rang Horace Vernet. Encore un homme de bien que la mort nous dispute en ce moment! Leur liaison était déjà fort sérieuse quand elle se resserra encore par le mariage de Louise Vernet, fille de l'illustre auteur de la *Smala* et de tant d'autres chefs-d'œuvre, avec Paul Delaroche.

Il y avait pourtant une grande différence d'âge entre les deux époux; mais Louise Vernet était une femme supérieure qui joignait à une beauté de reine les dons les plus rares de l'esprit et une élégance extrême de sentiments et de manières. Aussi, son mari s'attacha-t-il à elle par une de ces affections profondes qui sont plus fortes que la mort même. Il la regardait comme le génie de son inspiration et comme la fée protectrice de sa gloire. Dans tous ses tableaux il reproduisait ses traits; quand elle mourut, il fut atteint au cœur, et, malgré sa tendresse extrême pour les deux enfants qu'elle lui laissait, il tomba dans un marasme qui devait le conduire rapidement au tombeau.

Aussi, quand il s'éteignit à son tour, j'entendis

dire à Eugène Guinot, qui, lui aussi, vient de nous quitter il y a quelques mois à peine :

« — Je ne suis pas capable de décider si le peintre de *Jane Grey* était un grand peintre ; mais ce que je sais, c'est qu'il était un grand cœur ; car, la maladie dont il est mort, c'est la perte de sa femme... »

Ce n'était que trop vrai, hélas !

Mais, puisque nous venons de rencontrer Eugène Guinot sur notre route — car lui aussi fréquentait le salon de Mme de Mirbel, quand il allait encore dans le monde, — arrêtons-nous un peu devant la figure aussi originale qu'aimable de ce visiteur intéressé du salon de la rue Saint-Dominique où il ne venait que pour y trouver des matériaux pour ses chroniques.

Eugène Guinot avait la plus belle et la meilleure de toutes les figures, que sa sauvagerie même n'a pas su assombrir, car on l'appelait avec vérité le « *misanthrope souriant*, » et Dieu sait pourtant s'il était misanthrope !

Non-seulement il fuyait les hommes en général, mais très-souvent la présence même de son domestique lui devenait insupportable. Ces jours-là donc, le pauvre François avait l'ordre de ne pas

adresser un seul mot à Guinot et de plus d'éviter ses regards. Le maître et le valet avaient signé à ce sujet une constitution ou contrat synallagmatique qui survécut à beaucoup de constitutions bien plus importantes.

Chaque matin, à huit heures, François se présentait devant la chambre de son maître ; quand il n'y avait rien d'écrit sur la porte il entrait, il pouvait demander *comment allait monsieur*, quels étaient ses ordres pour la journée, aller, venir, trotter, rôder, enfin en prendre à son aise.

Mais, les jours néfastes, la porte était couverte d'un écriteau contenant les instructions de François pour toute la journée, ainsi que le menu du déjeuner et du dîner ; car François, sorte de maître Jacques, était en même temps valet de chambre, cuisinier et jardinier ; comme avec la pancarte il trouvait les habits et les bottes que Guinot avait déposés en dehors, il savait que non-seulement il ne devait pas entrer, mais encore qu'il lui était formellement interdit de parler, et, de plus, ordonné de se cacher chaque fois que son maître sortirait de sa chambre, afin d'éviter sa présence.

C'est Eugène Guinot qui fut le créateur du *Courrier*

de Paris, genre d'articles devenu, sous divers noms, l'indispensable complément de tout journal, grand ou petit ; et, sous le pseudonyme de *Pierre Durand*, il eut une vogue tellement retentissante, qu'il n'osait plus se montrer dans aucun salon, tant sa présence y faisait sensation.

Ceux qui avaient besoin de publicité et ceux qui la craignaient, l'entouraient également. Guinot était l'historien des petits événements de Paris.

Il aimait passionnément les voyages, non pour étudier les hommes, mais pour les fuir, disait-il; et il arrivait toujours désenchanté des nouveaux pays qu'il venait de visiter, prétendant que chaque fois ses rêves et ses suppositions se trouvaient beaucoup au-dessus de la réalité. L'Espagne, entre autres, lui était antipathique.

— Je me suis gâté mon Espagne en y allant, répétait-il souvent, car je vous assure qu'il suffit d'y avoir été une fois pour qu'il ne vous prenne plus jamais la fantaisie d'y bâtir des châteaux...

Malgré sa misanthropie, Guinot n'a pas eu un ennemi. C'était le modèle des chroniqueurs aimables. Il n'attaquait jamais que des initiales, et il inventait les personnages qu'il mettait en scène, ce

qui n'empêche pas que des originaux maladroits se soient reconnus quelquefois dans des esquisses qui n'étaient pas des portraits.

Le seul être que Guinot aimât encore dans les derniers temps de sa vie, c'était son chien; et le beau *Phanor*, épagneul blanc aux taches orangées, méritait cette tendresse qu'il rendait à son maître. Ceux qui n'ont jamais eu de chien ne sauraient imaginer à quel point on s'attache à ces animaux bons, intelligents, dévoués, affectueux, et qui seraient parfaits s'ils n'étaient pas sujets à la rage; — mais qui peut se vanter d'être parfait sur cette terre?...

Mme de Staël disait — que Dieu avait refusé la parole aux chiens pour ne pas nuire aux hommes. — Mais c'était ce mutisme forcé qui plaisait surtout au bon Guinot.

— *Phanor* m'aime et ne me le dit pas. C'est un double avantage dont j'apprécie tout le mérite, répétait-il en souriant; car il souriait toujours, je l'ai déjà dit, et la mort seule est venue éteindre sur son visage cette expression bienveillante qui le faisait aimer.

Phanor lui a survécu, mais il est toujours triste. Les chiens ont, comme nous, non-seulement

des sentiments, mais aussi ils ont encore des passions et même des vices. Ainsi, dans ma vie, qui déjà est fort longue, c'est vrai! j'ai connu un chien mélomane, un chien avare et un chien guerrier.

Le premier appartenait à Mme la comtesse Regnault de Saint-Jean-d'Angely; c'était un beau griffon blanc coiffé de brun; il s'appelait *Tampon* et était amateur passionné de la musique. Aussi la comtesse, qui aimait beaucoup ce chien, et qui, à cette époque, était une fort grande dame pouvant se passer toutes ses fantaisies, emmenait-elle Tampon avec elle dans sa loge tous les soirs d'Opéra; et là, il fallait voir le chien, assis gravement sur une haute chaise placée exprès pour lui, non dans un coin, mais sur le devant de la loge, écouter la musique avec une attention si grande, que ni bonbons ni gimblettes ne pouvaient lui en faire perdre une note.

Ce n'était que dans les entr'actes qu'en chien bien appris il acceptait des rafraîchissements. Durant l'été, comme le château de sa maîtresse était situé dans les environs de Paris, maître *Tampon* partait régulièrement après le dîner, trois fois par semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi, c'est-

à-dire les jours d'Opéra, se présentait au contrôle, et, comme il était fort connu au théâtre, on le laissait entrer.

Il montait tout droit à la loge de sa maîtresse, dont on lui ouvrait la porte, et là il grimpait sur sa chaise, assistait à toute la représentation, puis, aussitôt après la fin, reprenait le chemin du château.

Le second chien, l'avare, dont je veux vous parler, était un petit terrier anglais noir et feu, à la mine rusée ; on l'appelait *Fly* et il appartenait au docteur Magendie. Sa seule et unique passion était l'argent, qu'il préférait à tout, si ce n'est à l'or. Ce n'était jamais du sucre ou un gâteau qu'il sollicitait de vous, c'était une pièce de monnaie. Si vous en mettiez plusieurs dans votre main, il n'hésitait jamais à choisir l'or, s'il y en avait, ensuite l'argent ; enfin, faute d'or et d'argent, il prenait le cuivre.

Puis, dès qu'il avait obtenu sa pièce, il allait gratter à la porte pour se la faire ouvrir, et il se sauvait comme un voleur jusque dans la chambre de sa maîtresse, sous le lit de laquelle il avait caché un vieux bas dans lequel il mettait son argent.

Tous les huit jours Mme Magendie allait à la campagne. Le moment du départ venu, *Fly* courait

chercher son vieux bas, le mettait dans la calèche, bien caché sous un coussin, se couchait dessus, et, aussitôt arrivé, le reprenait, s'élançait de la voiture et allait enterrer son trésor dans un endroit reculé du jardin. Puis, la semaine suivante, il recommençait le même commerce, volant préalablement à sa maîtresse soit un gant, soit un bas, soit un chausson pour s'en faire une tirelire.

Le troisième chien dont je veux vous parler encore, le guerrier, s'appelait *Sentinelle*; c'était un chien-loup, fort indépendant, car il n'appartenait qu'à lui-même ; on ne savait d'où il venait, et il s'était donné à un corps de garde perché sur l'un des remparts de Strasbourg.

Chaque jour, à onze heures précises, au moment de la garde montante, *Sentinelle* se mettait devant le peloton de soldats qui devait aller à ce corps de garde, défilait avec eux, marchait au pas, précédait le caporal vers l'endroit où celui-ci devait placer des factionnaires, et ne prenait un peu de repos que quand les armes étaient en faisceaux et les soldats sur le lit de camp.

Alors il se mettait en rond et dormait sur ses deux oreilles ; mais il se réveillait invariablement quel-

ques instants avant les rondes des officiers, qui se font chaque jour à la même heure. Aussitôt il aboyait pour réveiller les hommes, allait tirer par leur capote les plus paresseux, sortait du poste, se mettait à la droite du peloton et passait gravement la parade avec les autres; puis, le lendemain, il rentrait à la citadelle, pour aller reprendre le nouveau poste qui devait revenir au même endroit.

Si jamais on n'a su d'où venait *Sentinelle*, jamais non plus, malgré toutes les tendresses qui lui furent faites par les soldats, il ne s'est attaché à l'un d'eux pour le suivre et déserter son poste.

Quand un nouveau régiment arrivait à Strasbourg, le commandant lui recommandait ce brave chien, qui, du reste, savait si bien son service, que souvent on lui confiait de jeunes sergents, fort novices encore, qui n'avaient qu'à le suivre pour placer leurs hommes où ils devaient être, et que tout fût bien fait suivant l'ordonnance.

Lorsque le roi Charles X, dans le voyage qu'il fit presque triomphalement à travers les provinces de l'Est, l'année qui précéda sa chute, vint à Strasbourg, il s'amusa fort de l'histoire de *Sentinelle*, qu'il voulut voir.

Mais, comme le bon animal était un fort mauvais courtisan, et qu'il ne se serait pas dérangé, même pour le roi, le roi dirigea un jour sa promenade de son côté, et trouva si plaisant ce soldat amateur, qu'il lui accorda la demi-paye du soldat véritable, pour graisser un peu l'ordinaire des braves gens qui partageaient leur pitance avec lui.

Hélas! le Gouvernement de Juillet supprima cette dépense, ce qui n'empêcha pourtant pas le glorieux *Sentinelle* de mourir comme il avait vécu, très-gras et très-fidèle à son poste.

Voilà mes trois histoires canines, je vous les donne toutes pour véritables. Tirez-en la conclusion vous-même, quant à moi, je n'oserais pas m'en charger; seulement, faites-le très-vite, car voici déjà bien longtemps que nous sommes hors du salon de Mme de Mirbel, et il faut y rentrer.

Avec Eugène Guinot, et comme pour lui faire contraste, nous y trouverons un personnage grand, pâle, tout habillé de noir, à la figure si sombre, qu'un sourire y semblerait une faute d'orthographe; enfin ayant, comme le disaient peu charitablement ses amis, « l'air d'un croque-mort qui s'enterrerait lui-même. »

Malgré cet aspect sinistre, cet homme n'est point un misanthrope ; c'est, au contraire, un homme du monde, un observateur aussi profond que charmant et qui nous a fait passer les meilleurs moments, c'est Gavarni, enfin !...

— Pourquoi donc ne riez-vous jamais? lui demandai-je un jour.

— Parce que mon métier est de faire rire les autres, madame, et que rien n'est plus triste que ce métier-là, me répondit-il.

Gavarni s'appelle Chevalier, et c'est par suite d'une erreur seulement qu'il a adopté ce premier nom.

Il était alors employé aux douanes et habitait Gavarni; mais, sa place étant d'un revenu modique, il voulut augmenter son bien-être avec son crayon, et, pour y essayer, il offrit deux ou trois de ses dessins au *Charivari* d'alors.

Ces dessins, qu'il avait signés *de Gavarni*, comme on met *de Paris*, et qui étaient charmants, furent reçus aussitôt et donnés à graver sur bois à un brave homme intitulé Germain ; or, ce brave homme, qui prit le nom du lieu pour le nom de l'auteur, reproduisit *Gavarni* comme la signature de l'artiste, et,

ces dessins ayant eu un grand succès, ce nom resta.

Aussi, un jour qu'une petite dame assez mal élevée lui demandait fort impertinemment s'il était cousin de la cascade, l'artiste lui répondit très-plaisamment et avec une grande vérité:

— Oui, madame, issu de Germain...

Du reste, Gavarni est aussi fin d'esprit et de style que de crayon.

Une autre fois que l'on parlait devant lui d'un portefeuille perdu qui contenait cent mille francs, et que chacun disait, plus plaisamment que sincèrement, ce qu'il ferait s'il était assez heureux pour trouver ce riche portefeuille, notre artiste gardait seul un profond silence. Le docteur Aussandon, qui se trouvait là, lui frappe alors familièrement sur l'épaule en lui disant :

— Et vous, qui ne parlez pas, que feriez-vous du portefeuille, l'ami ?

— Moi? fit Gavarni en se grattant l'oreille, eh bien! je promettrais cinq cents francs de récompense à celui qui l'a perdu.

Vous comprenez quels éclats de rire homérique saluèrent cette réponse.

La composition d'un salon participe beaucoup des

idées du maître ou de la maîtresse du lieu: on attire involontairement à soi ce qui vous est sympathique, et Mme de Mirbel, femme d'esprit et de talent, aimait par-dessus tout le talent et l'esprit : aussi les artistes, les hommes qui avaient acquis une grande réputation ou la gloire, en quelque genre que ce fût, avaient-ils le premier rang chez elle. Ce fut là aussi que je rencontrai Legendre-Héral, homme excellent, d'un talent pur et vrai, sculpteur plein de naturel et de grâce, qui sera toujours l'honneur de l'école lyonnaise.

Un jour qu'on l'avait beaucoup loué, un envieux, — l'envie, ce serpent venimeux, suit la gloire comme l'ombre suit la lumière, — renchérit sur tous ces éloges et dit avec un mauvais sourire, que Legendre-Héral était si scrupuleux dans son culte pour la vérité, que, pour mieux imiter la nature, il la moulait.

Le mot fut répété, il arriva aux oreilles de l'artiste qui y répondit comme Sophocle à ses fils ingrats. Sa réponse fut un chef-d'œuvre, ou, pour parler plus exactement, deux chefs-d'œuvre : il fit le *Giotto*, dans des proportions réduites, et le modèle colossal de son *Prométhée*, qu'il n'exécuta pas en

marbre ou en bronze parce qu'il était difficile de trouver un emplacement pour une statue de cette hauteur.

Par contre, dans le salon de Mme de Mirbel, les hommes d'argent étaient peu prisés.

— Avec eux il n'y a rien à gagner, disait-elle, pas même leurs écus, qu'ils gardent pour eux. Je suis honteuse de mon siècle, qui adore avec tant de platitude moins encore que le veau d'or ; aujourd'hui pour dieu on reconnaît l'âne d'or, et je n'ai pas le moindre penchant pour les baudets.

Malgré ces paroles, deux nobles millionnaires, très-connus alors, étaient les bienvenus dans la maison. L'un était le comte Jules de Castellane, que tout le monde recherchait fort à cette époque, moins encore pour lui-même, quoiqu'il fût un homme aimable et plein d'esprit, que pour le théâtre de société qu'il avait élevé dans son hôtel; l'autre était, le marquis d'Aligre.

Le théâtre de l'hôtel Castellane était, il y a vingt-cinq ans à peu près, le point de mire de toutes les femmes du monde, dont l'unique ambition était d'y briller. On y jouait tout : l'opéra-comique, le vaudeville, la comédie, quelquefois même on se lançait

dans le grand opéra et dans le ballet ; et tout cela marchait ensemble.

En vérité, nous ne savons bien faire que ce qui n'est pas notre métier, et un vrai directeur d'un véritable théâtre ne s'en serait pas si bien tiré.

Il faut dire aussi que le noble millionnaire s'adjoignait une directrice remuante, agissante, j'allais dire intrigante ; ainsi ce furent successivement Mme d'Abrantès, Mme Gay, et d'autres encore. Car M. de Castellane n'étant point encore marié, son hôtel était une espèce de république où chacun se disputait le pouvoir. C'était à qui gouvernerait ; on ne savait auquel entendre, et les mains qui saisissaient les rênes de cet État agité ne les gardaient pas longtemps.

Le vulgaire élégant était convié aux représentations ; mais, comme les intimes seuls étaient admis aux répétitions, tout le monde voulait y être ; aussi acceptait-on avec empressement n'importe quel rôle, vous eût-on même fait tenir un bougeoir, pourvu que vous pussiez faire partie des élus ; et Mme de Girardin ou, pour mieux dire, le vicomte de Launay raconte fort spirituellement ceci à cette occasion :

« Depuis trois semaines un de nos amis avait complétement disparu de la société, ses parents ne le voyaient plus, et ne pouvaient dire ce qu'il devenait ; on ne le rencontrait ni à l'Opéra, ni dans le monde, ni au bois de Boulogne, ni chez lui surtout, car il semblait avoir complétement abandonné sa demeure. On allait jusqu'à l'accuser de projets extrêmes, de conspiration peut-être...

» Un jour, nous le rencontrons, il marchait vite, il avait l'avait l'air effaré ; nous l'accostons malgré cela en lui disant :

» — Que deviens-tu donc, mon cher?... Mais on ne te voit plus.

» — Je n'ai pas le temps de bavarder, on m'attend pour la répétition chez M. de Castellane, fit-il vivement ; et il disparut.

» — Quel rôle joue-t-il donc?... nous demandions-nous tous en cheminant, à notre tour. Le rôle de Henri IV peut-être ; il a le nez assez busqué pour cela. — On répétait alors une comédie de Mme Gay où figurait le Béarnais — et, ne connaissant pas le talent dramatique de notre ami, nous ne voyions que son nez pour nous servir de guide.

» Le jour de la première représentation arrive et nous nous y rendons avec empressement, bien décidés à y applaudir notre ami, quoi qu'il fasse. Mais le premier acte est terminé, Henri IV a paru, et ce n'est pas lui. Heureusement, il a été parlé d'un frère de l'héroïne qui ne doit se montrer qu'au second acte.

» — Ce sera lui, pensons-nous ; et nous attendions avec patience.

» Le second acte se joue, le frère vient ; c'est un jeune homme blond, rose, bien habillé, qui joue on ne peu mieux ; mais ce n'est pas notre ami.

» Le second acte finit, et point d'ami encore. Durant l'entr'acte, le canon gronde, c'est la bataille d'Ivry qui se livre. La toile se lève pour le troisième acte ; les ligueurs accourent en foule.

» — Notre ami est parmi eux, nous disons-nous en souriant ; mais les ligueurs défilent et point d'ami encore.

» Enfin la pièce se termine et l'inquiétude commence à nous galoper. Notre pauvre ami sera malade... il aura dû céder son rôle... mais tout à coup il nous apparaît rouge, ému, triomphant.

» — Eh bien ! nous cria-t-il du plus loin qu'il nous aperçut, voilà un grand succès, j'espère ! j'en suis encore tout étourdi.

» — Toi ! mais tu n'y étais pour rien ; nous ne t'avons pas vu.

» — Comment, pour rien ! interrompit-il d'un air furieux ; sans moi il n'y avait pas de pièce possible.

» — Que faisais-tu donc ?.. tu n'étais pas Henri IV... tu n'étais pas...

» — J'étais le canon ! mon cher, exclama-t-il avec orgueil, et j'ai eu assez de mal ; car c'est bien plus difficile qu'on ne le pense de faire le canon comme il faut.

Ceci rappelle la réponse que fit un brave homme d'Anglais qui, un jour, rencontrant le grand comédien Garrick, se permit de l'appeler « cher camarade » avec une tendre familiarité.

— Mais, je ne vous connais pas ! fit Garrick en joignant à ces paroles un air de dédaigneuse surprise.

— Eh ! pourtant nous avons joué bien des fois ensemble, répondit le quidam.

— Je ne m'en souviens pas ; quel rôle faisiez-vous donc ?

— Comment ! quel rôle ? mais je faisais le coq dans *Hamlet.* »

Car, semblable à cet excellent homme qui, pour avoir imité le chant du coq dans la coulisse, se disait camarade de Garrick, l'ami du vicomte de Launay se croyait sincèrement un des acteurs principaux du théâtre de M. de Castellane, grâce au canon. Il est vrai qu'il avait ainsi le droit d'assister aux répétitions, ce qui n'était point une médiocre gloire, comme je vous l'ai dit plus haut.

Pourtant ce n'était pas tout plaisir que ces répétitions. J'ai entendu raconter que souvent elles se prolongeaient outre mesure, et, comme il était défendu par les règlements du lieu de sortir avant qu'elles fussent finies, il en résultait souvent des bouderies et de l'humeur entre les assistants, fatigués les uns des autres.

Une fois, entre autres, il s'agissait, je crois, de la répétition d'une pièce en un acte de Mme d'Abrantès, et cette répétition dura cinq grandes heures ; heureusement qu'on se trouvait en disposition de rire de tout ce jour-là, aussi riait-on fort de la maladresse des acteurs, quand tout à coup Mme de Girardin, qui faisait partie de la troupe, s'écria qu'elle mourait de faim.

Hélas ! il n'y avait rien, dans tout l'hôtel, à mettre sous la dent à cette heure, car le maître de céans était tellement absorbé par le superflu de la vie, qu'il en oubliait le nécessaire.

Mais, comme heureusement Paris est une ville de ressources, il envoya dévaliser le pâtissier voisin, et j'ai ouï dire par un témoin de la chose que les comédiens amateurs rappelant la troupe ambulante du *Roman comique*, firent autant d'honneur aux gâteaux de M. de Castellane que la bande de Ragotin au souper de M. de la Bernardière.

Voyez un peu jusqu'où peut nous conduire l'imitation !

Mme A*** était encore une des femmes trônant en reine et à l'hôtel de Castellane et chez Mme de Mirbel, dont elle se disait l'amie et qu'elle déchirait à belles dents, car il y avait entre elles rivalité, non de talent, mais de gloire, et Mme A*** redoutait tout ce qui brillait. Elle n'eût voulu pour lumière au monde que ses pâles rayons, pauvres rayons si complétement éteints aujourd'hui, que peu de gens savent même qu'ils ont jeté quelque éclat. Il fallait donc toujours et partout qu'elle tînt le dé de la conversation.

Elle cherchait à former sa fille pour la remplacer

un jour, et elle comptait lui laisser son sceptre dans es salons ; malheureusement pour ses projets, celle-ci, modeste et timide, faisait le plus parfait contraste avec sa mère.

— Mais parlez donc ! lui disait-elle toujours quand elles venaient de rendre ou de recevoir ensemble quelque visite, et que la jeune femme, étourdie par le feu roulant de la conversation de sa mère, n'avait point ouvert la bouche.

— Je n'avais rien à dire, et pouvais-je mieux faire que de vous écouter ? répliquait celle-ci d'un air câlin.

— Sans doute, ma très-chère ; m'écouter est une bonne chose, mais pourtant, ni pour vous ni pour moi, vous ne devez passer pour une sotte ! s'écriait Mme A*** en souriant du compliment aimable que lui avait fait la jeune femme.

— Une femme d'esprit a toujours quelque chose à raconter pour attirer l'attention sur elle : ainsi un omnibus a accroché sa voiture ; elle a été arrêtée par un superbe enterrement, dont elle décrit la pompe ; on lui a volé un beau châle ; elle a assisté la veille à une querelle à l'Opéra ou aux Italiens ; enfin l'on invente, l'on captive l'intérêt, l'on amuse ; en

un mot, on n'a pas l'air d'une bûche, et je vous prie de songer à ces conseils, sans cela je ne vous emmènerai plus jamais dans le monde avec moi.

Le lendemain de l'une de ces observations *sérieuses*, Mme A*** qui se trouvait en humeur visiteuse, demanda à sa fille si elle voulait l'accompagner dans sa tournée ; exigeant toutefois que celle-ci promît de mettre les conseils de la veille à profit. La jeune femme s'engagea à vaincre sa timidité, et l'on se mit gaiement en route.

La voiture s'arrêta d'abord devant un magnifique hôtel ; et, comme on fit demander si la baronne de G*** était visible, la porte cochère s'ouvrit à grand fracas.

— Nous avons du malheur, pensa la jeune femme ; la personne qui m'intimide le plus de Paris est chez elle ; le soleil est pourtant bien beau aujourd'hui !

Puis, poussant un profond soupir, elle suit sa mère avec le courage du martyr.

La baronne était une femme fort expansive, très-bruyante, très-remuante, adorant les gens en leur présence, les déchirant en leur absence, mordante, méchante et redoutée ; car elle joignait à beaucoup

d'esprit une grande fortune, c'est-à-dire qu'elle régnait sur des empressés et des flatteurs.

— Qu'avez-vous donc, ma belle Louise ? s'écria-t-elle en s'élançant d'un air de tendre intérêt vers Mme A*** et sa fille, qu'on venait de lui annoncer ; comme vous êtes pâle ! êtes-vous malade ?

La mère jeta sur sa fille un regard foudroyant, qui voulait dire : « Parleras-tu, malheureuse !... » et la pauvre jeune femme, se rappelant alors toutes les histoires que celle-ci lui avait conseillé d'inventer à l'occasion :

— Non, madame, dit-elle, mais j'ai eu bien peur tout à l'heure, car nous avons failli verser.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la baronne, et comment donc cela, je vous prie ?

— Un omnibus a accroché notre voiture comme nous passions sur le pont des Arts.

— Sur le pont des Arts ! exclama en souriant la baronne.

— Le pont Louis XV, interrompit vivement Mme A*** avec une présence d'esprit admirable.

Et aussitôt elle improvisa une scène superbe de terreur, scène toute palpitante d'intérêt.

On la consola, on la plaignit, et la conversation,

lancée ainsi, continua de plus belle jusqu'au moment du départ.

La visite achevée, Mme A*** félicita Louise, non qu'elle fût parfaitement contente d'elle encore ; mais il faut bien encourager les talents naissants pour les aider à se développer.

— Seulement, ajouta-t-elle, faites attention à vos paroles avant de les prononcer ; car, enfin, dire que notre voiture a été accrochée, c'était bien ; mais citer le pont des Arts comme endroit de l'accident était mal, puisqu'on ne passe pas en voiture sur ce pont-là ; enfin, je vous le répète, réfléchissez avant que de parler, et tout ira bien.

Louise promit, et la mère et la fille entrèrent fort gaiement dans une autre maison, où l'on tenait encore, ce jour-là, cour plénière.

— Mon Dieu, que vous avez un beau châle, madame ! dit à Louise la maîtresse de la maison de la façon du monde la plus courtoise.

La jeune femme pensait qu'il n'y avait rien à répondre sur une chose semblable ; mais sa mère, qui se trouvait auprès d'elle, lui lança un léger coup de pied dont elle ne comprit que trop la signification. Aussi, cherchant dans sa mémoire :

— J'en avais un bien plus beau encore, dit-elle ; mais je l'ai perdu hier dans une promenade que je fis...

— Grand Dieu ! c'est un malheur affreux ! s'écria la maîtresse de la maison d'un air rempli d'intérêt ; et, comme je suis trop de vos amies pour ne pas vous aider à le réparer, continua-t-elle, je vais tout à l'heure écrire au préfet de police, avec lequel mon mari est fort intime, pour qu'il mette ses limiers en campagne, de façon à vous faire retrouver au plus tôt cet objet précieux.

— Oh ! ce n'est pas la peine, madame, fit la pauvre Louise avec embarras.

— Comment, ce n'est pas la peine ! s'écria de plus belle la visitée ; mais je vous trouve bien insouciante, un châle de ce prix-là !...

— Ma fille veut dire, madame, qu'elle a déjà fait toutes les démarches possibles à cet effet, interrompit vivement la mère, qui accourait encore au secours de sa maladroite enfant ; vous ne sauriez croire le mal que nous nous sommes donné, son mari, elle et moi, et tout cela en vain.

On parla d'autres choses, puis on se sépara.

— Décidément, Louise, dit avec découragement

Mme A*** à sa fille, quand elles furent dans la voiture, vous faites bien mieux de vous taire, car vous êtes beaucoup trop maladroite pour parler. Aller dire que cela vous est indifférent d'avoir perdu un châle de trois ou quatre mille francs !

— Mais, maman, puisqu'elle allait écrire au préfet de police ! fit la pauvre Louise toute contrite.

Mme A*** haussa les épaules.

— Petite sotte, qui croit bonnement qu'elle aurait écrit ! dit-elle ; c'était une phrase de politesse, rien de plus ; d'ailleurs, elle ne connaît peut-être pas plus le préfet de police que ma pantoufle. Mais cela faisait bien de le dire...

— Je ne savais pas... balbutia la jeune femme toute surprise.

— Ma fille, quand on vit dans le monde, il faut tout savoir, reprit vivement Mme A***. Aussi, dorénavant, je vous le permets, taisez-vous.

Et, comme sa fille se le tint pour dit, Mme A*** qui d'abord parla pour deux, finit bientôt par parler pour quatre, ce qui lui á donné dans le monde une de ces réputations de bavardage qui finissent toujours par faire tort.

Elle s'était fort liée avec la famille de Semonville,

dont le chef était alors, non-seulement en grande faveur, mais encore, on peut le dire, à l'apogée de la fortune. Pourtant le grand référendaire ne se relâchait pas de son activité.

— Ce n'est pas tout, disait-il, de monter haut, il faut y rester ; et il n'est pas facile, quand les révolutions tournent si vite la roue, de demeurer toujours au sommet.

M. de Semonville avait donc l'habitude de combiner toutes ses démarches et de calculer toutes ses actions. Aussi, un jour qu'il était pris par son catarrhe et qu'il toussait beaucoup, M. de Talleyrand se pencha vers son voisin à la Chambre des pairs et lui dit à demi voix :

— Je voudrais bien savoir quel intérêt Semonville peut avoir à être si fort enrhumé ?

Donc M. de Semonville aimait Mme A*** et la recevait avec plaisir, malgré les observations de chacun.

— Je sais bien qu'elle parle comme une pie dénichée, disait-il en riant ; mais, dans toutes ses paroles, on en trouve quelquefois qui *peuvent servir à l'occasion.*

Et cette raison suffisait pour qu'elle eût ses en-

trées chez le grand référendaire de la Chambre des pairs, ce dont elle n'était pas médiocrement vaine.

Mais s'il est dans le monde des mouches bourdonnantes, dont l'approche est insupportable, il est heureusement aussi des êtres qu'on ne peut y avoir connus sans les regretter, surtout si la mort les enlève dans tout l'éclat de leur talent et à la fleur de leur âge. Tel était Bellini, qui joignait à la rare modestie du vrai génie toutes les qualités aimables qui charment et fixent les cœurs. La nature l'avait doué du caractère le plus sympathique et le plus heureux ; acceptant de la vie toutes ses peines, content de toutes ses joies, rien ne parvint à gâter son excellente nature. Il était coquet sans être fat, malin sans être méchant, gai sans être insouciant, susceptible d'un vif sentiment d'émulation sans jamais éprouver l'envie ; aussi ne croyait-il pas aux envieux, sentiment aimable qui l'a empêché de souffrir des méchantes intrigues ourdies contre lui, car il lui eût été impossible de les soupçonner et peut-être même d'y croire, si un de ces amis maladroits, qui se tiennent toujours prêts à vous lancer à la tête le pavé de l'ours, ne les lui eût fait connaître.

Content, heureux même de ses succès, il applau-

dissait aussi franchement aux succès des autres ; — succès qui, disait-il en se frottant les mains, entretenaient son talent par l'émulation qu'ils excitaient en lui.

Le fait est qu'il se croyait loin d'avoir atteint encore à l'apogée de son talent ; et sans doute il avait raison, car il est facile de s'apercevoir, en interrogeant la date de ses ouvrages, que chaque jour il s'occupait davantage du soin de varier ses mélodies et de perfectionner son instrumentation.

Sa mort a donc non-seulement privé ses amis d'un homme bon, spirituel et aimable, mais encore le monde entier de chefs-d'œuvre.

Bellini avait beaucoup d'esprit naturel et recherchait l'instruction en tous genres. Profondément religieux, il disait que la première de toutes les sciences est d'écouter Dieu et de savoir lui parler et lui répondre ; et cependant, malgré la profondeur de son esprit, un je ne sais quoi de naïf et de juvénile donnait à sa conversation un tour bizarre et tout à fait particulier.

Il avait tout à la fois en lui la paresse et l'agitation des Italiens, et le *dolce far niente* lui semblait la plus douce chose du monde.

— Vous avez en France un singulier proverbe qui peint bien l'ambition de la nation : « Heureux comme un roi ! » nous disait-il ; mais je ne trouve pas les rois heureux du tout ! S'ils sont comme les corps célestes, s'ils jettent un grand éclat, comme eux aussi ils n'ont point un instant de repos, et, sans le repos, où est le bonheur?

Ses idées comme ses paroles étaient fort libérales. L'empereur de Russie était sa bête noire, et, pour rien au monde, il ne voulut aller à Saint-Pétersbourg; les offres les plus brillantes lui furent pourtant faites à ce sujet au nom même de Nicolas.

— Les despotes, disait-il, ne peuvent être ni bien conseillés ni bien servis, et je me méfie d'eux plus encore que du diable ; messire Satanas, on le connaît, tandis qu'eux, on ne sait jamais quel tour ils cachent dans leur gibecière...

En revanche, il aimait beaucoup la France, il y venait souvent et y restait longtemps.

Bellini avait des traits réguliers ; mais cette régularité ne nuisait en rien à l'expression de son visage. Sa taille était des plus élégantes ; en un mot, son physique l'eût fait remarquer partout, même s'il

n'avait pas porté la couronne glorieuse des *Puritains*, de la *Somnambule* et de la *Norma.*

Lorsque ce charmant maestro composa son premier ouvrage, Rossini, quoique encore dans toute la force de l'âge et à l'apogée de la gloire et du talent, se retira de la lutte et déclara renoncer à son art, sans que l'on pût en deviner le motif; aussi le succès de Bellini, qui s'offrait alors pour son successeur, fut-il salué avec un enthousiasme immense, auquel, nous devons le dire à la gloire de Rossini, le grand maestro se joignit cordialement.

Tous les théâtres de l'Italie se disputèrent les ouvrages du jeune compositeur; il se vit recherché, fêté par la haute société de toutes les villes qu'il traversa; on raconte même qu'à Milan les dames de l'aristocratie lui brodèrent un immense tapis de pied dont elles lui firent hommage.

La musique de la *Norma* avait porté l'enthousiasme au comble pour lui, quand il se décida enfin à venir à Paris, dont le suffrage confirme seul les grandes renommées. Et l'accueil qu'il y reçut le toucha si profondément, qu'il ne s'en éloignait plus qu'avec peine, y revenait au plus vite, et déclarait qu'il voulait y passer sa vie; quand, hélas! cette vie encore

si courte, mais déjà si glorieuse, fut brisée tout à coup par une chute de cheval.

Hélas! le malheureux n'avait alors que trente-trois ans, et l'avenir s'ouvrait si beau devant lui!...

Un homme qui faisait avec Bellini un contraste vivant et qui, pourtant, était non-seulement comme lui un des habitués du salon de Mme de Mirbel, mais encore un de ses plus fervents admirateurs, c'était Philippe Dupin, un des trois Dupin, pour parler comme l'épitaphe inscrite sur le tombeau de leur mère : « *Ci-gît la mère des trois Dupin*, » épitaphe au-dessous de laquelle un de ces rieurs qui introduisent la plaisanterie jusqu'au cimetière, avait écrit cette phrase beaucoup plus simple : « *Ci-gît la mère Dupin.* »

Philippe Dupin était encore dans tout l'éclat de son talent, talent solide et brillant tout à la fois, en un mot, beaucoup plus remarquable que celui de son frère aîné. C'était l'avocat à la mode, et, cette fois, la mode avait raison, car il était difficile de plaider avec plus de logique et d'esprit à la fois.

La nature l'avait comblé de ses dons intellectuels, mais hélas ! elle s'était arrêtée là. Car autant Bellini était beau, autant l'illustre avocat était laid. Ses yeux

noirs étaient petits et renfoncés, ses cheveux étaient crépus, sa bouche était grande, son nez était gros, et tout cela, vous le comprenez, composait un ensemble qui n'était pas charmant à première vue. Mais, si Philippe Dupin parlait, si un sujet sympathique venait impressionner vivement sa brillante imagination et qu'il cherchât à faire passer cette impression dans l'âme de ses auditeurs, il devenait tout à coup un autre homme.

Sa figure s'illuminait, ses petits yeux semblaient grands, sa bouche éloquente paraissait trop petite pour laisser tomber à flots les diamants et les perles qui s'en échappaient. Enfin, personne ne pouvait rester impassible sous cette parole, sous ce geste, sous ce regard.

S'il y avait une injustice à dévoiler, une mauvaise action à flétrir, son éloquence devenait alors irrésistible, et cette lutte en dehors du Palais semblait le passionner plus vivement encore que ses luttes du barreau.

Son esprit, ainsi que celui de son frère était fin et inépuisable en saillies. Un jour, entr'autres, à la Chambre, — il était alors député, — pendant le discours d'un de ses collègues, ennuyeux de pro-

fession qui abusait de la patience de la Chambre, notre illustre avocat sifflotait entre ses dents, en battant la mesure sur son pupitre avec son coupe-papier d'ivoire, quand son voisin lui mit la main sur l'épaule en souriant, et lui répéta ces paroles célèbres :

— Frappe, mais écoute.

— J'aime encore mieux ne pas frapper!... répondit Philippe Dupin.

Et, posant son couteau sur la table, il prit un livre.

Une autre fois, — c'était à l'audience, — comme il venait de parler avec tout l'entraînement de sa brillante éloquence contre un certain architecte, jouissant au moral d'une très-mauvaise réputation et portant une barbe rousse au physique, lequel l'écoutait avec une figure patibulaire, un de ses amis le lui fit remarquer.

— Regardez le pauvre X***, avec sa face pâle, sa barbe rousse et sa maigreur ; ne dirait-on pas une tête du Christ à la Passion faite par un mauvais rapin?

— Un Christ!... interrompit l'avocat d'un ton de voix indigné ; y pensez-vous? mon cher... il a l'air

d'un de ses voisins, et de son mauvais voisin de gauche encore !

Il respectait l'aristocratie, tout en riant des prétentions mal fondées de quelques-uns de ses membres, et je me souviens d'une petite fable qu'il improvisa un soir, à propos d'un gage, je crois, et cela dans le salon de Mme de Mirbel, où se trouvait ce soir-là une grande et très-blasonnée compagnie :

Un léopard fort noble et d'une humeur hautaine
Vantait de sa maison les titres anciens.
Pour moi, dit le renard, je me mets plus en peine
De savoir où je vais que savoir d'où je viens.

On ne tarirait pas si l'on voulait rappeler les bons mots de Philippe, qui, je l'atteste, avait l'esprit aussi vif et aussi mordant, mais moins brusque et moins brutal que celui de son frère, dont le *Charivari* a immortalisé les souliers ferrés et les épigrammes bourrues ; aussi j'aime mieux vous parler de sa bonté qui fut moins connue, ce qui se comprend, car on publie ses bons mots et l'on cache ses bonnes actions.

Un homme riche vint un jour prier Philippe Dupin de plaider pour lui dans un procès dont le succès,

qui était infaillible, ruinait complétement une pauvre famille.

— Êtes-vous bien décidé à faire ce procès? demanda Philippe.

— Oui, certes! s'écria le richard; je veux qu'on me rende ce qui me revient de droit, et je l'aurai, morbleu!...

— C'est bien, répliqua l'avocat, je consens à plaider pour vous; mais vous me donnerez dix mille francs pour honoraires.

— Dix mille francs!... peste!... s'écria derechef le plaideur stupéfait et consterné.

— C'est à prendre ou à laisser, reprit Philippe Dupin d'un ton sec; d'ailleurs, le succès n'est pas si assuré que vous pouvez le croire, et je ne suis pas fort désireux de me charger de cette affaire.

L'homme aux écus se recueillit un instant.

— Dix mille francs... soit!... dit-il enfin avec un gros soupir; je vous les apporterai demain, monsieur.

Et il se retira.

Le lendemain, en effet, l'argent exigé fut apporté, et le procès fut plaidé par Philippe, c'est-à-dire gagné d'une façon complète.

Et, dans la soirée du même jour, quand la pauvre

famille ruinée déplorait l'arrêt funeste qui la dépouillait complétement, elle reçut un paquet de billets de banque avec une lettre d'envoi ainsi conçue :

« Acceptez ces dix mille francs.

» C'est tout ce que j'ai pu vous sauver du désastre, et cette somme vous est légitimement acquise; car c'est pour vous que je plaidais en me faisant votre adversaire. Je vous savais de bonne foi, je vous voyais malheureux, et j'ai pensé que le seul moyen de vous servir était de me mettre contre vous. J'aurais voulu mieux faire ; mais à l'impossible nul n'est tenu...

» P. DUPIN. »

Philippe Dupin était non-seulement un puits de science, mais c'était encore une chronique vivante ; il connaissait des anecdotes sur tout le monde et les racontait avec beaucoup de finesse et de gaieté. On l'avait surnommé *Philippana ;* et il riait tout le premier de ce sobriquet trés-mérité.

Il nous racontait une fois, entre autres choses, que se trouvant un soir chez M. Bellart, alors procureur général, il arriva, grâce à la maladresse d'un domestique, que toutes les personnes réu-

nies dans le salon éprouvèrent nn mouvement de terreur impossible à décrire.

C'était peu de temps après l'exécution du maréchal Ney, contre lequel M. Bellart avait porté la parole, et tout le monde était encore sous l'impression de cette douloureuse affaire.

Beaucoup d'invités étaient arrivés déjà quand un jeune homme se présente.

— Votre nom, monsieur? lui demande le domestique.

— M. Maréchal aîné, répond le jeune homme.

— M. le maréchal Ney! crie d'une voix de stentor le laquais, qui avait mal compris, en ouvrant la porte pour laisser passer l'annoncé.

Vous comprenez sans peine l'effet produit par ce sinistre *quiproquo*. Pendant quelques instants le salon fut dans une confusion inexprimable, et toute la soirée s'en ressentit; aussi fut-elle naturellement, courte et froide.

Au milieu de la brillante existence qu'il s'était créée par tant de travaux et de succès, Philippe Dupin avait un grand mérite, que du reste personne ne lui a contesté : c'était de montrer une modestie parfaite qui ne s'est démentie dans aucune

occasion, et une disposition bienveillante et sympathique pour ceux qui étaient ses rivaux ou ses émules ; enfin un empressement marqué à encourager, à soutenir, à diriger ses plus jeunes confrères dans les débuts toujours si difficiles de leur carrière.

Il était encore le protecteur et l'ami des habitants du Nivernais ; et il s'était fait la loi, durant les vacances, de ne s'occuper que de leurs intérêts.

— Je ressemble à Sancho Pança dans l'île de Barataria, moins la graisse, disait-il en riant ; car je rends des arrêts dignes de Salomon ; et ce qu'il y a de plus beau encore, c'est qu'ils sont suivis ; il est vrai que j'ajoute toujours comme sanction finale de mon jugement :

— « Si tu ne fais pas ce que je te dis, je plaiderai contre toi, et tu perdras ton procès !... »

— Et on n'aime pas plus perdre un procès au village qu'à la ville.

Il avait présenté chez Mme de Mirbel un sculpteur napolitain fort à la mode alors et parent, je crois, de Lablache. Ce sculpteur se nommait Angelini, et était venu en France apporter au roi Louis-Philippe un buste remarquable de la duchesse d'Aumale, fille du prince de Salerne, frère de Ferdinand.

C'était un fort bel homme que ce Tito Angelini, de plus un homme de grand talent, élève de Canova, et qui justifiait les prédictions de son maître, car il a fait des statues qui sont encore à Naples, à côté des chefs-d'œuvre antiques retrouvés dans les fouilles, et qui sont dignes de figurer dans cette glorieuse collection. Je peux citer, entre autres, un groupe représentant Mentor arrachant Télémaque à Eucharis,— vraie merveille que j'ai eu le bonheur d'admirer ; — et, comme rien n'est plus admirable que l'alliance d'un grand génie et d'un grand cœur, en même temps que je vous parle des œuvres de l'artiste napolitain, je veux vous dire de lui une anecdote qui peindra l'homme tout entier.

Angelini était le fils d'un illustre artiste, son premier maître, et pour lequel il avait la double tendresse du fils pour son père, de l'élève pour son directeur. Soumis, dévoué, rien ne lui coûtait pour prouver son amour. Mais avec cette vive tendresse qu'il portait à son père, Angelini trouvait encore de l'affection pour son frère, comme lui artiste de talent et d'avenir.

Hélas ! ce frère bien-aimé fut atteint d'une maladie terrible, et, malgré tous les soins d'Angelini, il mou-

rut entre ses bras peu de jours après en avoir été atteint.

Devant les souffrances de ce cher malade, Angelini avait pensé à la douleur qu'éprouverait son père s'il les connaissait ; et, quand son frère fut mort, il songea au désespoir immense, sans mesure, de ce bon père en présence de cette tombe prématurément ouverte, et il résolut de lui cacher la mort de son frère comme il lui avait caché sa maladie.

Pour cela, il imagina une ruse pieuse, qui nécessitait une présence d'esprit extraordinaire pour l'improviser au milieu des larmes, et une force d'âme bien grande pour la soutenir toujours.

A cette époque, les sociétés secrètes commençant déjà à remuer sourdement Naples, le roi Ferdinand avait fait enlever quelques-uns de leurs membres pour les embarquer et les éloigner du royaume. Alors Angelini raconta à son père que son malheureux frère, compromis par des amis imprudents, avait dû fuir subitement pour éviter de partager leur sort.

— Partir sans m'embrasser, c'est mal ! disait tristement le vieillard.

— Mais, s'il vous eût embrassé, mon père, il n'au-

rait pas eu le courage de partir, répondit le pauvre Angelini, le cœur gonflé de sanglots; d'ailleurs, il n'a pas eu le temps, puis il vous écrira.

En effet, peu de jours après, une lettre qui imitait si parfaitement l'écriture du cher défunt, que son père lui-même s'y trompa, arriva au vieil artiste. Elle était timbrée de Rome, où le fugitif disait avoir trouvé un refuge. Le style en était tendre, presque gai, et l'heureux père la montra tout triomphant à Angelini en l'engageant à la lire à haute voix afin qu'il l'entendît encore une fois.

Hélas ! Angelini ne la connaissait que trop, cette lettre, car c'était lui qui l'avait écrite et adressée à un ami habitant Rome, afin qu'elle fût renvoyée à son père avec le timbre de la cité sainte. Et cette pieuse comédie se joua durant toute la vie du vieillard, qui conserva son illusion jusqu'à sa mort.

Ses amis, ses serviteurs, avaient reçu le mot d'ordre ; aucune indiscrétion ne fut commise; aussi, le vieillard mourut-il en bénissant ses deux enfants et en priant Dieu de leur accorder de longs et d'heureux jours.

Ce ne fut donc qu'en retrouvant son second fils

dans un monde meilleur qu'il apprit qu'il l'avait perdu.

Un homme bien connu, trop connu peut-être dans Paris, à l'époque où le salon de Mme de Mirbel brillait dans toute sa gloire, et qui y tenait un des premiers rangs, comme ami, comme conseil et comme conteur, était le docteur Koreff, dont M. de Talleyrand disait :

« Koreff sait tout, même un peu de médecine. »

Effectivement il connaissait tout, parlait sur toute chose, et il eût été charmant s'il n'avait pas fait de médecine, car il usait et abusait si étrangement des drogues, que tous les pharmaciens de Paris ont dû porter son deuil quand il est mort. Cependant il ne croyait pas à son art, mais il n'en riait que d'augure à augure ; et, comme c'était un homme d'esprit et de science, que sa brillante conversation faisait rechercher dans le meilleur monde, il avait la plus belle clientèle de Paris et battait monnaie avec les infirmités de notre pauvre espèce.

Je me rappelle pourtant qu'un soir, en tout petit comité, et qu'il était sans doute en veine de franchise, Philippe Dupin, qui professait l'opinion de Molière sur les médecins, s'amusait à raconter com-

ment Corvisart fut un jour très-embarrassé par Napoléon Ier, quand celui-ci lui demanda à brûle-pourpoint s'il serait vraiment bien malheureux pour la race humaine qu'il n'eût jamais existé de médecins.

— Votre Majesté me pose là une question à laquelle un membre de la docte Faculté peut difficilement répondre, répliqua en souriant le docteur.

Mais, comme l'Empereur insistait vivement pour qu'il s'expliquât :

— Eh bien! sire, dit enfin Corvisart, je pense que les médecins ont tué plus d'hommes qu'ils n'en ont sauvé.

— Pardieu! je suis de son avis! s'écria Koreff; car la médecine n'a été introduite à Rome que six cents ans après la fondation de cette ville, et en France que longtemps après le commencement de la troisième race. Or, on ne mourait pas plus alors qu'aujourd'hui, peut-être moins... Mais chut! fit-il en se levant et mettant un doigt sur ses lèvres, ne me trahissez pas, car vous priveriez les gens riches d'un si grand bonheur!... celui d'être trompés.

Et il nous quitta en riant lui-même de son accès de franchise.

Mon Dieu! tout est chance et hasard dans le

monde, et mille fois plus encore à Paris qu'ailleurs : c'était donc la chance seule qui faisait le succès de Koreff.

« Combien faut-il de sots pour faire un public ? » disait je ne sais qui, avec raison, car rien n'est plus stupide souvent que ce jugement de l'opinion, cette reine du monde à laquelle il faut, hélas! se soumettre sans appel ; et Koreff avait raison de la traiter selon son mérite. Quand on pense combien de grands artistes ont dû souffrir de ses méprises !

Ainsi, par exemple, le *Freyschutz* de Weber échoua à l'Odéon lors de sa première apparition, et ce fut par un ordre souverain que la *Vestale* sortit des cartons de l'Opéra où les rats rongeaient déjà la partition ; voici comment cet heureux ordre arriva :

Un soir que l'impératrice Joséphine donnait un concert dans ses appartements, la bonne étoile du pére de la *Vestale* voulut que Napoléon entrât au moment où Derevis le père, ami du jeune compositeur Spontoni, chantait un des airs de cette œuvre rejetée.

L'Empereur, charmé, demande aussitôt quel est

l'auteur de cette musique ; on le lui nomme, et Derivis saisit cette occasion pour dire quelques mots sur le triste sort de cette œuvre oubliée. L'Empereur s'en étonne et envoie sur-le-champ l'ordre au directeur de l'Opéra de mettre, dès le lendemain, à l'étude la *Vestale :* ce qui fut fait, et vous connaissez le succès de cette pièce.

M. de Châteaubriand se plaignait beaucoup, quand il daignait parler, de ce revirement étrange dans l'opinion des masses, et il prétendait lui attribuer la taciturnité peu commune de son caractère.

« On ne sait jamais si, en parlant, on plaira ou si on déplaira, disait-il ; aussi vaut-il infiniment mieux s'entretenir avec soi qu'avec les autres. »

Quand il était dans un cercle, si la conversation ne se portait point sur un sujet qui frappât son imagination, ou même seulement s'il se trouvait en présence d'un personnage qui ne lui fût pas agréable, M. de Chateaubriand, fidèle à sa maxime, gardait le plus profond silence : c'est pourquoi, parmi tant de gens avides de le connaître, beaucoup ont pu se rencontrer souvent avec lui sans jamais entendre le son de sa voix, ce qui le faisait croire hau-

tain et dédaigneux, tandis qu'il n'était qu'ennuyé.

Et pourtant personne ne parlait mieux que lui quand il voulait s'en donner la peine, et je me rappelle avoir entendu raconter ceci à un témoin.

Lors de la Restauration, quand on fit à Saint-Denis la translation des restes vénérés du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, comme on louait devant M. de Châteaubriand le discours qu'avait prononcé l'abbé de Boulogne sur le roi martyr et la reine douloureuse :

— Ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela qu'il aurait dû dire ! s'écria-t-il.

Et, se mettant à la place de l'abbé de Boulogne, lui prêtant ses idées, et s'animant peu à peu jusqu'à la chaleur de l'enthousiasme, il improvisa la plus belle oraison funèbre que puisse inspirer au génie l'exaltation du sentiment royaliste et religieux.

M. de Châteaubriand, dans sa jeunesse, avait, à ce qu'on dit, la plus charmante tête qu'on pût voir ; et, — regardez un peu jusqu'où peut aller la faiblesse humaine, même chez un homme supérieur,—malgré tout son esprit, son grand talent, je puis bien dire son génie, l'auteur de *René* ne put se résigner à vieillir.

La perte de sa beauté lui semblait un malheur; une ride, un cheveu blanc de plus, étaient pour lui une douleur vive et réelle, et la mélancolie habituelle de son caractère, lorsqu'il était encore à la fleur de l'âge, devint une tristesse incurable au déclin de sa vie. Pourtant la vieillesse ne lui apporta d'abord aucune infirmité, aucune souffrance sérieuse. Il n'était plus jeune, voilà tout; et il en était si malheureux, que rien ici-bas n'excitait son intérêt, partant ne lui apportait aucune joie.

La tête penchée, l'œil abattu, il restait immobile et silencieux au milieu de ses amis et de ses admirateurs, sans prendre plus de part à ce qui se disait autour de lui qu'il n'en prenait, dans les derniers jours de sa vie, aux plus grands événements de ce monde.

Aussi ai-je entendu dire jadis, au sujet de l'amitié si profonde qui unissait le grand homme à Mme Récamier, que leur commune douleur de vieillir les liait ainsi l'un à l'autre, car « ces deux vieux débris se consolaient entre eux, » sans doute en pleurant leur beauté passée.

Mme de Beljïoso, qui était peu charitable, en riait toute la première, soit en conversation, soit

dans ses lettres ; et je veux vous citer à ce sujet ce qu'elle écrivait à une de ses amies, après avoir fait une visite à Mme Récamier :

« Je passai un instant à l'Abbaye-aux-Bois, sûre que j'étais d'y retrouver tout au même état que la veille ; les mêmes habitués causant sur les mêmes choses, du même ton, du même air, de la même voix, avec la même expression, enfin en tout semblables à ce qu'ils sont tous les jours.

» Je le vois encore, ce salon si calme et si velouté ; enfoncée dans une grande bergère, au coin de la cheminée, vêtue avec l'élégance la plus exquise, et tout enveloppée de mousseline et de dentelles, Mme Récamier produit, dans la pénombre de son salon, comme un nuage blanc et léger duquel sortent la plus douce voix, l'accent le plus pur et le parfum le plus suave. Vis-à-vis d'elle, à l'autre coin de la cheminée, se prélasse M. de Châteaubriand, la véritable idole de ce temple dont Mme Récamier n'a voulu être que la grande prêtresse. M. de Châteaubriand m'intimide singulièrement, d'autant plus que je le sens peu bienveillant à mon égard.

» Vous connaissez, ma chère amie, mon impuissance en fait de compliments. Il ne m'arrive jamais

de m'écrier: « Oh! que c'est beau! que c'est admirable! » Et si l'émotion me fait oublier que ces exclamations forment à elles seules ces compliments, d'autant plus flatteurs qu'ils semblent spontanés, enfin si j'ai résolu de dire à un auteur que son œuvre m'a fait plaisir, je le lui dirai simplement, froidement, et comme si je parlais de l'ouvrage d'un autre : la vérité n'est-elle pas un peu glacée quand elle sort toute trempée de son puits?...

» Lorsqu'une personne me supplie d'épargner sa modestie, je l'épargne avec empressement, et M. de Châteaubriand, n'étant pas accoutumé à de pareils égards et à des ménagements semblables, m'en veut sans doute de ma discrétion; de plus, il a contre moi un autre grief: jamais, au grand jamais, je n'ai témoigné le désir d'assister aux fameuses lectures des *Mémoires d'outre-tombe*, dont le retentissement aboutit à un contrat de rente viagère.

» Un jour Mme Récamier a poussé la gracieuseté jusqu'à m'interroger adroitement sur le cas que je faisais des lectures à haute voix. C'était une perche tendue par la maîtresse du logis dans le marécage où je m'enfonçais de plus en plus, ou plutôt une

porte qu'elle m'ouvrait pour sortir du sombre cachot où les rayons des bienveillances de M. de Châteaubriand ne viendraient jamais m'illuminer; mais moi, qui ne vis là que du feu, et, en perspective, une séance d'une heure ou deux à la suite de laquelle il me faudrait apporter mon contingent de compliments, je me suis hatée de répondre, en bégayant un peu pourtant, que *cela m'ennuyait à périr.*

» J'entends encore le soupir plaintif que poussa Mme Récamier, et je vois l'expression moitié souriante et moitié désolée de sa figure, qui semblait dire en me regardant :

« — J'ai fait tout ce que j'ai pu ; mais il n'y a pas
» moyen de dégrossir cette nature insensible et in-
» différente. »

» Mais ce que je vous raconte là est de l'histoire ancienne... Donc, depuis plusieurs années, je traînais ainsi mon existence dans la disgrâce, très-supportable d'ailleurs, de M. de Châteaubriand, lorsqu'un beau jour, en entrant dans le salon de Mme Récamier et en me tournant vers le grand homme pour lui faire, comme de coutume, une simple révérence qui n'obtenait jamais en retour qu'une légère incli-

nation de tête.... quand, en croirai-je mes yeux? le front du dieu s'éclaircit, tout a souri sur son visage, et c'est bien à moi, disgraciée, que s'adresse ce sourire bienveillant ainsi que ce petit geste me conviant à m'asseoir auprès de lui !

» Qu'était-il arrivé ? Qu'avais-je fait ? Qu'avait-on dit sur moi ou pour moi ?

» Il y a de par le monde bien des problèmes qui n'ont point été résolus, celui-là est du nombre ; mais ce qu'il y a de positif, c'est qu'à partir de ce jour M. de Châteaubriand m'a entourée d'une prédilection d'autant plus flatteuse qu'elle s'est faite plus longtemps attendre. On dit que les coquettes boudent un jour pour donner plus de prix à leur bonne humeur du lendemain, est-ce bien vrai? Pour moi, j'ignore cette pratique ; mais, à en juger d'après mon expérience avec M. de Châteaubriand, les coquettes auraient raison.

» Je vous ai déjà parlé de l'étonnement que me causait jadis, à moi nouvelle débarquée d'*outremonts*, les manières cérémonieuses que Mme Récamier et M. de Châteaubriand gardaient perpétuellement vis-à-vis l'un de l'autre. . . . .

. . . .

» Ce que je trouve étonnant, ce n'est pas que deux amis prennent ensemble chaque jour une tasse de thé depuis dix ans; car je me sens capable d'en faire autant; mais, au bout de quinze jours, je prendrais mon thé sans m'en apercevoir et m'en occuper.

» Il n'en est pas de même des deux illustres amis : à les voir, on dirait qu'ils prennent le thé ensemble pour la première fois de leur vie, et qu'ils ont besoin de se mettre à l'unisson pour cet acte important : déguster une tasse de cette fade boisson chinoise.

» — Voulez-vous du thé, monsieur de Chateaubriand? dit Mme Récamier de la même façon depuis dix ans.

» A quoi *René* répond depuis dix ans aussi invariablement :

» — Après vous, madame.

» — Y ajouterai-je quelques gouttes de lait?

» — Quelques gouttes seulement.

» — Vous en offrirai-je une seconde tasse?

» — Je ne permettrai pas que vous preniez cette peine.

» Et ainsi de suite pendant une demi-heure, sans rien changer au programme.

» Assise à l'ombre d'un guéridon, j'observe et j'admire tristement ce couple, tout en enviant cette heureuse disposition, qui appartient bien plus aux Français d'autrefois qu'à ceux de cette époque, de ne jamais dépouiller aucune chose de la parole de convention et d'étiquette que la société lui a donnée. Car, grâce à cet usage, les actes les plus insignifiants et les plus puérils, les choses les plus triviales et les plus vulgaires, acquièrent et conservent quelque peu de ce charme qui s'attache à la nouveauté.

» Tandis que moi au contraire, et les personnes qui me ressemblent, nous prenons brutalement la chose à deux mains, nous la tournons et la retournons en tous sens, nous la brisons quelquefois, comme les enfants brisent leurs jouets pour voir ce qu'ils contiennent, nous analysons chaque sentiment pour connaître au juste sa vivacité.

» Hélas ! la vérité gagne tant à être couverte, que c'est plus qu'une folie d'arracher les ornements et les fleurs dont on s'est plu à la parer pour vous...

» Mettez-moi, une heure par jour, pendant un mois, devant une table à thé, en compagnie de qui vous voudrez. Le premier jour, je ferai et je dirai comme Mme Récamier ; le second, j'offrirai du thé à

mon compagnon sur un geste et sans mot dire ; à la fin de la semaine, nous prendrions chacun notre thé, servis par un domestique et sans nous préoccuper l'un de l'autre, et à la fin du mois nous pourrions bien, de distraction en distraction, de négligence en négligence, d'insouciance en insouciance, oublier de nous réunir et même de prendre du thé...

» Bienheureuse est donc Mme Récamier, qui ne dédaigne rien de ce qui peut ajouter un charme à la vie ! et qu'il y a de philosophie et de sagesse dans ce minutieux respect des formes, qui écarte jusqu'à la pensée de l'habitude et en ôte ainsi la fatigue, tandis qu'au contraire le sans-façon est un sot imprudent qui n'entraîne que l'ennui et la lassitude à sa suite ! »

Mme de Girardin, Delphine Gay, dont je viens de rappeler plus haut les spirituelles pages, était aussi une des grandes amies de Mme de Mirbel ; elle brillait alors dans toute sa gloire, et les *Courriers de Paris*, qu'elle écrivait sous le nom du vicomte de Launay, avaient un grand retentissement.

Seulement, comme il y a toujours eu de méchantes gens dans tous les temps, certains médisants prétendaient que ce fameux vicomte dont Mme de Girar-

din récoltait la gloire n'était pas celle-ci, mais bien Mme Odonel, sa sœur.

Le fait est que, ces *Courriers de Paris* étant morts avec cette dernière, les méchants pouvaient bien avoir un peu raison quand ils disaient que la mort de Mme Odonel avait fait perdre l'esprit au vicomte de Launay.

Cependant la belle Delphine et les sots seuls pouvaient le nier, avec infiniment d'esprit !

— Je le crois bien, disait-on encore, elle a celui de tout le monde.

Il est vrai que les hommes d'esprit se pressaient autour d'elle ; mais, comme il faut être juste, on doit reconnaître que c'était sa vive intelligence qui les attirait et que ses saillies étaient très-souvent non-seulement pleines de finesse mais encore d'une grande profondeur.

Un jour elle se faisait enseigner son chemin pour une longue course qu'elle avait à faire, Mme de Mirbel qui le lui expliquait, lui demanda si elle savait où était l'École de médecine.

— La faculté de médecine ? s'écria-t-elle, bien certainement, oui, je le sais ! Elle est située sur le passage de ce monde à l'autre.

C'était elle qui disait encore quand elle entendait annoncer Mme Véry dans un salon où elle se trouvait :

— C'est extraordinaire comme ce nom me donne faim !

Puis, comme on lui racontait que M. Guizot avait l'aimable attention de lire tous les ouvrages nouveaux pour en dire les extraits à Mme la princesse de Liéven :

— Ah ! je comprends, fit-elle, il ne lui en sert que les ailes.

Mais, comme je ne tarirais pas sur ce chapitre et que je crains de vous fatiguer, je m'arrrête.

Je rencontrais aussi chez Mme de Mirbel la duchesse de M..., qui avait porté le même uniforme que moi, sous Mme Campan, à la Maison impériale d'Écouen, et sous diverses surintendantes, à celle de Saint-Denis. Aussi nous nous retrouvions toujours avec un plaisir extrême, car nos causeries nous rappelaient tout le *charme du matin de notre vie;* et tout devient charmant vu de loin, même les ennuis de l'enfance. Comme nous riions alors de ce qui nous avait fait pleurer dans notre jeune âge ! Mais parmi nos souvenirs il y en avait aussi qui étaient remplis d'un certain intérêt.

Ainsi, nous nous rappelions que quand nous étions toutes les deux élèves de la Maison royale de Saint-Denis, le maréchal Macdonald, cet illustre Français d'origine écossaise, qui était alors grand chanchelier de la Légion d'honneur et protecteur très-affectueux et très-attentif de la maison, eut le bonheur insigne de recevoir chez lui à déjeuner, sans doute à titre de compatriote, sir Walter Scott, alors dans toute sa gloire (on était en 1820).

Le maréchal, enchanté de cette bonne fortune qu'il voulait faire partager *à ses enfants,* — c'est ainsi qu'il appelait les élèves de la maison royale, — engagea notre chère surintendante, Mme la baronne de Bourgoing, non-seulement à assister à ce déjeuner, mais encore à y amener quatre élèves avec elle, et je partageai avec la future duchesse l'honneur de faire partie de cette députation.

Vous devez vous imaginer combien nos jeunes cervelles galopèrent ! Sir Walter Scott devait être jeune, il devait être beau, il devait être aimable ; enfin aucun de ses héros de romans ne pouvait l'égaler selon nous.

Ce fut dans ces illusions que nous arrivâmes à l'hôtel de la Légion d'honneur.

Nous trouvâmes le maréchal avec un monsieur à cheveux mi-partie blancs, mi-partie roux, ce qui faisait ressembler sa tête à une feuille de papier sur laquelle on aurait renversé de la poudre d'or ; à l'air rogue, au nez en l'air, à la bouche édentée, qui nous regarda d'un air maussade, nous salua à peine, et se leva clopin clopant pour gagner la salle à manger.

C'était sir Walter Scott en personne.

Il avait un accès de goutte, il parlait très-mal le français, nous n'entendions l'anglais ni les uns ni les autres. Aussi le déjeuner fut-il des plus tristes malgré l'empressement digne d'un sort meilleur, avec lequel nous brûlions de l'encens sous le nez du dieu de la fête pour plaire au maréchal.

Mais le dieu nous écoutait à peine ; il mangea beaucoup, but davantage, se leva à la dernière bouchée, prétexta n'importe quoi pour nous quitter, et nous laissa plongées dans la stupéfaction la plus profonde.

Aussi jamais je n'ai pu placer sur le portrait que mon souvenir me retrace de l'illustre romancier les éloges qui lui ont été prodigués depuis sa mort, et la réputation qui lui a été faite d'être un conteur aimable, facile, en un mot, charmant.

Ou la renommée a singulièrement surfait son mérite sur ce point, ou il fallait que nous l'eussions bien ennuyé pour qu'il se fût transformé ainsi ! Pourtant nous n'avions pas cherché à le *faire travailler de son état*, pour me servir d'une expression de M. Alexandre Dumas fils, puisqu'au contraire nous avions passé tout notre temps à lui casser le nez à coups d'encensoir.

Il est vrai que c'était en français, et que le baronnet n'aimait ni le français ni la France...

Quant à l'expression de M. Alexandre Dumas fils, *travailler de son état*, je veux vous en expliquer l'origine pour vous prouver qu'elle n'était point hors de propos ici; mais, tout au contraire, fort bien appropriée à la chose.

Dernièrement, à ce qui m'a été raconté, ce jeune auteur, cher au demi-monde, fut invité à dîner chez une des grandes dames de ce royaume, dame très-lettrée, très-riche, et dont la maison facile est très-fréquentée.

La table était luxueusement servie, et de nombreux convives se pressaient autour du banquet, paraissant réunis bien moins encore pour manger que pour connaître le père du *Père prodigue*, en ce moment-là fort en vogue.

Aussi à peine le potage fut-il achevé, que la maîtresse de la maison, se retournant vers l'auteur dramatique à la mode, se prit maladroitement à lui dire, en accompagnant ses paroles d'un sourire des plus aimables :

— Eh bien, monsieur Dumas, n'avez-vous donc rien à nous raconter ?..

Un sourire, mais celui-là fort narquois, qui glissa sur les lèvres du jeune auteur, répondit au sien.

— Pardonnez-moi, madame, fit-il en s'inclinant; mais, si vous désirez que chacun de nous *travaille de son état,* je connais trop la politesse pour vouloir commencer.

Et, s'inclinant de nouveau et fort respectueusement devant un colonel d'artillerie placé à la droite de la dame du logis :

— A tout seigneur tout honneur, fit-il : quand monsieur aura tiré le canon, je ferai avec grand plaisir ce que vous me demandez, madame.

Vous comprenez de quel côté furent les rieurs. Seulement les convives se virent fort attrapés, car M. Dumas fit comme sir Walter Scott, il dîna très-bien et, sans mot dire, puis il s'éclipsa aussitôt après que le repas fut achevé.

La duchesse de M***, ma contemporaine de classe, dont je viens de vous parler, était dans une magnifique position. Fille d'un haut dignitaire du premier Empire, et demeurée sans aucune fortune par la mort de son père, elle eut le bonheur d'être mariée à l'homme le plus simple, le plus aimable et le meilleur qui fût au monde. Ce fut la reconnaissance qui amena cette union; car le duc, qui avait été protégé lors de la Terreur par le dignitaire impérial, alors républicain fort influent, ayant été à même de reconnaître et d'apprécier les qualités de la pauvre fille qui se disposait à entrer dans une maison comme institutrice, lui offrit son nom, sa fortune et sa main. Elle fut toujours digne de ce choix, et sut rendre heureux celui qui l'avait faite heureuse.

Il est vrai qu'il eût fallu être un monstre pour ne pas se montrer bonne et aimable avec ce mari excellent.

Simple, doux, bienveillant et bienfaisant, le duc ne changeait jamais de domestiques. Quelques-uns de ses gens, qui avaient vieilli dans sa maison, se trouvaient donc de son âge.

Or, comme ils ne portaient pas de livrée et que le costume de leur maître était fort simple, on le prit

souvent lui-même pour l'un de ses gens, et cette méprise fut commise de la façon la plus plaisante par une jeune femme de chambre attachée à la baronne de Gir..., qui, pour la première fois, avait été conviée à passer l'automne au château.

Cette fille, qui n'avait pas encore vu le duc, le rencontra en traversant le vestibule, au moment où l'on sonnait le déjeuner des domestiques, et, s'avançant vivement vers lui :

— Allons, mon bonhomme, lui dit-elle en montrant ses dents blanches dans un gai sourire, donnez-moi le bras pour me conduire à l'office, où nous allons déjeuner. J'ai peur de me perdre dans cette grande halle de château !...

Le duc, de l'air le plus sérieux du monde, offrit le bras à la soubrette ; puis, l'ayant conduite à l'office, où les autres domestiques se trouvaient réunis :

— Voilà où vous déjeunerez, lui dit-il ; mais je ne puis le faire avec vous ; car j'ai déjà mangé là-haut.

Et il s'éloigna en laissant toute la domesticité dans la stupeur, surtout l'étourdie qui avait commis cette monstrueuse bévue.

Croyez-vous qu'on trouverait beaucoup d'aristocrates du coffre-fort qui prissent la chose avec ce sang-froid ? Il est vrai que le duc était d'assez grande race pour être simple et modeste comme la véritable grandeur.

Le baron Gérard, qui avait donné jadis des leçons de dessin à Mme de Mirbel quand elle était jeune fille, avait gardé une profonde affection pour elle et venait la visiter quelquefois, trop rarement, au dire des habitués de ce salon, car ce célèbre artiste était un charmant causeur. Il aimait surtout, comme tous les hommes arrivés à une grande renommée, à parler des débuts de sa carrière, et il racontait à ce sujet de piquantes anecdotes.

Un jour, comme il était encore élève de l'école de Rome, le fils d'un riche marchand, à la veille de se marier, mais voulant faire les choses au meilleur marché possible, vint lui commander, pour orner sa maison nouvelle, un tableau représentant l'*Hymen*.

C'était, comme vous le voyez, tout à fait un tableau de circonstance.

Gérard, qui avait fort peu de commandes, et qui, comme tous les jeunes gens, était très-pressé d'ar-

gent, se met à l'œuvre avec tant d'ardeur, que, la veille du mariage, le tableau se trouva prêt.

Tout triomphant, l'artiste porte sa toile à l'époux, s'attendant à des compliments qu'il croyait mérités, et jugez sa déconvenue quand le jeune homme, après quelques instants de silence et un froncement de sourcil fort significatif, lui adressa ces paroles :

— Mon cher Gérard, il y a de jolies choses dans votre tableau, j'en conviens ; mais la figure de l'*Hymen* est trop triste. Je vous prie d'égayer sa physionomie, vous m'obligerez fort. Seulement, je vais vous remettre le prix du tableau, et vous l'achèverez à votre aise.

La fin du discours consola Gérard du commencement. Il empocha l'argent et remporta son tableau. Puis n'étant plus aussi pressé, et se trouvant en outre atteint d'une fièvre qui le força à garder plusieurs mois le lit, il laissa écouler quelque temps avant de porter l'*Hymen* à celui qui le lui avait commandé.

Cependant, un beau jour, son tableau sous le bras, il retourna chez le jeune homme. Et, comme la première fois, celui-ci examina durant quelques instants

cette œuvre avec une grande attention et en gardant un profond silence.

— Vous avez donné trop de portée à mon observation, mon cher Gérard, dit-il enfin. Cet *Hymen* a une figure d'une gaieté exagérée... d'un enjouement excessif... Ce n'est pas ça, que diable ! ce n'est pas ça du tout !... Soyez de bon compte...

— Eh bien, je le serai, monsieur, interrompit en riant l'artiste : je n'ai pas donné un seul coup de pinceau à mon tableau ; je vous le rapporte tel qu'il était la première fois que je vous l'ai présenté, espérant que le temps l'embellirait assez pour qu'il pût vous plaire... Seulement je ne me suis pas assez pressé ; j'aurais dû revenir quelques semaines plus tôt.

Le jeune homme ne put pas conserver son sérieux en écoutant l'artiste, et accepta l'*Hymen* tel qu'il était.

Mais Gérard, en racontant cette histoire, oublia de dire à son auditoire quelle avait été l'opinion de la jeune mariée sur la figure de l'*Hymen*. Qui sait ? peut-être avait-elle de meilleures raisons encore pour le trouver trop souriant et trop gai. Tous deux avaient eu sans doute le tort de céder à la

même illusion. Le mariage, ce n'est pas le bonheur sans mélange : ce bonheur n'existe pas sur la terre; c'est le devoir à deux, il ne détruit pas la souffrance, mais il aide à la supporter.

Gérard avait dans la figure quelque chose de triste et de caustique qui éloignait la sympathie. Parti de fort bas, forcé pendant longtemps de trouver dans un travail opiniâtre son pain de chaque jour, les sombres préoccupations de sa jeunesse avaient laissé un douloureux reflet sur son âge mûr. Marié très-jeune, il s'était trouvé dans une de ces gênes voisines de la pauvreté qui désenchantent la vie, et il parlait souvent du temps où il manquait du nécessaire. Mais ce dont il ne parlait jamais, et qui pourtant avait laissé une trace profonde dans son cœur (car c'était plus qu'un souvenir, c'était un remords), c'est de la faiblesse qu'il avait eue, étant élève de David, et à l'époque des plus tristes scènes de la Révolution, de se laisser comprendre au nombre des jurés du tribunal révolutionnaire. Ce souvenir néfaste empoisonnait sa vie.

Il était peu bienveillant pour les peintres ses rivaux, et ce fut lui qui fit cette méchante critique sur la *Didon* de Guérin.

« — Les personnages qui figurent dans ce tableau simulent si bien la porcelaine, qu'il semble, que si l'un d'eux remuait seulement un de ses bras, il casserait tout ce qui l'entoure... »

Avec ce caractère, Gérard put avoir des admirateurs, mais il eut peu d'amis.

Tant que Mme de Mirbel vécut, les portes de son salon restèrent ouvertes, et toutes les personnes qui y ont été admises ont conservé d'elle le plus aimable souvenir; elle savait plaire par son esprit, charmer par sa gaieté et intéresser par son instruction variée et sa raison solide.

— Il ne faut pas se croire artiste parce que l'on sait barbouiller du papier, disait-elle; mais il faut encore étudier souvent, lire beaucoup et réfléchir toujours; car l'art est un maître jaloux auquel on doit se donner tout entier si l'on veut se faire un nom.

LE SALON

DE MADAME CAMPAN

LE SALON

DE MADAME CAMPAN

Mme Campan est une des femmes les plus célèbres du commencement de ce siècle; mais le hasard fut le plus grand de ses mérites, car il la fit naître à propos. Ancienne femme de chambre de Marie Antoinette, Mme Campan ne quitta pas la France après la mort et la passion de sa maîtresse : elle y vécut pauvrement de son travail et humblement cachée dans une triste mansarde, tant que dura la tourmente révolutionnaire; puis, quand vinrent des jours plus tranquilles, elle se montra à la cour du

Directoire, et aidée des conseils de Barras, qui, sous ses vices, conservait encore quelques instincts de gentilhomme, elle fonda une maison d'éducation dans la rue des Ursulines, à Saint-Germain-en-Laye. Chose importante alors; car, depuis le commencement de la Révolution, tous les pensionnats étaient fermés et tous les cours suspendus.

Appuyée par le dictateur du jour, Mme Campan vit bientôt sa maison se remplir de toutes les filles des courtisans du nouveau pouvoir. Mme de Beauharnais elle-même y mit sa fille Hortense et sa petite-nièce, la jeune Stéphanie.

Chacun connaît la haute fortune où monta Mlle de Beauharnais; mais l'incident qui fut la première cause de l'élévation de cette dernière est assez curieux pour devoir être raconté.

Au moment du sacre, l'impératrice Joséphine, bonne toujours, même dans les moments où l'orgueil aurait pu étouffer le cœur, demanda qu'on fît venir de Saint-Germain la petite Stéphanie, afin qu'elle pût assister à une cérémonie si glorieuse pour sa famille.

Simplement vêtue de ses habits de pensionnaire, la nièce de la nouvelle impératrice débarque donc

aux Tuileries, le matin du sacre, d'après les ordres qui avaient été envoyés à Mme Campan.

Jeune, étourdie, ne connaissant rien aux grandeurs de ce monde, la petite Stéphanie, tout en sautillant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, arrive enfin à la salle du trône, déjà remplie de gens chamarrés et dorés sur toutes les coutures.

Comme cette foule se tenait debout et que la jeune fille se croyait chez elle, puisqu'elle était chez *sa tante,* notre étourdie, avisant une rangée de fauteuils vides, s'élance toute joyeuse et se campe fièrement dans celui qui lui semble le meilleur.

— Levez-vous vite, mademoiselle !... s'écrie, tout tremblant, un chambellan éploré : ce fauteuil est celui de l'impératrice.

Stéphanie se lève et s'assied plus loin.

— Mais, mademoiselle, ce siége est destiné à la princesse Caroline! s'écrie encore sur le même ton le chambellan consterné.

Et ainsi de fauteuil en fauteuil jusqu'au moment où Stéphanie, colère et humiliée, voyant que les princesses seules ont le droit de s'asseoir, quitte la place et se sauve en pleurant dans un cabinet attenant à l'appartement de l'Empereur.

Peu d'instants après, Napoléon sort de chez lui, et, voyant une jeune fille qui sanglote, la figure cachée dans ses mains, il s'approche d'elle avec inquiétude et surprise.

— Que faites-vous là? lui demanda-t-il brusquement.

En l'entendant, la petite pensionnaire lève la tête, le regarde et lui raconte, le cœur bien gros, ce qui vient de lui arriver.

L'Empereur, qui reconnaît alors la jeune nièce de Joséphine, se prend à sourire en écoutant ce récit.

— Allons, séchez vos larmes et venez avec moi pour que j'arrange la chose, dit-il avec bonhomie quand elle eut achevé.

Puis, passant le petit bras de la désolée sous le sien, il rentra avec elle dans la salle même où elle venait de recevoir l'affront qui l'avait si fort humiliée.

— Saluez Stéphanie, mesdames, elle est princesse!... dit Napoléon en amenant la gentille pensionnaire devant l'impératrice et lui faisant donner un fauteuil à côté de celle-ci.

La jeunesse devine.

Naturellement la nouvelle princesse ne rentra pas à Saint-Germain, et, peu de temps après, elle épousa le grand-duc de Bade.

Mais revenons aux sujets importants de ce récit : à Mme Campan et à sa fortune.

Après la bataille d'Austerlitz, un décret impérial, daté du champ de bataille même, institua un établissement pour servir d'asile aux filles des guerriers morts au champ d'honneur. Deux choses restaient à choisir : c'était le lieu où serait établi cet asile et la personne qui serait chargée de le diriger.

Napoléon adopta, à Écouen, l'antique demeure des Montmorency et des Condé pour remplir le premier point, et l'impératrice Joséphine, à la prière de la reine Hortense, désigna Mme Campan pour tenir le second. L'Empereur y consentit.

Alors, aidée des conseils du comte de Lacépède, élève et ami de Buffon, et, en ce moment, grand chancelier de la Légion d'honneur, Mme Campan dressa le règlement de la nouvelle institution.

Napoléon voulut l'étudier lui-même. Il y était dit, entre autres choses : « Les élèves entendront la messe les dimanches et les jeudis. » L'Empereur

raya ces derniers mots et les remplaça par ceux-ci : *tous les jours*. Puis il ajouta de sa main :

« Ces jeunes filles doivent être élevées simple-
« ment, sans distinction entre elles, et l'on doit
« s'appliquer avant tout à en faire de *bonnes mè-*
« *res*... »

Hélas! ce point ne fut pas rempli ; on en fit des princesses ; et les désastres qui, plus tard, frappèrent leurs familles, leur rendirent bien dure et bien dangereuse cette éducation, d'où leur généreux fondateur avait espéré tirer un tout autre fruit pour elles. Et ce tort réel appartient à Mme Campan surtout.

Avant d'être attachée à la reine martyre, celle qui devint plus tard Mme Campan, Mlle Henriette Genêt, fille d'un homme honorable et instruit, premier commis au ministère des affaires étrangères, fut nommée à quinze ans lectrice de Mesdames de France, filles de Louis XV. Présentée non officiellement, mais fort humblement par son père à ses protectrices, ce fut le hasard seul qui la mit en présence du roi, ainsi qu'elle le raconte fort plaisamment elle-même.

« Un jour, au château de Compiègne, dit-elle dans ses Mémoires, un officier du roi vient prévenir les

princesses que Sa Majesté s'avance vers leur appartement; j'interromps aussitôt la lecture que je faisais à Madame Victoire, seule en ce moment, je me lève, et, après une profonde révérence, je passe dans une autre chambre attenant à celle que je quittais.

» Là, seule à mon tour dans cette pièce qui n'avait pas d'issue, sans autre livre que Massillon, que je venais de lire à la princesse, étourdie et légère comme on l'est à quinze ans, je m'amusais à tourner sur moi-même avec mon panier de grand habit, et je m'agenouillais tout à coup pour voir ma jupe de soie rose, que l'air gonflait autour de moi.

» Pendant ce grave exercice, le roi entra; la princesse le suivait. Je veux me lever, mes pieds s'embarrassent et je tombe aux genoux de Sa Majesté au milieu de ma robe enflée par le vent.

« — Ma fille, dit alors Louis XV en s'adressant à
» Madame Victoire avec un gai sourire, je vous con-
» seille de renvoyer au couvent une lectrice qui fait
» des *fromages* comme occupation... »

Mme Campan était profondément instruite, savait plusieurs langues, ce qui était fort rare alors, et connaissait ses auteurs latins; mais c'était une femme

froide, orgueilleuse, hautaine; en un mot, elle pouvait développer l'esprit et non former le cœur des jeunes filles qui lui étaient confiées, mais la haute position que lui faisait sa dignité de *surintendante* de la maison impériale d'Écouen souriait trop agréablement à son âme ambitieuse pour qu'elle s'occupât d'autre chose que de sa gloire. Aussi les filles des grands dignitaires de l'État étaient-elles tout naturellement ses favorites, ce qui lui fit un jour recevoir une très-dure leçon de l'Empereur.

C'était peu de temps après la fondation d'Écouen. Napoléon, qui était vraiment d'une bonté toute paternelle pour ses enfants, ainsi qu'il appelait ces élèves, arrive au château à l'improviste; on était au moment du dîner, et Mme Campan venait de se mettre à table, entourée d'une douzaine de jeunes filles, sa cour habituelle.

— Quelles sont ces demoiselles? demanda-t-il en fronçant le sourcil; sont-ce les premières de leurs classes?

— Sire, répond la surintendante avec embarras, ce sont les demoiselles Macdonald, Desaix, Caffarelli, etc.

— Madame, reprit brusquement l'Empereur,

toutes *mes filles* doivent être égales devant vous.

Et, se tournant vers les pauvres enfants qui étaient fort tremblantes :

— Allons, mesdemoiselles, continua-t-il sur le même ton, prenez vos serviettes, retournez auprès de vos compagnes, et souvenez-vous bien que le nom de votre père ne figurera jamais comme un bon point sur vos cahiers.

Il avait nommé la reine Hortense protectrice de la maison, et elle s'acquitta en conscience de la tâche qui lui avait été confiée. Les élèves l'avaient surnommée *la bonne reine*, et jamais surnom ne fut mieux mérité ; je vous citerai, entre mille, le trait suivant comme preuve de mon dire.

Quelques jours après la conspiration de Mallet, il était neuf heures du soir , toutes les élèves venaient de se coucher, quand le château retentit sous les roues d'une voiture qui entrait dans la cour d'honneur.

— C'est la bonne reine ! c'est la bonne reine ! chuchote-t-on dans tous les dortoirs ; mais à cette heure que vient-elle faire, mon Dieu ?...

Ce qu'elle venait faire ? une action noble et généreuse.

Le colonel Rabbe, colonel d'un des régiments de la garde impériale, fut compromis dans cette malheureuse conspiration, arrêté, jugé, et il venait d'être condamné à mort sans appel, puisqu'il devait être fusillé le lendemain matin. Ses trois filles étaient élèves d'Écouen, et la reine accourait pour chercher à le sauver en faisant conduire ses malheureux enfants à l'Empereur, afin qu'elles pussent obtenir de lui la grâce de leur père.

M[me] Campan envoya aussitôt au dortoir pour les chercher ; on les fait lever, on les habille en grande hâte, puis la surintendante monte avec elles dans la voiture de la reine, parce que des ordres formels sont donnés ce soir-là pour que, hors la famille impériale, personne ne puisse entrer aux Tuileries.

Elles arrivent ; la livrée de la reine de Hollande trompe les gardiens, et M[me] Campan et ses élèves pénètrent enfin sans entrave jusqu'à la porte du cabinet de l'Empereur. Là, un officier de service veut les arrêter ; mais heureusement, en ce moment, Napoléon sortait de ses appartements pour se rendre chez Marie-Louise. Alors, elles se précipitent toutes quatre à ses pieds en faisant entendre les prières et les sanglots les plus touchants.

L'Empereur, étonné, ému, les relève, les interroge et leur accorde enfin la grâce qu'elles venaient solliciter, c'est-à-dire échange la peine de mort en une prison perpétuelle dans le donjon de Vincennes. Mais qu'est-ce qui est perpétuel ici-bas ?

A Écouen Mme Campan tenait cour plénière, et son salon était le rendez-vous des beaux esprits, des artistes, des dignitaires et des solliciteurs de toutes sortes. Cela se comprend ; car, sans parler de la reine Hortense, qui y venait à peu près tous les mardis, l'Empereur faisait au château impérial de fréquentes visites quand il était à Paris, et alors il ne refusait rien de ce qui lui était demandé ; souvent même il prévenait le désir, comme va le prouver l'anecdote suivante.

Quand il venait à Écouen, toutes les élèves, deux à deux, défilaient devant lui ; Mme Campan, debout à à ses côtés, les désignait par leur nom, et l'Empereur trouvait toujours quelque chose d'agréable à leur dire.

Un jour qu'il passait sa *revue* accoutumée, deux jeunes filles s'arrêtent devant lui pour faire leur révérence. « — Mlle de V..., » dit la surintendante en désignant la première.

— Votre père se porte bien ? lui dit Napoléon avec bonté.

— Est-il toujours colonel? demande celle-ci aussitôt.

— Oui, répond l'Empereur.

— Eh bien, c'est très-injuste !... » fit la jeune élève en s'éloignant d'un air boudeur.

L'Empereur sourit, et, peu de jours après, le colonel fut nommé général.

C'était un brave militaire plein d'intelligence et qui le méritait sans doute. Plus tard, il sauva Marseille d'une singulière façon, et je lui ai si souvent entendu raconter cette histoire que je lui laisse le plaisir de vous la dire lui-même.

« Je commandais Marseille dans ces temps affreux où toutes les passions étaient déchaînées. Alors on venait d'assassiner le maréchal Brune à Avignon, et les cervelles méridionales bouillaient si fort qu'elles étaient en ébullition. Il fallait donc un grand sang-froid et beaucoup de fermeté pour en imposer à cette populace turbulente, et, chaque matin, je me demandais, comme tout chrétien doit le faire, si j'étais bien sûr de finir ma journée ; seulement, la réponse n'était pas aussi rassurante qu'on peut se la faire généralement.

» Un jour, que seul avec mon aide de camp je venais de visiter les postes, on m'avait fait craindre pour le même jour une émeute à l'aide de laquelle, avait ajouté *ma police*, on devait mettre le feu à la ville. J'étais donc encore plus inquiet que de coutume, c'est pourquoi je voulus m'assurer par moi-même si mes ordres avaient été ponctuellement suivis.

» Plus rassuré après ma tournée, je me disposais à rentrer dans mon hôtel, quand, obligé, pour cet effet, de traverser la place Saint-Féréol, j'entendis des cris épouvantables et je me trouvai tout à coup au milieu d'une tourbe effrénée.

» Aussi surpris qu'effrayés, nous nous rapprochâmes, mon aide de camp et moi, et nous portions machinalement la main à notre épée pour défendre notre vie, quand, à travers ces hurlements féroces, nous distinguâmes des chants et des éclats de rire : ce qui calma un peu mes inquiétudes, car assez généralement on ne tue pas quand on rit et quand on chante.

» Alors nous cherchâmes à rebrousser chemin ; mais malheureusement je venais d'être aperçu, et, en moins de temps que je ne mets à vous le dire, je fus

enlevé et transporté aux pieds d'un buste du roi, que l'on avait perché sur une espèce d'autel, tout couvert de fleurs et de feuillage posé au milieu de la place, et autour duquel toutes les poissardes de la ville, aux trois quarts ivres dansaient la farandole.

» Et vous ne savez pas ce que sont ces poissardes de Marseille? A côté d'elles, celles de Paris sont des novices de couvent ou des marquises de salon...

» Alors un cri terrible sortit de toutes ces bouches avinées!

» — Voici le général, il va danser la farandole avec nous.

» Hélas! j'avais la goutte; mais bast! faites donc entendre raison à des bacchantes! Elles me prirent par les mains, par les bras, par les épaules, me firent sauter à droite, à gauche, dans tous les sens. Puis, quand elles me virent exténué, haletant, en un mot, à peu près mort, elles me portèrent en triomphe à mon hôtel en criant :

» — Vive notre bon, notre brave, notre grand général, l'ami du roi et le père du peuple!

» Bref, il n'y eut pas d'émeute, et la ville de Mar-

seille fut sauvée parce que j'avais dansé la farandole. »

Ça n'a jamais été une chose fort gaie qu'une agitation populaire ! car le moins qu'il en advienne est toujours une perturbation générale, qui coupe la bourse à défaut de la tête, et l'un n'a pas beaucoup plus de charme que l'autre. Mais, à l'époque où Mme Campan trônait dans son beau château d'Écouen, on était bien loin de croire possible le retour à ces horribles saturnales, qui ont accompagné jusqu'à l'échafaud les victimes de 93 ; aussi y faisait-on de l'esprit et des projets à perte de vue surtout !

Cette glorieuse surintendante avait un fils qu'elle adorait de tout l'amour et de toute l'ambition d'une mère : n'était-ce pas un second elle-même ? Elle le recommandait sans cesse, non à tous les saints du paradis, mais à tous les dieux de l'olympe impérial, et, chose qui n'arrive pas toujours, M. Charles (c'était le nom de ce fils tant chéri) méritait sous tous les rapports les éloges ardents qu'en faisait sa mère.

Malheureusement pour eux, l'Empereur n'oublia jamais la mauvaise humeur que lui avait causée un échec éprouvé par M. Charles.

M. Campan avait été chargé par Napoléon Ier de porter des papiers importants au prince Eugène, alors vice-roi d'Italie. Le Simplon était en ce moment impraticable; mais, malgré le danger qu'il y pouvait courir, notre jeune attaché, ne voulant pas attendre, se risqua dans une voiture neuve et si bien maintenue sur des traîneaux, qu'il crut pouvoir dormir avec toute la tranquillité de l'innocence. Hélas! il comptait sans la trahison, l'imprudent!

Les guides, à ce qu'il paraît, avaient été achetés pour voler les papiers dont il était porteur; ils renversèrent tout à coup la voiture sur le versant d'un trou très-profond, puis, dépouillant le pauvre garçon, le laissèrent presque mort, étendu sur la neige, et ils joignirent la bourse aux papiers, se réservant un partage égal: l'une pour eux, les autres pour ceux qui les payaient.

Au bout de quelque temps, le malheureux M. Campan sortit de son évanouissement et gagna comme il put une chaumière voisine, où il fit une peur terrible aux pauvres gens qui l'occupaient, en venant leur demander l'hospitalité dans le costume de notre premier père. Cependant, il leur conta d'un ton si piteux sa triste mésaventure, qu'ils s'attendrirent et

lui ouvrirent la porte de leur misérable réduit ; mais avec l'intention de s'en tenir là, c'est-à-dire simplement à l'hospitalité, car M. Campan les ayant priés de lui faire du feu pour le réchauffer, ils répondirent qu'un homme tout nu n'ayant pas d'argent sur lui, ils ne voulaient pas faire de dépense dont ils ne pouvaient espérer le remboursement.

Que trouver à répliquer contre cela? rien sans doute. Pourtant, le pauvre garçon plaida si bien sa cause que, quelques instants après, il était couché dans le lit du montagnard et que celui-ci portait au général, commandant la ville voisine, une lettre dans laquelle l'attaché demandait des habits et de l'argent.

Plusieurs heures après, on entendit un grand bruit à la porte de la chaumière, c'était comme un cliquetis d'armes et le pas marqué que font des soldats.

« — Diable!... exclame le malheureux dépouillé avec terreur ; est-ce qu'on vient m'enlever pour me faire prisonnier ? »

Et, pour connaître plutôt son sort, il saute en bas de son lit, s'enveloppe dans sa couverture, ouvre résolûment la porte, et là se trouve en présence de huit dragons... mais des dragons français.

On se regarde d'abord, puis enfin on s'explique, et le brigadier, qui commandait ce petit détachement, apprend à l'attaché stupéfait que le général lui envoie tout ce dont il peut disposer pour l'instant, c'est-à-dire des soldats.

« — Mais ce sont des habits qu'il me faut!... exclama M. Campan avec une mine des plus piteuses.

— On ne m'en a pas donné, *mon ambassadeur*, fit avec une mine narquoise le brigadier auquel un *pékin* inspirait peu de respect, surtout en le voyant dans un semblable costume.

— Et de l'argent? murmura M. Campan.

— Nix! pas plus que sur ma main! » répondit en y joignant un geste fort expressif le facétieux soldat.

Mais, devant le désespoir qui se peignait dans les traits du pauvre attaché, on finit par parlementer, et, bref, il fut décidé qu'un des dragons donnerait ses habits au malheureux dépouillé et garderait le lit à sa place, tandis que celui-ci, à l'aide de l'uniforme, gagnerait la ville et demanderait lui-même du secours au général pour voler à la conquête de ses papiers.

Ce qui fut fait quant au premier point; mais comme

lorsque la *fée Guignon* a fourré ses doigts crochus dans une affaire, il est fort difficile de l'obliger à lâcher prise avant qu'elle ait tout embrouillé, il advint que M. Campan, pour ne pas marcher à la remorque des dragons, prit un autre chemin dans la montagne, se perdit et fut fait prisonnier par les Autrichiens, qui, le prenant pour un espion, voulurent le fusiller séance tenante. Il eut toutes les peines à obtenir un sursis, s'expliqua, et se fit réclamer par son gouvernement. Mais je vous l'ai dit, Napoléon, qui n'aimait pas les maladroits, lui conserva, de cet accident, une très-profonde rancune; ce qui nuisit à son avancement.

Mme Campan avait été fort liée avec Marmontel et se plaisait à raconter souvent une conversation fort curieuse qu'elle lui avait entendu tenir sur des gens et sur des choses qui méritent de fixer l'attention; aussi l'aimable dame de laquelle m'est venu ce détail, fort grande élève à Écouen, alors que je n'étais encore que petite fille, avait elle obtenu de la surintendante la permission d'écrire ce que je ne sais que copier ici.

« — Nous avions à l'Académie française un des partisans de la faction républicaine, disait Marmon-

tel, que je veux laisser parler; c'était Chamfort, esprit fin, délié, plein d'un sel très-piquant lorsqu'il s'égayait sur les vices et sur les ridicules de la société, mais d'une humeur âcre et mordante contre les supériorités du rang et de la fortune qui blessaient son orgueil jaloux.

De tous les envieux répandus dans le monde, Chamfort était celui qui pardonnait le moins aux riches et aux grands l'opulence de leurs maisons et les délices de leurs tables, dont cependant il était fort aise de jouir.

Quand il se trouvait en leur présence et surtout en particulier, il les ménageait, les flattait, s'ingéniait à leur plaire; il semblait même qu'il les aimait et les estimait au dessus de tout. Toutefois s'il avait la bonté d'être leur complaisant, leur commensal, en un mot, de loger et de vivre chez eux, il fallait, bien entendu, que, par leur crédit, ces grands lui fissent obtenir de la cour des récompenses littéraires, et encore ne les en tenait-il pas quittes pour quelques milliers d'écus de pension seulement.

« — Ces gens-là, disait-il à Florian, doivent me procurer une vingtaine de mille livres de rente, je ne vaux pas moins que cela. »

» A ce prix, il avait des grands de prédilection qu'il exceptait de ses satires; mais pour la caste, en général, il la déchirait à belles dents sans pitié, et lorsqu'il crut voir ces fortunes et ces grandeurs au moment d'être renversées ne pouvoir plus lui être bonnes à rien, il fit divorce avec elles et se rangea du côté du peuple.

» — Quelquefois dans ma société, continuait le père des *Incas* et des *Contes moraux à la mode*, nous nous amusions des saillies de son humeur. Quant à moi, sans l'aimer, je le voyais avec précaution et bienséance, ne voulant pas m'en faire un ennemi.

« Un jour que nous étions restés seuls au Louvre, après la séance académique (c'était là que se tenait alors l'Académie).

« — Eh bien! me dit-il brusquement, vous n'êtes donc pas député?

« — Non, répondis-je en souriant, comme on dit, un peu jaune! et je m'en console de la même façon que le renard du raisin auquel il ne pouvait atteindre, je me dis : *qu'ils sont verts.*

« — En effet, reprit-il d'un air superbe, je ne les crois pas assez mûrs pour vous : votre âme est d'une trempe trop douce et trop flexible pour l'épreuve où

elle serait mise. On fait bien de vous réserver à une autre législature; excellent pour édifier, vous ne valez rien pour abattre.

» Comme je savais que Chamfort était ami et confident de Mirabeau, l'un des principaux chefs de la faction, je crus être à la source des instructions que je voulais avoir ; et, pour l'engager à s'expliquer plus clairement, je feignis de ne pas l'entendre.

» — Vous m'effrayez, lui dis-je, en parlant ainsi de détruire; il me semblait, à moi, que l'on ne voulait que réparer.

» — Oui, d'abord, fit-il, mais les réparations entraînent souvent les ruines; en attaquant un vieux mur, on ne peut répondre qu'il ne s'écroulera pas sous le marteau, et, franchement, ici, l'édifice est si délabré, que je ne serais pas étonné qu'il fallût le démolir de fond en comble.

» — De fond en comble!... m'écriai-je avec une stupeur véritable.

» — Pourquoi pas! repartit Chamfort fort tranquillement; serait-ce donc un si grand malheur qu'il n'y eût pas tant d'étages à l'édifice social et que tout y fût de plain-pied? et vous désoleriez-vous bien fort de ne plus entendre parler d'éminences, ni d'al-

tesses, ni de grandeurs, ni de titres, ni d'armoiries, ni de noblesse, ni de roture, ni même de majesté...?

» J'observai, tout contrit, que l'égalité avait toujours été la chimère des républiques et le leurre que l'ambition présentait à la vanité ; que ce nivellement était surtout impossible sur un vaste pays comme la France; et, en voulant tout abolir, ajoutai-je, il est à craindre qu'on n'aille d'abord plus loin que la nation ne l'entend, et peut-être aussi plus loin qu'on ne le voudrait soi-même.

» — Bon ! fit Chamfort en riant, la nation sait-elle jamais ce qu'elle veut ? on lui fera vouloir et on lui fera dire ce qu'elle n'a jamais pensé ; et, si elle en doute, on lui répondra comme Crispin au légataire : *C'est votre léthargie.* La nation, voyez-vous, est un grand troupeau qui ne demande qu'à paître, et qu'avec de bons chiens les bergers mènent à leur gré. Après tout, c'est son bien que l'on veut faire, à son insu, j'en conviens; mais, ni votre vieux régime, ni votre culte, ni vos mœurs, ni tous vos antiques préjugés ne méritent qu'on les ménage. Tout cela fait honte et pitié à un siècle comme le nôtre ; et, pour tracer un nouveau plan, on a toute raison de vouloir faire place nette.

» — Place nette !.. m'écriai-je encore, et le trône ?.. et l'autel ?...

» — Eh bien ! le trône et l'autel, fit-il fort gaiement, tomberont ensemble aux acclamations générales : ce sont deux arcs-boutants appuyés l'un par l'autre, et, que l'un soit brisé l'autre doit fléchir. C'est de la logique, cela...

» Je dissimulai l'impression terrible que me faisait cette affreuse confidence pour en apprendre davantage encore ; aussi, dis-je avec autant de tranquillité qu'il me fut possible d'en montrer :

» — Vous m'annoncez là une entreprise dans laquelle je crois voir bien plus de difficultés d'action que de moyens de réussite.

» Chamfort sourit, puis, avec une lucidité extrême et un sang-froid qui tenait de la cruauté, il me développa comment les calculs de la faction étaient fondés sur la bonté extrême du roi, dont le caractère était si éloigné de toute violence, qu'on le croyait pusillanime ; enfin, sur l'avantage du nombre des mécontents, c'est-à-dire des envieux que l'on travaillait sourdement depuis longtemps, et qui étaient prêts à faire feu de tout bois pour demander à être libres.

» J'avouai que tout cela était assez imposant, car Champfort m'en débita bien plus long que je ne puis vous en dire. Cependant, ajoutai-je, je crains que la partie raisonnable de la nation ne laisse pas si facilement porter atteinte aux principes fondamentaux de la monarchie et de la religion.

» — Raisonnable ! fit Chamfort en haussant les épaules de pitié ; est-ce que les moutons sont raisonnables...? ils sont bêtes ; on les mange et on fait bien ! Je conviens, ajouta-t-il, que nos projets peuvent troubler, dans leur repos, ces citoyens casaniers dont la vie s'écoule, dans un bureau, derrière un comptoir ou dans des ateliers d'industrie ; mais s'ils les désapprouvent, ce ne sera que timidement et sans bruit ; et l'on a, pour leur en imposer, cette classe déterminée, qui n'a rien à perdre au changement, et croit y voir tout à gagner, au contraire ; pour l'ameuter nous nous servirons des plus puissants mobiles : la disette, la faim, le manque d'argent, les bruits d'alarme et d'épouvante, et le délire de frayeur et de rage dont on frappera leur esprit les rendra tellement exaspérés, qu'ils briseront tout ce qui voudra s'opposer à leur élan.

» —Vous n'avez entendu, parmi la bourgeoisie, que

d'élégants parleurs, continua Chamfort en s'animant de plus belle ; mais sachez bien que tous nos orateurs de tribune ne sont rien en comparaison des Démosthènes à un écu par tête. Dans les cabarets, sur les places publiques, dans les jardins et sur les quais, ils annoncent des ravages, des incendies, des villages saccagés, inondés de sang, des complots d'assiéger et d'affamer Paris ; ce sont eux, en un mot, qui font jouer les grandes marionnettes. Voilà ce que j'appelle des hommes éloquents : ajoutez à cela l'argent distribué à propos et l'espoir du pillage entrevu comme conclusion ; tels sont les leviers puissants employés sur ce peuple de brutes, par ceux qui se sont chargés de le conduire, et nous venons d'en faire l'essai au faubourg Saint-Antoine. Ainsi, vous ne sauriez croire combien peu il a coûté au duc d'Orléans pour faire saccager la manufacture de l'honnêté Réveillon, qui faisait subsister plus de cent familles de ce même peuple qui l'a ruiné. Et Mirabeau soutient plaisamment qu'avec un millier de louis, on peut faire la plus jolie révolution du monde.

» — Ainsi, m'écriai-je, incapable de me contenir plus longtemps, vos essais sont des crimes... et vos milices sont des brigands...

» — Il le faut bien ! me répondit-il froidement ; que feriez-vous de tout ce peuple en le muselant de vos principes vieillis de l'honnête et du juste ?... Les gens de bien sont faibles, personnels et timides ; il n'y a que les vauriens qui soient déterminés. L'avantage du peuple, dans les révolutions, est de n'avoir point de morale.

Comment tenir contre des hommes à qui tous les moyens sont bons... Mirabeau a raison : Il n'y a point une seule de nos vieilles vertus qui puisse nous servir ; et, il n'en faut point au peuple, auquel, tout au contraire, on doit apprendre que tout ce qui lui est agréable est juste. C'est là le grand principe à suivre pour les gens qui veulent le mener.

» — C'est peut-être celui du duc d'Orléans, interrompis-je ; mais je ne vois que lui pour chef à ce peuple en insurrection, et je n'ai pas, je vous l'avoue, une très-grande opinion de son courage.

» — Vous avez en cela parfaitement raison, reprit vivement Chamfort, et Mirabeau, qui le connaît bien, dit que ce serait bâtir sur de la boue que de compter sur lui. Mais il s'est montré populaire, il porte un nom qui en impose aux masses, il a des millions à répandre, il déteste le roi, il déteste en-

18

core plus la reine, et si le courage lui manque, on lui en donnera. Dans le peuple même, on aura des chefs intrépides, surtout dès le moment qu'ils se seront montrés rebelles, et qu'ils se croiront criminels de lèse-majesté : car il n'y a pas à reculer quand on ne voit plus derrière soi, pour unique retraite, que l'échafaud. La peur, sans espérance de salut, est le vrai courage du peuple ; on aura des forces immenses si l'on peut obtenir une immense complicité. — Mais, ajouta-t-il, je vois que mes espérances vous attristent, vous ne voulez pas d'une liberté qui coûtera beaucoup d'or et beaucoup de sang. Que diable ! on ne peut cependant pas faire des révolutions avec de l'eau de roses...

» Là, finit notre entretien, et nous nous séparâmes, lui, sans doute plein de mépris pour ce qu'il appelait mes ridicules scrupuleux, et moi profondément scandalisé de son affreuse immoralité. Hélas ! le malheureux s'en est puni lui-même en s'égorgeant, quand il a reconnu ses fatales erreurs !... »

Avec Napoléon et la reine de Hollande, Mme Campan avait encore pour protectrice Marie Lætitia, *Madame mère*, que le peuple parisien, qui ne respecte

rien, appelait *la mère la Joie*, sans doute par antiphrase, en raison de l'aspect sombre et froid de cette princesse, dont la force d'esprit était digne des temps de l'ancienne Rome.

Un soir, — il y a une soixantaine d'années, — une foule de voitures et de piétons se rendaient au théâtre Feydeau, où le talent de plusieurs grands comédiens, particulièrement celui d'Elleviou, attirait la foule. On devait jouer deux pièces en vogue, et la salle était comble.

A l'avant-scène des premières loges on distinguait deux femmes : l'une paraissait n'être plus jeune, mais rester toujours belle à la façon des marbres antiques; l'autre était toute charmante au contraire et dans la fleur de l'âge ; c'était Marie-Lætitia Ramolino et Mme Leclerc, sa fille. Non-seulement on admirait mais encore on enviait ces dames, car on pressentait déjà la haute fortune qu'elles devaient atteindre. L'attention des spectateurs se partageait entre elles et la pièce qui se jouait, quand tout à coup un grand bruit se fait entendre dans les coulisses et derrière la scène.

Aussitôt les acteurs se troublent, s'arrêtent, puis se taisent tout naturellement. Un grand silence

s'ensuit et l'inquiétude redouble : alors Elleviou s'avance vers la rampe et, s'adressant au public, il dit avec une vive émotion :

« Citoyens, le général Bonaparte a failli être assassiné à Saint-Cloud par un traître à la patrie. »

On n'entendit pas le reste.

Un cri terrible, parti de la loge occupée par la famille du général, avait été poussé par Mme Leclerc, incapable de maîtriser sa douleur ; et, quand tous les regards se portèrent de ce côté, on vit Mme Bonaparte consoler et calmer sa fille avec un aussi grand sang-froid que si elle eût été complétement étrangère à l'événement qui venait de se passer.

Ce trait prouve la fermeté d'âme de cette princesse, qui eût pu dire, comme Louis XI, qu'elle jetterait au feu son bonnet s'il connaissait ses pensées.

Marie Lætitia avait été formée à l'école du malheur. Quand, en 1793, les Anglais s'emparèrent de la Corse, elle dut s'enfuir dans les montagnes avec sa jeune famille. Ce ne fut qu'après mille privations, mille dangers, des épreuves de toutes sortes et des angoisses de tous les instants, tantôt traquée

sur terre par les ennemis, tantôt risquant de périr dans une frêle barque livrée à la mer en fureur, qu'elle atteignit enfin la France, où la fortune et les honneurs l'attendaient.

S'il manquait quelque chose à l'éducation de la noble Italienne, elle sut toujours le cacher sous sa froideur et son inaltérable gravité. Aussi blâmait-elle M[me] Campan sur le mode d'éducation établi à Écouen, et lui disait-elle fort sensément :

« — Vos élèves sont faites pour briller à la cour, j'en conviens, madame ; mais que deviendront-elles si jamais elles se trouvent réduites à vivre dans un modeste intérieur? Et il faut tout prévoir dans ce monde. »

Hélas! l'avenir s'est chargé de répondre à cette prophétique question.

Madame mère fut accusée d'avarice. Mais disons la vérité : cette accusation veut dire que la gravité naturelle de Marie-Lætitia contrastait avec la légèreté de beaucoup de femmes qui l'entouraient, jeunes folles qui la déclaraient avare parce qu'elle n'était point prodigue ; la prodigalité étant à l'ordre du jour alors. Puis, comme cette princesse était peu instruite et qu'elle parlait fort mal le français, elle

vivait très-retirée, ce qui rendait sa cour si triste, que les dames de sa maison y mouraient d'ennui ; or l'ennui est un mauvais conseiller, on le sait.

Napoléon, à qui cette réputation déplaisait, avait fait souvent des reproches à sa mère sur ce qu'il appelait sa *sauvagerie;* mais, loin de la faire changer en la grondant, elle se repliait davantage sur elle-même et vécut plus seule et plus renfermée que jamais.

Une visite à Écouen était la seule distraction qu'elle se permît de loin en loin, et là, attirant autour d'elle les plus jeunes élèves, elle restait quelquefois des heures entières à écouter leur naïf bavardage et leurs raisonnements enfantins. Elle se reportait sans doute alors aux jours où, entourée de sa famille, elle vivait étrangère, pauvre et inconnue, et le contraste lui faisait apprécier tout le bonheur de sa position nouvelle.

Marie-Lætitia et l'impératrice Joséphine ne s'aimaient pas ; cela s'explique par le contraste frappant qui régnait entre leurs deux caractères. De cette antipathie vint, sans doute, l'éloignement que l'empereur finit par montrer pour sa mère : car Joséphine, connaissant l'empire que celle-ci exerçait sur son fils quand il était enfant, — il

n'obéissait qu'à elle seule au monde, — avait dû naturellement employer toute son influence pour les séparer. Ce fut une faute dont elle dut se repentir cruellement plus tard, en voyant *Madame mère* blâmer le divorce de son fils sans pouvoir l'empêcher.

Habituée à vivre à la cour, Mme Campan avait besoin de respirer cette atmosphère des grandeurs pour être heureuse. Elle flatta les grandes dames de l'Empire comme elle avait flatté ses royales maîtresses et n'eût pas été plus fidèle à celles-ci qu'elle ne l'avait été aux autres, si, à la chute de Napoléon, Mme la duchesse d'Angoulême avait voulu lui accorder l'honneur de la rapprocher d'elle, comme elle l'en fit vivement solliciter. Madame royale pardonnait chrétiennement les offenses qui lui étaient personnelles, mais n'oubliait jamais les torts qu'on avait eus envers la sainte reine sa mère, et Mme Campan ne put, malgré tous ses efforts, arriver jusqu'à la princesse.

Pourtant, à la naissance de la fille de Louis XVI, la surintendante, alors à la cour, avait su montrer la finesse et surtout la souplesse de son esprit : lorsque Marie-Antoinette, annonçant qu'elle espérait

enfin être mère, et tous les partisans lui prédisant à l'envi la venue d'un fils, Mme Campan se rangea parmi les plus ardents à assurer cette prédiction véritable; mais, la princesse royale venue, et Marie-Antoinette faisant à sa femme de chambre des plaisanteries aimables sur son peu de connaissance des choses de l'avenir, celle-ci, sans se déconcerter, improvisa le quatrain suivant :

Oui, pour fée étourdie, à vos traits je me livre;
Mais, si ma prophétie a manqué son effet,
Il faut vous l'avouer, c'est qu'en ouvrant mon livre,
J'avais pour le premier, pris le second feuillet.

Il était moins bon que celui adressé par Métastase à l'impératrice Marie-Thérèse en une semblable occurrence, j'en conviens; mais la reine le trouva charmant, et sourit alors à l'avenir. Pauvre reine!...

Parmi les protecteurs qu'avait Mme Campan avant d'être aussi bien appuyée en cour impériale, se trouvait un homme qui joua un très-grand rôle au commencement de ce siècle : il fut pendant un long temps de sa vie le roi de la finance, passa plusieurs années en prison, et mourut oublié de tous. C'était Ouvrard.

Ouvrard commença à briller sous le Directoire ;

orateur aimé des places publiques, il devint l'ami de Tallien, de Fouché, de Barras, et, grâce à l'appui de ces puissants du jour, il fit une fortune immense dans les fournitures de l'armée.

Quand le Consulat sortit du 18 brumaire, et l'Empire du Consulat, Ouvrard trouva bientôt un vaste champ à ses entreprises; car ce qui chômait le moins alors étaient les fournitures militaires. Mais il s'aperçut bientôt qu'il avait à traiter avec un maître bien plus clairvoyant que ces messieurs du Directoire. Aussi eut-il plusieurs fois maille à partir avec Napoléon, qui un beau jour, mettant complétement de côté les formes ordinaires d'une procédure judiciaire, le fit tout simplement enfermer dans le donjon de Vincennes avec plusieurs de ses collègues, — j'allais dire de ses complices.

La Restauration étant survenue peu de temps après, Ouvrard se posa si bien aux yeux des Bourbons pour un homme persécuté, honnête et malheureux, qu'on le prit en pitié, et, le croyant encore l'homme indispensable comme munitionnaire, on le nomma en cette qualité auprès de l'armée lors de la guerre d'Espagne, en 1823.

Il s'y montra ce qu'il avait été sous l'Empire, et

ce fut à la suite de cette opération que des démêlés financiers avec le célèbre Seguin le conduisirent à *Sainte-Pélagie*, qui était alors la maison de détention pour dettes.

Payer cinq millions ou rester cinq ans en prison ! telle était l'alternative qui lui était offerte. Ouvrard, se sentant une répulsion maladive à rendre gorge, n'hésita pas; il s'enferma prisonnier, mena joyeuse vie sous les verroux, et, sans le moindre risque, y gagna cinq millions.

Mais si ce riche fournisseur avait des travers et des vices, celui de l'hypocrisie ne s'y ajoutait pas; ainsi par exemple, il avouait hautement et partout qu'il ne payait jamais, ou le moins possible, c'est-à-dire, que quand il y était contraint et forcé.

Un jour, dans le salon de Mme Campan, s'amusant à jouer avec une petite élève, qui lui était, je crois, quelque peu parente, l'espiègle lui enlève son portefeuille et s'enfuit. Ouvrard, qui s'aperçoit du larcin, la poursuit avec une vive inquiétude, puis, l'ayant attrapée, grâce à une des dames de la maison qui interposa son autorité, il la contraignit à lui rendre ce portefeuille tout gonflé de billets de banque et autres valeurs.

L'enfant céda sous la promesse que son cousin lui donnerait un joli joujou, et, quand elle eut obtenu cette bonne parole, elle avoua naïvement qu'elle n'avait pris ce portefeuille que pour rire ; car il y avait bien trop d'argent dedans pour qu'elle pût penser à le conserver.

« — Tu es une sotte, ma petite ! exclama bien plus naïvement encore Ouvrard : c'est justement quand un portefeuille est plein qu'on doit songer à le garder… »

Mme Campan le gronda sur l'éducation qu'il donnait à ses élèves, et chacun se prit à rire, regardant cela comme un bon mot… Le veau d'or n'est-il pas toujours plein de charmes !…

Durant sa détention à *Sainte-Pélagie*, Ouvrard recevait gaie et nombreuse société. Il y donnait de bons dîners, on jouait gros jeu, et il se posait en protecteur des arts… trois choses réunies qui attirent la foule.

Sa cellule était décorée en boudoir, les meilleurs tableaux de maîtres en ornaient les murs, et il dépensait beaucoup d'argent en frivolités à la mode. Mais ce qu'il prisait fort surtout, c'étaient les autographes ; il en possédait de fort curieux, et se plaisait

à les montrer à ses visiteurs. Il y avait surtout une lettre parfaitement authentique de Robespierre qui faisait ses délices.

« Robespierre qui se sert de la plume de Dorat ! disait-il en riant, *ce bon* M. de Robespierre qui faisait des phrases filandreuses et doucereuses comme un écolier timide et vertueux... Oh ! le gueux ! oh ! le misérable !... oh ! l'hypocrite !... »

Et ce mot était aux yeux d'Ouvrard le plus fort de tout son vocabulaire de sottises.

Voici cette fameuse lettre, copiée textuellement sur l'original :

« Mademoiselle,

» J'ai l'honneur de vous adresser un mémoire, dont l'objet est intéressant. On peut rendre aux Grâces mêmes de semblables hommages, lorsqu'à tous les agréments qui les accompagnent elles savent joindre le don de penser et de sentir, et qu'elles sont également dignes de pleurer l'infortune et de donner le bonheur.

» A propos d'un objet si sérieux, mademoiselle, me sera-t-il permis de parler de serins ? Sans doute,

si ces serins sont intéressants, et comment ne le seraient-ils pas puisqu'ils viennent de vous ! Ils sont très-jolis. Nous nous attendions que, étant élevés par vous, ils seraient encore les plus doux et les plus sociables de tous les serins. Quelle fut notre surprise lorsqu'en approchant de leur cage nous les vîmes se précipiter contre les barreaux avec une impétuosité qui nous faisait craindre pour leurs jours ! Et voilà le manége qu'ils recommencent toutes les fois qu'ils aperçoivent la main qui les nourrit... Quel plan d'éducation avez-vous donc adopté pour eux, et d'où leur vient ce caractère sauvage ?..... Est-ce que les colombes que les Grâces élèvent pour le char de Vénus montrent ce naturel farouche ?... Un visage comme le vôtre n'a-t-il pas dû familiariser aisément vos serins avec les figures humaines ? ou bien serait-ce qu'après l'avoir vu, ils ne pourraient plus en supporter d'autre ? Expliquez-moi, je vous prie, ce phénomène. En attendant, nous les trouvons toujours aimables avec leurs défauts. Ma sœur me charge en particulier de vous témoigner sa reconnaissance pour la bonté que vous avez eue de lui faire ce présent, et tous les autres sentiments que vous lui avez inspirés.

» Je suis avec respect, mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

» Maximilien de Robespierre.

» Arras, 17 juin 1787. »

Ouvrard avait été non-seulement l'ami, mais encore le protecteur zélé de Carle Vernet, et ces deux jolis tableaux que la gravure a si souvent reproduits, *la Course* et *les Chiens savants* furent composés pour lui.

Voici comment la connaissance se fit entre Carle Vernet et Ouvrard. Ce dernier l'eut un jour pour partner dans une partie de paume, où l'artiste, poussé par les parieurs, avait fini par gagner quatre mille livres contre le riche financier.

Celui-ci, contrairement aux règles du jeu, les lui fit très-longtemps attendre, mais Carle eut la délicatesse de ne rien dire ; un jour, pourtant, il reçut une fort belle boîte entourée de diamants, contenant quatre mille livres, et un billet ainsi conçu :

« Vous avez eu beaucoup trop de discrétion à l'égard d'un homme qui a eu si peu de mémoire ; voulez-vous lui permettre de vous en faire ses ex-

cuses ce soir à cinq heures, la fourchette à la main, en présence de nombreux témoins?... »

Ce billet, qui portait l'adresse d'un des plus beaux hôtels de Paris, était signé Ouvrard.

L'artiste accepta, et de ce jour commença entre eux une amitié qui dura toute leur vie.

Ce fut au frère d'une élève de Mme Campan qu'arriva cette aventure dont parlèrent tant alors les journaux du jour.

Ce frère était à cette époque, c'est-à-dire sous le premier empire, un jeune et brillant colonel des guides, plein d'audace, jaloux des dangers qui pouvaient le conduire à la gloire, en un mot brave et ambitieux, et sacrifiant tout à ces deux sentiments.

Un jour Napoléon le fait appeler.

« — Colonel, lui dit-il, il faut porter ce papier au général Soult.

» — J'irai, sire, fit en s'inclinant le chef des guides.

» — Mais la distance est grande, reprit l'empereur.

» — Je la franchirai, sire, réplique-t-il respectueusement.

» — Et le temps est court, insiste Napoléon.

» — Je le mettrai à profit, sire, répond encore le colonel.

» — Eh bien ! allez ; prenez un guide sûr et revenez ventre à terre, dit alors l'empereur en faisant un signe d'adieu amical pour prendre congé de l'officier.

Celui-ci sort de la tente impériale, s'informe d'un guide, le prend, part avec lui ; mais en route, le malheureux paysan hésitant un moment sur le chemin qu'il doit suivre, le colonel se croit trahi, et, sans balancer, lui brûle la cervelle avec le plus affreux sang-froid. Puis il remplit sa mission et revint auprès de l'empereur.

La nuit, comme notre colonel, heureux de son succès, et surtout des éloges qu'il avait reçus de son maître, caressait en riant l'avenir, le rideau de sa tente est soulevé lentement ; un homme, pâle et sanglant, paraît tout à coup devant son lit en lui montrant du doigt la plaie béante qui lui ouvrait le crâne, et en cet homme il reconnaît le malheureux guide qu'il avait si cruellement assassiné.

Pensant alors que celui qu'il avait cru tuer n'était pas mort, et venait auprès de lui, au contraire,

pour réclamer des soins, le colonel saute au bas de son lit. Son ambition n'étant plus en jeu en ce moment, il écoutait son cœur et voulait donner les secours que réclamait le blessé. Mais il a beau s'approcher de cet homme, il ne sent que le vide autour de lui.

Pâle et tremblant alors, les cheveux hérissés de frayeur, la sueur lui mouillant le front, le colonel murmure d'une voix palpitante :

« — Que me veux-tu, horrible vision?

» — Te dire que j'étais innocent et que Dieu me vengera !... » répond le fantôme.

En entendant ces mots terribles, le colonel tombe évanoui sur la terre, où le lendemain matin on le retrouva presque sans vie. Quand il eut repris connaissance, sa première action fut de prendre, sur l'homme qui lui avait servi de guide, des informations à la suite desquelles, ne pouvant plus douter que ce malheureux était fidèle et qu'ainsi sa mort était un crime dont il s'était rendu coupable, il brisa son épée le jour même, rejeta son brillant uniforme, renonça à son glorieux avenir et se réfugia dans un cloître...

Mais là un avenir bien plus glorieux encore l'at-

tendait, car le colonel de l'Empire est devenu un des premiers princes de notre Église !...

« Dieu est grand ! et l'avenir est voilé, » disent les Turcs ; et en cela, du moins, les Turcs ont raison.

En 1814, avec la première chute de l'empire eut lieu la chute de Mme Campan ; car, au retour des Bourbons, le château d'Écouen ayant tout naturellement été rendu au prince de Condé, à qui il appartenait, les élèves de cette maison impériale furent réunies à celles de la même maison fondée à Saint-Denis, et la surintendante remerciée tomba tout à coup de son trône souverain et omnipotent.

Grand fut, comme on comprend, le désespoir et de Mme Campan et de ses élèves, en apprenant cette nouvelle terrible qui blessait profondément l'orgueil de chacune.

« Fi ! l'horreur ! s'écria, entre autres, Mlle de C..., une grande élève, fille d'un général fort en faveur près de Napoléon ; nous envoyer à Saint-Denis, où il n'y a que des filles de soldats, nous, les filles des premiers dignitaires de France !... »

J'ai déjà dit que la modestie n'était pas la qualité dominante chez les jeunes élèves de Mme Campan. Et, de plus, les élèves de Saint-Denis valaient bien

les premières, puisque cette maison n'avait été fondée que pour *augmenter* Écouen, le château étant trop petit.

Comme les bavardages marchaient alors aussi bien qu'aujourd'hui, surtout dans deux établissements de femmes, le propos inconvenant de Mlle de C... eut bientôt franchi la distance qui sépare Écouen de Saint-Denis, et, quand la pauvre orgueilleuse arriva dans cette dernière maison, les élèves, pour lui prouver qu'elles étaient des filles comme il faut, la fouettèrent en pleine cour.

C'était, il faut en convenir, un argument sans réplique..

Quand les élèves d'Écouen arrivèrent à Saint-Denis, elles trouvèrent tout l'établissement dans un bouleversement extrême ; la maison avait soutenu un siége, et les projectiles meurtriers remplissaient encore les dortoirs et les classes ; elle ressemblait, en vérité, à un pays conquis, et en voilà la cause.

Les étrangers qui campèrent dans les plaines de Saint-Denis pour attaquer notre capitale, prenant, ou feignant de prendre, pour une caserne la maison impériale, la bombardèrent impitoyablement depuis

neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Mme Dubouzet, surintendante elle-même de cet autre établissement, eut le courage de traverser, au risque de sa vie, tout le camp ennemi pour arriver au général en chef, afin d'obtenir de lui une sauvegarde pour ses pauvres élèves qui, pendant ce temps, entassées comme un troupeau de moutons dans les caveaux de la cathédrale, près des tombeaux des rois, — cette fois ce n'était plus une métaphore, — prenaient plus ou moins bien leur malheur en patience.

Les grandes pleuraient et priaient, et les petites, encouragées par le lieu, racontaient des histoires de revenants, histoires qui leur causaient une frayeur bien plus grande que le bruit terrible des boulets de canon grondant et roulant dans la maison comme s'ils allaient la détruire de fond en comble.

A la seconde attaque de Paris, on ne laissa plus les jeunes filles exposées aux mêmes dangers. M. de Lacépède, encore alors grand chancelier, engagea tous les parents des élèves qui habitaient Paris et les environs à venir prendre leurs enfants, et les autres furent conduites à l'hôtel de la Légion d'honneur, où elles restèrent huit jours, c'est-à-dire

jusqu'au moment où on put rentrer sans danger dans le véritable bercail.

Il n'y eut d'autre accident à déplorer, cette fois, que la mort d'un malheureux perroquet tué pour n'avoir pas su se taire...

Cet infortuné Jacquot appartenait à Mme Dubouzet, et, comme en perroquet bien stylé, il savait qu'avant tout, flatter le pouvoir est la première des politiques; le cri de *vive l'Empereur!* composait tout son répertoire.

« — Veux-tu déjeuner, Jacquot? lui disait-on.

« — Vive l'Empereur!... » répondait la bête *courtisane* en roulant ses gros yeux d'un air coquet.

Et les autres de rire et de combler le *vert-vert* de bonbons et de pralines; l'heureux oiseau ne connaissait donc pas d'autre langage que celui-là.

Quand arriva à Saint-Denis l'ordre de partir sur-le-champ pour venir habiter à l'hôtel de la Légion d'honneur, Mme Dubouzet, pensant que son absence serait de fort courte durée et ayant d'ailleurs beaucoup trop d'embarras pour prendre encore celui de son perroquet, enferma la pauvre bête dans un petit cabinet placé derrière l'alcôve de sa chambre, lui donna une provision de graines et d'eau qui

devait durer au moins huit jours, et s'en alla tranquille.

Mais au lieu de la surintendante, ce fut le roi Louis XVIII qui, le premier, vint habiter cet appartement, pour se reposer avant de faire sa rentrée à Paris, et, tout naturellement, il occupa la chambre et le lit où trônait la surintendante quand elle était à son poste.

Le roi arriva tard, se coucha promptement et tout à coup tressaillit en entendant une voix doucereuse qui murmurait : *Vive l'Empereur!* tout à côté de son oreille.

Il sonne, il appelle; on vient, on cherche et l'on ne trouve rien, la porte du cabinet étant cachée sous les rideaux de l'alcôve.

Pourtant chacun entendait le malheureux cri de *vive l'Empereur!* qui continuait avec un crescendo désespérant, car le pauvre Jacquot, ayant achevé sa provision de graines, mourait de faim et appelait de toutes ses forces à son secours.

Hélas! on le découvrit enfin, et les gardes, furieux de l'ennui qu'il leur avait causé, lui tordirent le cou sans miséricorde!

Malheureux Jacquot! et pauvre courtisan!... Mais,

que voulez-vous? ce n'était qu'une bête, et ses naïves institutrices ne lui avaient pas appris que le premier principe des gens de cour est de savoir changer d'opinion politique à propos !...

Louis XVIII resta trois jours dans la maison qu'il voulut visiter dans le plus grand détail; et, retrouvant sur toutes les portes de grands N couronnés que l'on n'avait pas eu encore le temps d'effacer, il se prit à rire, et, les montrant du doigt à la surintendante qui l'accompagnait, il se prit à lui dire d'un air narquois :

> Cet homme eût volontiers écrit sur son chapeau :
> C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.

« Et votre joli troupeau, madame, valait bien cet honneur certes... »

Mme Dubouzet resta fort embarrassée en entendant le roi parler ainsi.

Mais revenons à Mme Campan.

Quand cette illustre surintendante eut quitté Écouen, elle se fixa durant quelque temps à Paris et chercha à rentrer en grâce auprès de Mme la duchesse d'Angoulême : car l'atmosphère enivrante de la cour lui semblait indispensable à la vie. Elle se rapprocha de tous ceux qui pouvaient, croyait-

elle, la servir, et oublia aussi facilement qu'elle en avait été oubliée ceux dont la faveur était passée.

Quelques amis pourtant lui étaient restés fidèles, et, au premier rang, il fallait compter Redouté, dont l'âme était aussi belle qu'étaient charmantes les fleurs qui naissaient sous ses doigts. Redouté cherchait de toutes ses forces à la servir, car il était autant en faveur auprès des princesses royales qu'il l'avait été jadis à la cour impériale des Tuileries.

Les arts ne connaissent pas les changements de règne ! et Redouté donnait des leçons de peinture à la jeune duchesse de Berry avec autant de conscience et de plaisir qu'il l'avait fait, peu d'années auparavant, pour Joséphine et pour Marie-Louise.

Habitué à changer d'élèves à mesure que celles-ci se mariaient ou s'éloignaient, il ne s'inquiétait pas si c'était un mari ou un exil qui lui enlevait une leçon, et continuait son voyage à travers la vie, tout en se plaisant pourtant à rappeler le passé; car il racontait, sur les deux impératrices, des anecdotes fort curieuses, entre autres celle-ci, qui peut être mise, je crois, au premier rang.

Un dimanche matin, Redouté, le carton sous le bras, traversait la cour des Tuileries pour se rendre

à la place Louis XV où stationnaient les *coucous*, alors l'unique véhicule pour conduire les bons Parisiens à la campagne. Il était attendu à la Malmaison par l'impératrice Joséphine, à laquelle il devait offrir la charmante collection de ses roses, quand, tout à coup, il se trouva pris au milieu d'une foule compacte qui se pressait contre la grille en criant :

« — C'est lui !... c'est lui !... le voilà !...

— Qui, lui ?... fit curieusement l'artiste, l'empereur est absent. »

On était alors dans l'été de 1812. Et tout en se parlant ainsi, l'artiste avisa une pauvre femme couverte de vêtements de deuil qui portait un bel enfant entre ses bras ; elle venait d'être entraînée comme lui et acculée à ses côtés dans un angle de mur.

« — Dites-moi un peu, madame, ce qui cause tout ce mouvement, lui demanda-t-il avec politesse.

— C'est le roi de Rome ! » répondit-elle avec un mouvement d'humeur.

Puis, pressant son enfant contre son cœur, elle murmura d'une voix plaintive :

« — Tu n'auras ni voiture, ni courtisan, toi..... tu n'auras pas même du pain, peut-être... A lui les honneurs, à toi l'abandon... et qu'a-t-il plus fait au

bon Dieu que toi-même, mon pauvre ange aimé, pour être fils de roi ? Vous êtes nés le même jour ! ton père est mort sur un champ de bataille en aidant au triomphe du sien, et moi je meurs de chagrin et de misère.»

Redouté qui, dès les premiers mots, avait prêté l'oreille avec intérêt, entendit tout ce monologue ; puis, voyant la pauvre mère essuyer ses yeux et comprimer sa poitrine pour étouffer les sanglots qui l'oppressaient, il se pencha vers elle vivement ému et lui dit :

« Je suis persuadé, madame, que si l'Impératrice connaissait votre position, vous cesseriez bientôt de souffrir. »

En entendant ces mots, la jeune femme se redressa vivement ,et, comme alors ils se trouvaient seuls, — le populaire s'étant rué avec *enthousiasme* autour de la voiture de l'enfant-roi, — elle répondit d'une voix brève :

« Vous vous trompez, monsieur,... les grands sont sans entrailles... Puis, si l'Empereur voulait consoler toutes les veuves et tous les orphelins qu'il a faits, le trésor de la France n'y suffirait pas ; et quant à l'Impératrice, je lui ai déjà adressé plusieurs

demandes, mais elles sont toutes restées sans réponse.

— C'est que probablement vos demandes ne seront pas arrivées jusqu'à elle, dit le bon artiste; pour preuve, donnez-moi votre nom et votre adresse et je me charge de vous faire parvenir la réponse au plus tôt. »

La jeune femme, peu convaincue malgré cette promesse, lui dit pourtant son nom, sa demeure, et Redouté, profitant d'un moment où elle tournait la tête, glisse furtivement sa bourse dans la main de l'enfant, et s'éloigne aussi rapidement que s'il venait de commettre un crime.

Arrivé à la place Louis XV, et comme il va monter en *coucou*, notre artiste se rappelle qu'il n'a plus d'argent sur lui. Un moment, il hésite, il se demande s'il doit rentrer à son logis pour en prendre; mais cela lui demanderait beaucoup de temps. Il se décide donc à faire à pied la route qui conduisait à la demeure impériale; d'ailleurs, il faisait beau, la chaleur n'était pas forte, et une longue promenade ne pouvait lui faire que du bien.

Au moment où il entre au château tout poudreux et tout couvert de sueur, l'Impératrice Joséphine venait d'envoyer un officier de sa maison pour s'in-

former s'il n'était pas arrivé un accident à l'artiste, pour lequel elle avait une véritable affection : car, connaissant son exactitude, et plusieurs heures s'étant écoulées depuis le moment où Redouté devait lui présenter ses œuvres charmantes, elle était véritablement inquiète de lui.

Dès son arrivée on le prévient de cette exquise bonté, et sans lui laisser le temps de rétablir sa toilette, on l'entraîne rapidement dans le boudoir où se tenait alors l'impériale délaissée.

Il salua profondément Joséphine, qui le reçut avec cette grâce charmante dont elle était heureusement douée.

« — En vérité, je devrais vous gronder, monsieur Redouté, lui dit-elle, car vous avez retardé le plaisir que je devais éprouver à voir vos roses ; mais vous voilà, tout est oublié.

— Hélas ! madame, que Votre Majesté me pardonne, et je mérite cette grâce, fit l'artiste en s'inclinant respectueusement de rechef, car j'ai fait quatre lieues à pied pour lui obéir.

— A pied !... exclama Joséphine, et comment cela, je vous prie ? »

Alors Redouté pour sa justification raconta son

aventure, glissant légèrement sur sa charité et appuyant fortement au contraire sur la pauvreté maladive de la jeune veuve et surtout sur la gentillesse du bel enfant.

« — Et vous dites qu'il est né le même jour que le roi de Rome? que, de plus, il lui ressemble? demanda l'Impératrice en poussant un profond soupir.

— Oui, madame, répondit Redouté très-embarrassé, sachant combien le nom seul du fils de Marie-Louise impressionnait douloureusement la première femme de Napoléon, — c'était par imprudence que dans le feu de sa narration, il avait laissé échapper cette parole.

Aussi Joséphine resta-t-elle durant quelque temps dans un triste et douloureux silence, puis relevant enfin la tête :

« — Redouté, dit-elle à l'artiste, vous me conduirez voir cet enfant. »

Celui-ci s'inclina respectueusement sans répondre, tant les paroles qu'il venait d'entendre lui semblaient étranges.

« — Demain, vous êtes occupé tout le jour, continua l'Impératrice, et en prononçant ces mots sa voix était brève, — car elle savait que Redouté devait

donner alors la leçon habituelle à Marie-Louise, — mais, après-demain, soyez ici et j'irai avec vous, dans le plus grand incognito, pour porter des secours à vos protégés. »

En achevant ces mots, Joséphine fit un signe d'adieu à l'artiste et retomba triste et songeuse dans ses rêveries de chaque jour.

Le lendemain, vers deux heures de la journée, Redouté, en tenue de cour, se trouvait dans le petit salon où la fille des césars s'amusait, comme une simple mortelle, à faire naître des fleurs sous ses doigts, grâce au pinceau et surtout à l'habile direction de son maître.

Mais, tout à coup, Marie-Louise qui, depuis quelques instants, observait la figure de celui-ci, s'écria avec une légère inquiétude :

« — Seriez-vous donc malade, monsieur? vos traits me paraissent altérés et vos yeux abattus de fatigue. »

L'artiste salua avec reconnaissance, puis, répondit qu'une marche forcée, qu'il avait été obligé de faire la veille, lui avait donné une légère courbature, qu'il avait bravée pour se rendre auprès de l'Impératrice.

— Vous avez été obligé, monsieur, de faire une

marche forcée? exclama celle-ci, et où alliez-vous donc, je vous prie?...

— A la Malmaison, madame, dit étourdiment Redouté.

— Ah!... fit dédaigneusement Marie-Louise, en pinçant ses lèvres vermeilles, *la dame de la Malmaison*, — c'est de la sorte qu'elle appelait Joséphine, — laisse ainsi aller à pied ses professeurs.

Redouté, qui aimait sincèrement Joséphine, fut profondément blessé de ces paroles; et, voulant rendre piqûre pour piqûre, il raconta à Marie-Louise son aventure avec la pauvre femme qui s'était plainte si vivement d'elle; ajoutant que l'*Impératrice* Joséphine, — et il appuya sur ce titre, — devait, le lendemain, sans remise, aller porter *elle-même* des consolations à cette malheureuse si cruellement abandonnée.

Tout cela fut dit avec un ton profondément respectueux; mais tout cela fut dit enfin, et de plus écouté par Marie-Louise avec une profonde attention. Quand Redouté eut fini son récit, elle lui adressa une foule de questions, lui fit préciser divers détails, et le congédia avec une gracieuseté charmante.

Le lendemain, on le comprend, l'artiste arriva

très-ponctuellement au rendez-vous qui lui avait été donné par Joséphine. Il la trouva vêtue fort simplement et toute prête à monter avec lui dans une voiture sans armoiries et sans livrée. Ils partirent donc et, en fort peu de temps, ils arrivèrent dans une de ces rues tristes et sombres, dernier vestige du vieux Paris qui n'existe plus aujourd'hui.

Ils entrèrent dans une maison plus sombre et plus triste encore, et tout haletants gagnèrent le grenier où la pauvre veuve cherchait, en ce moment, à revêtir de son mieux son pauvre enfant avec les haillons qui lui restaient.

— Madame, dit tout en poussant la porte vermoulue le bon artiste douloureusement ému à la vue d'une si cruelle détresse, je vous avais bien dit que si l'Empereur connaissait votre malheureuse position, il vous viendrait en aide. J'ai tout raconté à madame qui est une amie dévouée de Napoléon, et elle accourt, en son nom, vous consoler, vous secourir et vous promettre une protection constante pour vous et votre fils.

Et pendant qu'il parlait, Joséphine s'était approchée d'un vieux tonneau où l'enfant, assis et inquiet, regardait curieusement les nouveaux venus,

ses lèvres vermeilles entr'ouvertes, ses grands yeux bleu d'azur démesurément ouverts.

— Oh! le bel enfant! s'écria-t-elle; ne m'avez-vous pas dit, Redouté, qu'il ressemblait au roi de Rome?...

Et, tout en parlant ainsi, elle prit sur ses genoux le charmant petit être qu'elle couvrit de baisers et de larmes, s'imaginant sans doute tenir entre ses bras celui dont on disait qu'il était la fidèle image.

Puis, au bout de quelques instants, elle rendit l'enfant à sa mère, en disant à celle-ci :

— Dieu vous a donné une bien grande consolation, chère dame, en vous accordant ce bel enfant; et, pour nous mettre de moitié dans sa bonté, nous voulons vous faire oublier vos peines. Demain, on viendra vous chercher, et vous quitterez à jamais ce logement qui est triste et malsain, pour habiter un lieu où rien ne vous manquera à l'avenir, de plus, notre médecin vous prodiguera ses soins à tous deux. Alors, vous verrez avec joie grandir près de vous votre fils, et vous adresserez, chaque jour, au ciel des bénédictions pour l'Empereur, car c'est en son nom seul que tout cela sera fait et non au nôtre.

Comme Joséphine, après avoir reçu les vifs remercîments de la veuve, se préparait à sortir et qu'elle embrassait l'enfant auquel elle glissait dans la main, comme jouet, une fort jolie bourse toute scintillante de pièces d'or, la porte, brusquement ouverte, livra passage à une jeune femme, aussi simplement vêtue que l'était Joséphine, et comme elle accompagnée d'un cavalier seulement; dans cette jeune femme Redouté reconnut aussitôt Marie-Louise.

C'était effectivement la nouvelle épouse de Napoléon qui, curieuse de voir de près celle qu'elle était venue remplacer sur le trône, avait profité de l'occasion que lui avait servie si imprudemment Redouté.

La veuve, surprise de cette nouvelle visite, offrit timidement une chaise boiteuse à l'inconnue, tandis que Joséphine, instinctivement clouée à sa place, la regardait avec méfiance et colère. Mais elle devint subitement altière et impérieuse quand Marie-Louise eut annoncé à la veuve que le but de sa visite était de lui apporter secours et protection.

— La démarche que vous faites est très-louable de votre part sans doute, madame, dit-elle d'une voix brève et saccadée; mais elle est trop tardive aussi : car j'ai pris la mère et l'enfant sous ma pro-

tection, et cette protection leur suffira, j'espère! ajouta-t-elle avec hauteur.

— Peut-être, madame, que la mienne serait plus efficace encore, répliqua Marie-Louise avec un aigre sourire, foudroyant sa rivale du regard.

Joséphine haussa les épaules d'un air de dédain, comme si elle eût trouvé indigne d'elle de répondre à ces paroles. Alors, le chambellan, qui accompagnait sa souveraine, indigné du peu de cas que l'on semblait faire de celle-ci, reprit vivement d'un ton animé :

— La protection de madame pourrait faire arriver cet enfant bien haut, je vous le jure!...

— Et qui vous dit, monsieur, que je ne saurais pas le faire arriver plus haut encore!... repartit Joséphine d'un ton froissant.

— Madame en ferait peut-être un roi?... dit Marie-Louise avec malice.

— Pourquoi non? madame, répondit celle-ci en relevant fièrement la tête ; il est possible, sans que l'on s'en doute, qu'il y en ait dans ce monde plus d'un de ma façon!...

Pendant ce colloque, qui tournait prodigieusement à l'aigre, le pauvre Redouté était au supplice. Il prévoyait une scène désagréable qui pouvait en-

traîner une reconnaissance bien plus désagréable encore. Aussi, appelant d'un geste le chambellan qui accompagnait Marie-Louise, il lui dit vivement à voix basse :

— Cherchez donc à emmener votre compagne, monsieur !...

— *Ma compagne*, répliqua le chambellan, ne fait jamais que ce qu'elle veut ! c'est l'Impératrice Marie-Louise !...

Et il se redressa d'une coudée en prononçant ces mots d'un ton plein de hauteur.

— Parbleu, je le sais bien, dit l'artiste avec humeur ; mais ce que vous ignorez, vous, c'est que la dame que j'accompagne est l'Impératrice Joséphine...

— Bah !... fit le courtisan stupéfait.

Puis, il ajouta naïvement :

— Voilà un marmot qui est né coiffé ; le protégé de deux impératrices ; ma foi, il ira loin, celui-là.

— C'est bien de l'avenir qu'il s'agit ! interrompit vivement Redouté de plus en plus maussade ; tirons-nous d'abord du présent et Dieu décidera ensuite du reste !...

Alors, tandis que le chambellan s'approchait respectueusement de la fille royale de Joseph pour

chercher à la distraire en appelant son attention sur la pauvreté de la mère et la beauté de l'enfant, Redouté entraînait doucement Joséphine en lui faisant comprendre, tout bas, qu'il serait fort pénible pour elle d'être découverte, surtout par cette étrangère qui paraissait être attachée à la nouvelle cour.

Ce double stratagème réussit, et tandis que Marie-Louise se faisait rendre compte des malheurs de ces pauvres gens, Joséphine sortait accompagnée de son tremblant chevalier.

Voilà ce que racontait Redouté; mais ce qu'il ne disait pas c'est la fin de cette histoire; et la fin la voici:

Un jour, après une absence de deux ans hors de Paris, notre artiste, nouvellement de retour, trottait un matin à travers les rues de cette capitale pour se rendre à ses leçons habituelles; car si la chute de l'Empire lui avait enlevé ses puissantes écolières, son talent lui en avait acquis d'autres qui faisaient la monnaie de celles-là, quand il fut tout à coup arrêté par des cris de désespoir partant du fond d'une cour devant laquelle il passait en ce moment.

Inquiet et ému, il entre aussitôt et reste saisi de douleur à la vue du triste spectacle qui s'offre à lui.

Au milieu de la cour était posé un cercueil couvert de l'humble drap des pauvres ; sur ce cercueil un enfant se roulait en poussant des cris de désespoir et de détresse, tandis que plusieurs voisines assemblées autour criaient à qui mieux mieux.

Redouté approche et leur demande pourquoi elles laissent ainsi ce malheureux enfant sans consolations et sans secours.

— Dame ! monsieur, répondit aigrement l'une d'elles, qu'est-ce que vous voulez que nous fassions de ce marmot ?... Sa mère est morte, Dieu ait son âme... mais c'était une bégueule, une madame, qui se serait crue humiliée si elle eût causé un brin avec les honnêtes gens qui la valaient bien, pourtant... et comme elle ne laisse rien après elle que des dettes peut-être... nous disons qu'il faut que l'on conduise cet enfant à l'hospice des orphelins.

— Non !... non !... je ne veux pas aller à l'hôpital! s'écria vivement l'enfant en se détachant du cercueil et se précipitant contre Redouté en qui il pressentait instinctivement un protecteur... non, non,... maman B... va revenir et je ne veux pas aller à l'hôpital !...

— Tu t'appelles Charles B... ! s'écria l'artiste en

regardant attentivement le malheureux orphelin ; puis, l'ayant reconnu, il le serra avec tendresse dans ses bras.

C'était l'enfant de la pauvre veuve vers lequel Dieu le conduisait encore si miraculeusement une autre fois.

Redouté sut obéir à cet ordre divin ; il emmena l'enfant avec lui, l'éleva avec tendresse, en fit un grand peintre, et l'homme que la protection de deux impératrices avait failli laisser aller à l'hôpital devint une de nos gloires, grâce à la protection d'un humble artiste !

M. Népomucène Lemercier, auteur d'*Alphonse*, tragédie alors aussi célèbre qu'elle est peu connue aujourd'hui, et M. de Campenon restèrent toujours comme Redouté, fidèles à l'ancienne surintendante ; car l'un et l'autre l'aimaient pour son esprit et non pour sa faveur.

On reprochait pourtant à M. de Campenon d'être entré à l'académie par la petite porte. Il succédait à l'abbé Delille, et, le jour même de sa réception, l'épigramme suivante circula dans l'auditoire :

Au fauteuil de Delille est assis Campenon :
A-t-il assez d'esprit pour qu'on l'y campe? Non.

Ce n'était pas fort, mais c'était méchant, c'est pourquoi cela courut tout Paris ; triste vengeance sans doute d'un compétiteur évincé.

Mme Campan vivait fort retirée à Paris dans un petit appartement de la rue de la Sourdière, et alors son salon n'existait plus, car quelques rares amis seuls se souvenaient encore d'elle. Elle prenait un profond chagrin de son isolement, et se promettait *in petto* la vengeance du dédain quand elle serait rentrée à la cour, ainsi qu'elle l'espéra longtemps. Mais un refus sans appel, qui lui fut transmis de la part de Mme la duchesse d'Angoulême, et une singulière aventure, qui lui arriva à peu près en même temps, vinrent la dégoûter pour toujours de cette *ville de boue et de fumée* où l'on ne prise que l'argent, la faveur et les sots, pourvu qu'ils fassent du bruit.

Elle se retira à Mantes, chez une de ses anciennes amies, Mlle Crouzet, qui avait épousé un modeste médecin de ce petit pays, M. Charles Magne, le frère de celui qui devint ministre des finances sous le gouvernement actuel, mais qui était alors fort peu connu. Elle y vécut dans une grande retraite et dans une profonde tristesse ; car elle ne put jamais

s'habituer à la différence de sa vie présente avec sa vie passée, et y mourut du chagrin de la perte de son fils qui avait été tué dans les Pyrénées, absolument comme le duc d'Orléans le fut sur la route de Sablonville.

Il était dans une voiture découverte dont les chevaux s'emportèrent; il sauta dehors pour les arrêter, tomba droit sur ses pieds sans se faire aucun mal, et, le soir même, il était mort d'un épanchement au cerveau.

Mme Campan a été fort diversement jugée ; mais, comme il ne m'appartient pas de conclure, je laisse ce soin à de plus habiles !

TABLE

Pages.

LE SALON DE LA PRINCESSE BAGRATION 1

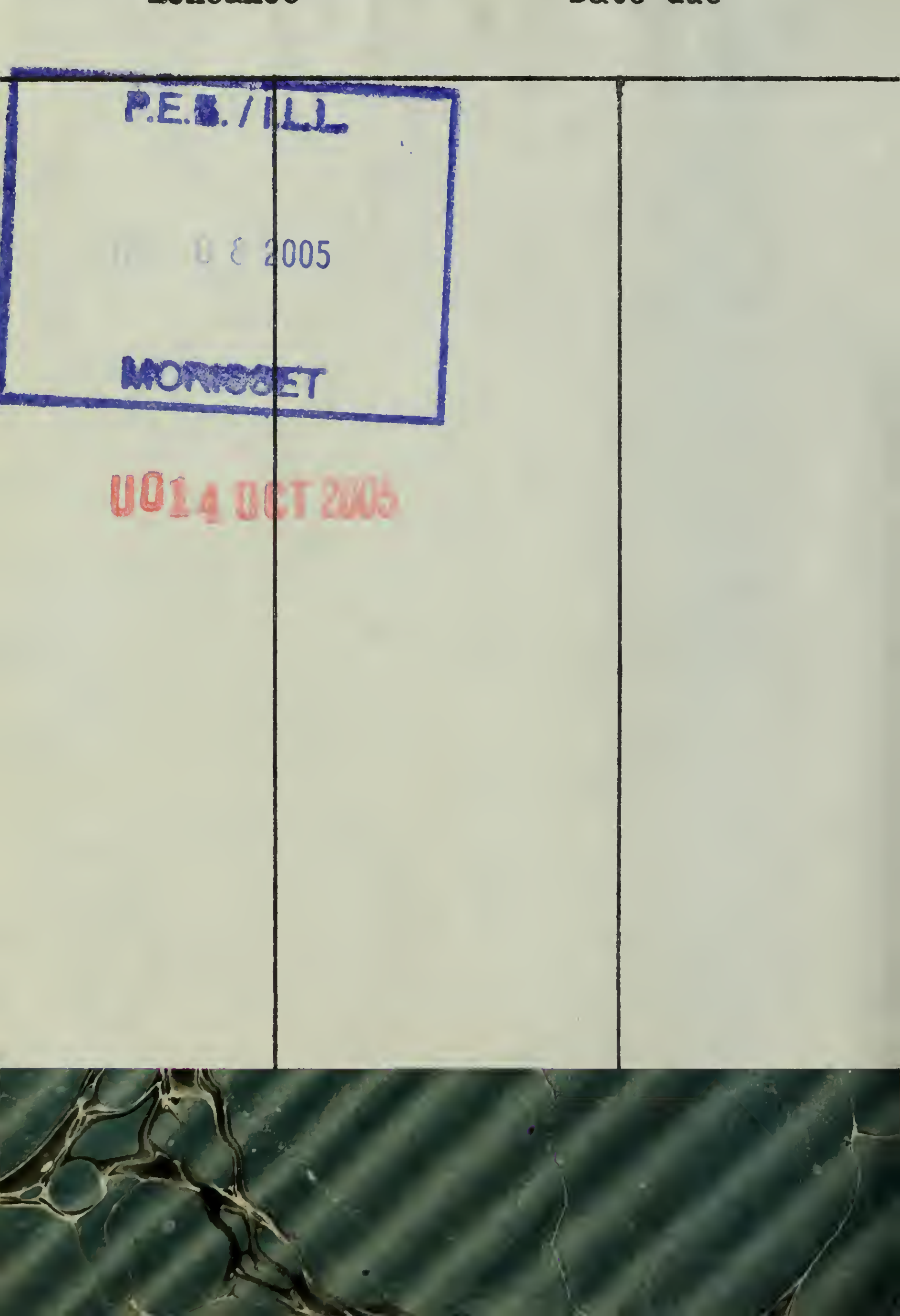
LE SALON DE LA COMTESSE MERLIN 123

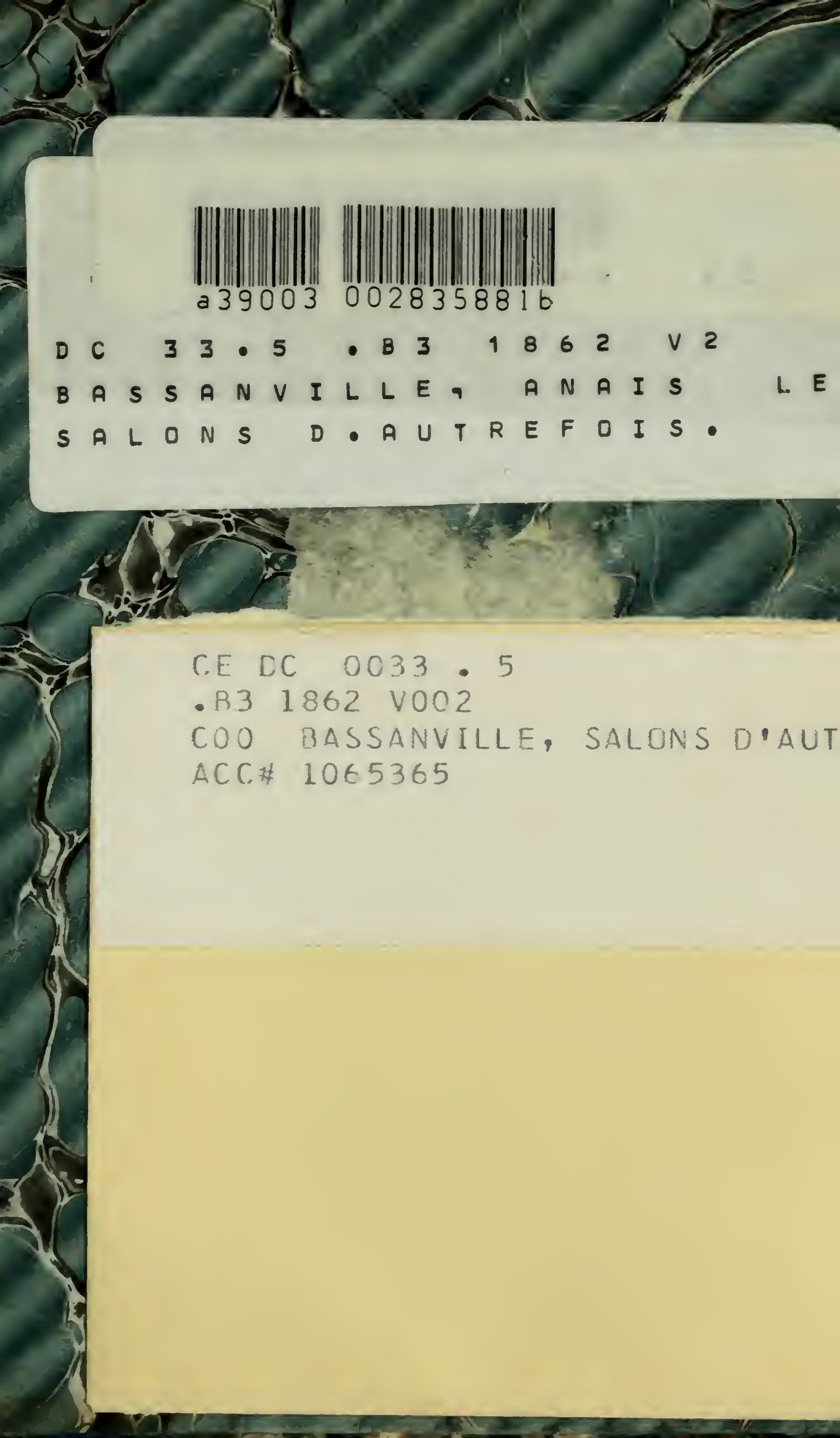
LE SALON DE MADAME DE MIRBEL 189

LE SALON DE MADAME CAMPAN 285

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de L. TOINON et Cie, a Saint-Germain.


P.E.B. / I.L.L.
2005
MORISSET
UO 14 OCT 2005


a39003 002835881b
DC 33.5 .B3 1862 V2
BASSANVILLE, ANAIS LE
SALONS D.AUTREFOIS.
CE DC 0033 . 5
.B3 1862 V002
COO BASSANVILLE, SALONS D'AUT
ACC# 1065365

